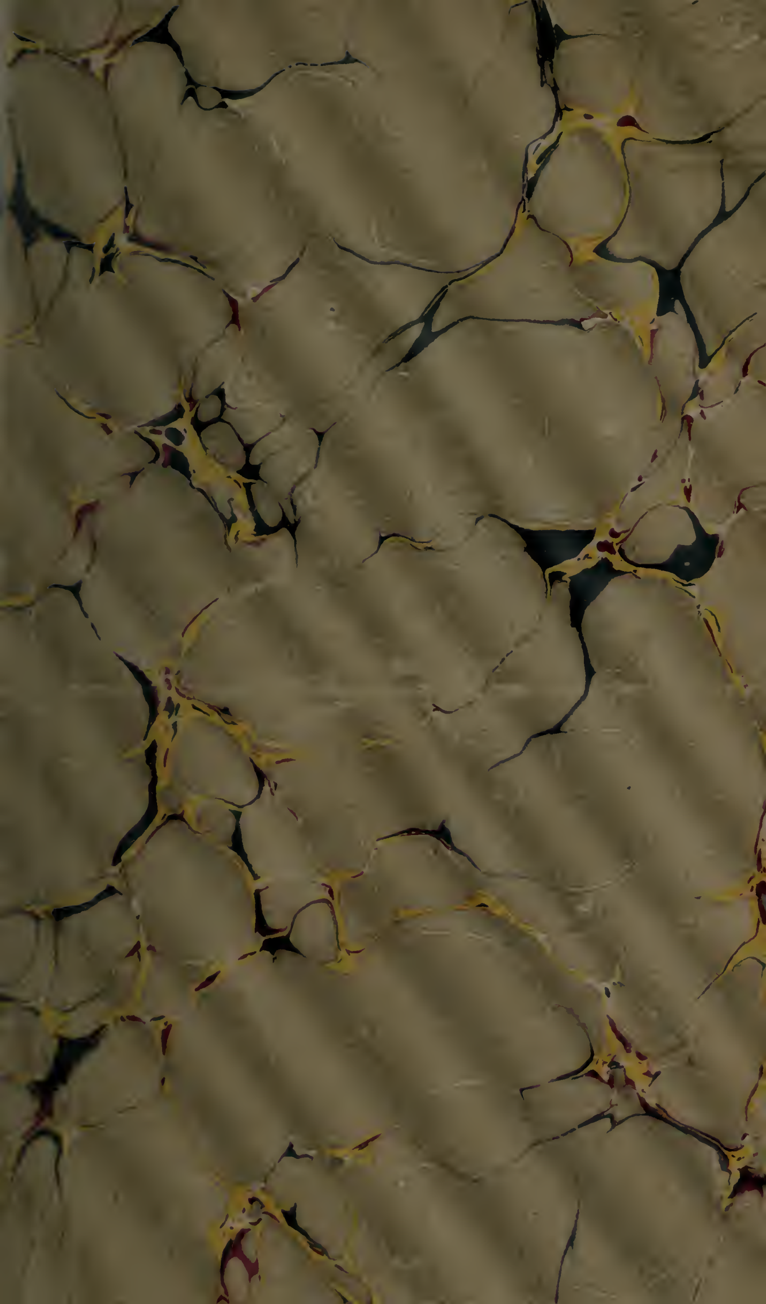

3 1761 07590993 7


BOOKSELLER
BEAVER ST



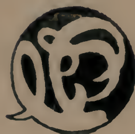

Les enfants s'amusent
Pierre Veber
et
Willy

Les Enfants

s'amusent

PIERRE YEBER ET WILLY

Les Enfants s'amusent



PARIS
H. SIMONIS EMPIS, ÉDITEUR
2, RUE CHERUBINI

1894



À Jacques [illegible],

Directeur du Théâtre Neuf

Son bien cordialement dév[oué]

Willy

HISTOIRES TROP VRAIES

CELLE DONT ON NE PARLE PAS

Pour sûr, c'était une bien bell' famille
Que la famille Alphons' du Gros-Caillou.

Et, suivant l'association des idées, j'évoquai le souvenir de la famille Pickel, une belle famille, elle aussi.

Pour ces gens-là, un million ne comptait pas. Heureuses gens ! — Ils semblaient vivre naturellement dans l'or et les titres de rentes, et telle était leur richesse qu'ils mangeaient dans du fer battu, puisque l'or était trop commun pour eux.

Le nombre des Pickel était en rapport constant avec la population de chaque pays. Nulle nation qui n'eût ses Pickel ; l'arbre généalogique couvrait toute l'Europe de son ombre ; au pied, vivotaient les peuples sans défiance.

Il y avait les Pickel de Hambourg (la vieille branche), qui accaparaient le blé.

Il y avait les Piquel de Paris qui accaparaient les viandes.

Il y avait les Pickle de Londres qui accaparaient les alcools.

Il y avait les Pickleson de Chicago qui accaparaient la charcuterie.

Plus des Picklesy de Budapesth, des Picchelini de Milan, des Picklski et autres noms à racine de Pickel, qui accaparaient les graisses, le fer, le cuivre, l'or, l'argent, le bois, les charbons et autres ingrédients de notre triste existence.

Or, tandis que le commun des mortels (vous et moi) vivait, pensait, agissait presque par lui-même, les Pickel, seuls, n'étaient pas libres. Il leur était défendu d'avoir des sentiments, des intérêts, des passions ; ils appartenaient à la raison sociale Pickel ; partant, interdiction d'aimer (ciel !). Dès qu'il naissait dans la famille un rejeton femelle, on le, ou plutôt la destinait à conclure des alliances avec les maisons rivales; ainsi furent annexées les raisons sociales Pickel-Fleisch, Piquel-Herriag, Mixed-Pickles.

A six ans, un jeune (ou une jeune) Pickel pouvait prévoir son avenir :

« Je serai marié (ou mariée) avec mademoiselle (ou M.) Huntel des cuivres, ou bronzes, ou zincs, ou étains ». Notez que les métaux se mariaient avec les métaux, les céréales avec les céréales, les troupeaux avec les troupeaux. Il n'existe pas d'exemple qu'une Pickel-alcools se soit unie avec un Pickel-nickel, et *vice versa*.

Et cela leur donnait une singulière assurance dans la conduite de leur état d'âme, si tant est que la triture des affaires leur en eût laissé.

Ils (ou elles) considéraient l'Univers comme un champ moissonné, où il restait à peine quelques épis à glaner. Leur intérêt et leur point d'honneur les obligeaient à se précipiter sur ces épis, à en conquérir la plus grande partie dans le plus bref délai.

Monsieur, j'ignore s'il existe dans le Troisième-Dessus céleste un Démiurge facétieux ; tout porte à le croire, et c'est précisément l'histoire que je vais vous conter. La Famille Pickel fut... dirai-je *jobardée* ? par le Démiurge susdit.

Le pouvoir était passé des mains de Pickel de Hambourg dans les mains de Piquel de Paris. Entre tous, on les considérait comme les plus solides, les plus *assis*. Quand ils clignaient de l'œil gauche, les Matières premières sautaient à des cours insensés ; quand ils clignaient de l'œil droit, on pouvait avoir du pain à un prix raisonnable. Donc, les yeux de la foule étaient braqués sur ces rares prunelles dirigeantes.

De mémoire d'homme, non, il ne s'était produit un fait antidiplomatique dans cette famille prépondérante.

Jamais, au grand jamais, un Piquel n'avait procréé un total d'enfants dépassant le total réglementaire, trois : une fille pour les alliances, un fils aîné pour reprendre la Maison et un fils de réserve au cas que la guerre, l'épidémie, les accidents emportassent le dauphin. Toutes choses, observez, tendant à la conservation de la Raison Sociale, sans plus. Marche du progrès, repopulation, socialisme, balivernes, Pickel and C° s'en fichaient commeun poisson d'une pomme. Même que le blason de la race était : *un poisson d'or dédaignant une pomme d'azur.*

Or, il arriva cette aventure extraordinaire, inouïe : le rameau maitre de la Branche Mère produisit un quatrième enfant, une fille superfétative. Cela n'a l'air de rien, n'est-ce pas ? Calculez les conséquences.

L'ordre du monde d'après les pickeliens étant réglé

d'avance, cette fille ne devait rien trouver à accaparer ; le nombre du progrès est ternaire ; cette fille était purement pléonastique, hélas ! Elle ne pouvait figurer au grand-livre des comptes de la Maison. Que n'était-elle bâtarde ! On l'eût établie honnêtement.

Le fauteur de ses jours fut vivement blâmé par le conseil de famille, on lui reprocha son incontinence ultra-financière. — Voyons, le corps de ballet (*corpus luxuriarium*) chômait-il ? — On exigea de lui l'engagement de museler la nature, à l'avenir. Puis on mit les ingénieurs en quête d'une denrée inédite dont on pût doter l'Inattendue.

Rien de bon ne peut sortir de l'inattendu. Elyane Piquel manifesta dès l'enfance des goûts singuliers. D'abord elle fut sensible et affectueuse ; quelle bizarrerie !

Puis elle répugna aux facultés calculatives de la famille, ne sut jamais discerner le prix d'une lorgnette du prix d'une pipe en écume, aima la musique, la peinture, les romans, les tableaux de Jeunes qui n'ont pas une valeur marchande ; abhorra les bijoux et l'argenterie massive. Curieux, n'est-il pas vrai ?

Cette surnaturelle Elyane eut l'audace de penser par elle-même, de plaindre ceux qui souffrent, d'avoir un tempérament personnel comme pourrait l'avoir la dernière des bourgeoises peu rentées.

Elle fit le désespoir de sa famille par son obstination à refuser les solitaires-bouchons-de-carafe, et les cabochons démesurés, et les banquiers riches de quarante faillites.

Elle mit le comble à ses excentricités ; elle s'amoura-

cha d'un jeune homme pauvre (50,000 francs de rentes au plus, la misère !) Au lieu de le prendre pour amant elle voulut l'élire pour mari. Elle déclara qu'elle se marierait avec ce jeune homme ; elle ajouta que ses vingt cinq ans l'autorisaient à se passer du Oui paternel.

Monsieur, telle fut la colère des Piquel, que du coup la Rente en baissa de cinquante centimes. Le peuple de Paris ne s'est pas expliqué pourquoi, cette semaine-là, il paya le pain deux sous de plus la livre. A Amsterdam, Londres, Berlin, de même.

Piquel de Paris manda en conseil tous les Pickel du monde et leur dit : « Vous avez raison, Raison-Sociale, ma fille est superfétative. Elle a rompu la tradition de notre famille, elle s'est toquée d'un jeune homme pauvre (50,000 francs de rente) et, chose plus grave, ce jeune homme *ne fait rien*, il n'accapare rien. il n'agiote rien. »

Auh ! dit Pickleson de Chicago.

Wunderbar, dit Pickel-Fleisch de Berlin.

Foolish, dit Pickle de Londres.

Caramba, dit Piquael de Madrid.

Les autres onomatopèrent selon leur langage.

Le conseil discuta longtemps. « C'est une Pickel, elle ne cédera pas. » Ce fut la première conclusion. « Donc il faut lui couper les vivres. » Ce fut la seconde conclusion. « Et la séparer de la famille. », Ce fut l'ultime conclusion.

Ainsi fut fait. On enleva à la pauvre petite Piquel dénaturée son apanage de richesse, sa divinité piquelique, et on la chassa.

Et voyez l'ironie du Vieux Plaisant d'En-Haut ! Il ordonna que la petite Elyane serait mariée à son jeune homme : elle le fut ; qu'elle serait heureuse : elle le fut ; qu'elle adorerait son mari : elle l'adora ; qu'il l'adorerait de même : il l'adora de même ; qu'elle aurait beaucoup d'enfants ; elle en eut à foison, à déraison sociale.

Elle vécut comme toute une chacune quelconque.

Et depuis, quand on parle de sa fille à madame Piquel, à la madame Piquel douairière, elle soupire : « Non, ne m'entretenez pas de cette créature, je ne la connais plus ; elle est la honte de la famille :

Elle a fait un mariage d'amour !! »

L'IRRÉPARABLE.

... Et elle ne connut point d'homme. (*Juges*, VI, 39.)

Dr Henault.

Devant la plaque de cuivre, ce jeune homme blafard stoppa, pointa le doigt vers un bouton d'os encorollé de buis. Sonnerie au loin ; deux mesures pour rien. Une servante incolore vint ouvrir. Vestibule à peine entrevu ; des porcelaines, plutôt devinées, contre les murs. Puis un salon d'attente. Au milieu la table de faux Boule, n'est-ce pas ? deux fenêtres donnant sur l'impersonnelle rue de Rivoli, des rideaux à ramages sanguinolents, avec de doubles rideaux en mousseline, si province ! un tapis blanc à fleurs rouges groseille autour d'un carquois. (Et puis, qu'importe ce décor !)

Ce jeune homme blafard s'assit, atteignit au hasard un des volumes empilés sur la commode d'acajou verni, près du piano cruellement brillant. Certes, il aurait pu mettre la main sur le *Guide en Suisse* ou sur *Paris* de A. Vitu, ou sur *La Confession d'un amant*. Il prit la *Description raisonnée de Plombières et ses environs, suivie d'un Index par ordre alphabétique des hôtels, auberges, casinos, lieux de plaisirs et châteaux historiques, et d'une carte topographique par...* par qui ! Dieu le sait. Au demeurant, contenance transitoire, quelque chose pour occuper les mains, cependant que l'on se recueille.

Ce jeune homme prépara une entrée en matières, boutonna ses gants, et donna cours à d'intimes doléances personnelles. Ayant arrêté cependant un début, il accrocha quelque rêverie XVIIIe siècle à la glaçe ovale, genre Pompadour, qui béait devant lui au-dessus de la cheminée. Egalement, il supposa une cure extraordinaire à la vue d'un Lion de Barye figé sur une servante de bambou, et cela lui fit bien augurer de la consultation. Dix, quinze, vingt minutes d'attente, et ces voix confuses, dans la chambre à côté ! Est-ce bien loin, Plombières ?... près des Vosges, sans doute... frontière... Ah ! la Revanche !... Detaille, bataillons dans la boue, défaite (ou victoire, ce qui revient au même pour le penseur)... on dit que Miribel est incapable... qui m'a dit ça ?... ah ! oui... Dieu, qu'elle est laide, cette glace !... pas de genre à nous, pas de genre-Carnot... pour encourager les Arts, il n'y a que les grandes courtisanes et les ministres prévaricateurs...

Inutiles minutes, pas moyen de se fixer ; à chaque instant des impasses aux idées. Du bruit dans l'autre pièce, des voix s'élèvent, s'éloignent ; puis un pas seul, se rapprochant, grincement dans le pène : une redingote paraît, qui esquisse un geste inviteur.

Il jeta *Plombières* sur le divan, se leva, et passa dans le cabinet du médecin ; ameublement de bureau, plus une bibliothèque de livres mornes, un buste de quelqu'un du Moyen Age, et un fauteuil de machination compliquée.

Donc, le jeune homme entra. Durant le geste qu'il fit pour attirer à lui une chaise, il dut reconnaître qu'il

avait égaré sa phrase de début. Il prit son parti et s'abandonna à l'inspiration. Comme au jeu de dames, il y eut plusieurs coups indifférents.

— Je n'ai pas l'honneur de compter parmi vos clients habituels, Monsieur. Je suis venu à vous, attiré par votre universel renom de spécialiste (il insista sur le mot).

Le docteur crut qu'il était de son devoir de s'incliner sans répondre. suivant l'étiquette des banalités préalables.

— Le malaise dont je souffre est de ceux que l'on n'avoue qu'avec peine...

— Un médecin est un confesseur ; vous le savez, Monsieur.

Tous deux, ils se rendirent compte de la fatalité de cette formule.

— Alors, je ne fais plus difficulté de vous exposer le but de ma visite : je viens vous consulter pour impuissance.

— Veuillez vous déshabiller... Bien... Permettez que je procède à l'inventaire complet de votre anatomie.

Très aisément, guilleret et vaguement ironique, le médecin exécuta les formalités d'auscultation qui sont d'usage en pareil cas. Cela dura, dura, dura...

— Bien. Vous pouvez vous habiller.

Encore une suspension d'intrigue. Froissements de flanelle, de chemise ; membres maigres hâtivement rehoussés, réflexions anxieuses, nœud de cravate angoisseux. Après avoir revêtu son uniforme d'humanité perfectionnée, il prit un siège et s'assit devant le

bureau de l'augure. Celui-ci qui compulsait négligemment un in-folio, pour maintien, le ferma, et s'accouda, les mains jointes :

— Je désire vous adresser quelques questions ; cela m'est nécessaire pour fixer le diagnostic. Voyons. Depuis combien de temps avez-vous constaté cet arrêt dans les fonctions génésiques ?

— Depuis... heu... un an et demi.

— Aviez-vous auparavant abusé de la vie... oui, enfin, aviez-vous fait la noce ?

— Très, très peu ; tout au plus aux fêtes carillonnées.

Cette ironie boulevardière, en un pareil moment, le rasséréna. Echange de sourires créant une intimité.

— ... Et durant votre enfance (excusez cette question, de la plus haute importance) auriez-vous sacrifié, outre mesure bien entendu, aux plaisirs égoïstes ; la plaie des internats !

En rougissant pour la possibilité échue de tels actes, il scruta son passé ; puis, nettement et fièrement : « Non, jamais !! »

— Je m'en doutais, mais je voulais avoir la parfaite certitude. Ecartons dès lors l'hypothèse d'un affaiblissement par les excès. N'avez-vous pas éprouvé une importante déception d'amour ?

— Mais... mon Dieu... je ne sais...

— Vous n'ignorez pas qu'un médecin est, en quelque sorte, un juge d'instruction. Excusez-moi si je vous interroge aussi indiscrètement. Il arrive assez souvent que l'impuissance se manifeste à la suite d'un amour contrarié. Vous me comprenez, vous auriez placé tout

votre espoir, toutes vos pensées, toutes vos illusions, tous vos désirs dirai je, sur *une* femme. Cette femme se refuse à vous (je suppose cela gratuitement). Vous prenez alors le Sexe en dégoût. N'avez-vous pas subi quelque mésaventure analogue ?

— Non, pas le moins du monde. Je n'ai jamais rien placé sur personne. Je suis d'un caractère sérieux, pondéré : vraiment je n'ai pas encore éprouvé ce contretemps.

— Ecartons aussi l'hypothèse d'une cause psychologique. Nous brûlons. Avez-vous été malade, avez-vous eu une de ces pubertés difficiles qui prédisposent mal à une jeunesse orageuse ?

De nouveau, il feuilleta les premières livraisons de son existence.

— Oui, en effet, mon enfance fut difficile ; j'ai toujours été un peu faible de constitution. Je n'ai pas eu de grande maladie, mais je me souviens que, de 10 à 16 ans, je suis resté dans un état de langueur continuelle ; à cause de cela, j'ai mené une vie très calme ; aucun exercice violent. Faute de plaisirs physiques, je m'attachai aux plaisirs intellectuels. (Une certaine fierté le redressa). Grâce à de solides études, rapidement menées, j'ai conquis une position importante dans le monde universitaire. A 26 ans, je suis agrégé de grammaire, docteur ès lettres, chargé de cours de philologie à la Faculté.

Le médecin s'inclina très bas, flatteusement.

— Peu de jeunes gens parviennent à la brillante situation que vous occupez, Monsieur. J'y songe, vous devez

connaître mon client et ami, X... qui est votre collègue à la Faculté.

— Beaucoup, je le connais beaucoup, cher Monsieur. Nous travaillons ensemble à un *Dictionnaire étymologique de la langue française.* X... est un charmant garçon de beaucoup d'avenir, qui a fait sa spécialité des langues romanes ; il a peu donné, mais on est en droit d'attendre beaucoup de lui. Je suis heureux de me trouver en pays de connaissance. Du reste, j'ai omis de vous dire que je tenais de lui votre adresse.

Il prodiguèrent les sourires aimables.

— Monsieur, les amis de mes amis... Revenons à ce qui vous occupe. Vous avez dû vous livrer à des excès de travail, vers l'âge où les enfants achèvent de se développer, c'est-à-dire vers 15 ou 16 ans.

— En effet, deux ans avant mon entrée à l'Ecole Normale, j'ai *pioché ferme*. (Il appuya). Aussi bien, je ne me suis jamais connu très robuste. Les moindres marches m'exténuaient. De nombreux malaises m'interdisaient tout effort violent. Mais aujourd'hui, ces symptômes de faiblesse ont disparu, je suis très allègre. Seulement, ces derniers temps, j'ai dû constater une absolue déchéance de virilité. Etant donné ma parfaite continence, il m'a semblé que je pouvais m'inquiéter quelque peu. (O sourire timide et profondément navré !)

— Vous n'avez jamais consulté ? jamais on ne vous prescrivit un régime ?

— Non. Je jouis d'une santé passable, n'ayant pas eu à surmonter de grandes fatigues physiques ; je n'ai fait aucun service militaire. Dispensé par l'engagement décennal...

— Oui, oui. Et pour continuer l'enquête dans votre ascendance, monsieur votre père n'a-t-il pas mené une jeunesse accidentée ? Vous auriez pu en avoir quelque aperçu par des souvenirs échappés, des indiscrétions d'amis, que sais-je ?

— Mon père est chef de division à l'intérieur. Il est entré au Ministère à l'âge de 19 ans. A 21 ans il épousait ma mère. Ménage modèle, je vous assure. Pour prévenir de nouvelles questions, que vous hésiteriez même à me poser, je terminerai l'enquête de ce côté. Mon père est de même tempérament que moi. Ma mère est de tempérament lymphatique. Pas grande santé, mais rarement alitée.

— Et, sans doute vous êtes fils unique?

— Oui, Monsieur. (Il en eut honte, involontairement, pour ses auteurs.)

— Quel âge ont vos parents ?

— Soixante-huit et soixante-six ans. Je suis né quand mon père venait de dépasser la quarantaine. Avez-vous d'autres informations à me demander ?

— Je vous remercie, j'ai d'ores et déjà tous les éléments de votre tempérament : vous avez toujours été très anémique ; cette anémie s'est invétérée sous l'influence du surmenage intellectuel. D'un autre côté, vos parents ne vous ont pas doué d'une constitution bien puissante. Monsieur votre père a mené une existence austère et très digne assurément, mais un peu annihilante ; il n'a pu se développer comme il convenait ; vous bénéficiez de sa chlorose. Puis il vous conçut à une époque où l'homme est peu propre à la génération ; il

ne voulut avoir un héritier que quand il se fut jugé en mesure de pourvoir largement à ses besoins. Louable prévoyance. à coup sûr ! Il se trouve que vous en êtes la victime. Enfin madame votre mère n'a pu enrichir de son fonds le sang que Monsieur votre père vous transmettait. Alors...

Le docteur s'arrêta ; il hésitait à lâcher brutalement son verdict. Le jeune homme blafard affecta d'être offensé.

— Je vous prie de me dire la vérité nette. Je ne suis pas de ceux auxquels on la refuse. Soyez sûr que je l'accepterai avec courage. (Pauvre cœur battant à coups pressés son sang dépourvu de globules !)

— Voici. Si vous étiez venu me voir, il y a dix ans, je vous aurais prescrit le pepto-fer, l'hémoglobine, les bouillons au sang, le grand air, les exercices du corps, la paume, le football, les ascensions dans les Pyrénées, les viandes rouges, les lectures pimentées. A tout prix, je vous aurai tonifié, j'aurai suscité chez vous l'instinct de la chair. Maintenant il est trop tard, ces remèdes n'auraient aucun effet ; vous êtes définitivement formé. Votre être physiologique ne peut être modifié d'aucune manière et désormais l'*indisposition* pour laquelle vous me consultez est invétérée. Bah ! vous en serez quitte pour garder la continence, cela ne vous empêchera pas de vivre heureux, au besoin de vous marier. Du reste, la science est le plus beau refuge auquel un homme de votre mérite puisse aspirer ; ceux qui, comme vous, y sont parvenus dédaignent les plaisirs grossiers des hommes du commun.

Il continua sur ce ton pendant quelques minutes, empapillota son jugement en d'énormes compliments. A part lui il pensait, avec une nuance de mépris : « Pauvre bougre ! »

Non, l'autre n'eut pas la tentation de s'évanouir, n'eut pas même l'idée de pleurer sa virilité défunte. Il n'eut rien de tout cela parce qu'il était M. Z... personnage de marque. Il constata seulement une parfaite impossibilité de penser. Son inconscient agissait pour lui. Il répéta : « Alors c'est décidé, il n'y a plus à y revenir ? vous êtes sûr ?

— A la rigueur, vous pouvez consulter mes confrères; je pense pourtant qu'ils vous confirmeront mes assertions. »

Il resta sur sa chaise, quelques minutes, fixant le pommeau de sa canne avec intérêt ; vide mental ; sensation d'attente dans le vestibule d'une maison mortuaire. Un tapotement de doigts impatientés sur le bord de la table le ramena à la surface de la vie. Nécessité d'afficher l'air dégagé, comme si « ça ne tirait pas à conséquence. On s'en consolerait. » Il se leva, remercia le médecin, lui glissa un louis dans sa poignée de mains, machinalement prit note de « bien des choses à X... » et sortit en saluant très bas.

Un corridor humide, puis l'antichambre à plats de porcelaine. La servante incolore lui ferma sans bruit la porte sur le dos.

.
. .

Dans la rue, des voitures, des voitures ; va-et-vient

d'intérêts très cadenassés, coudoiement de nomades égoïstes, aller et retour de combinaisons commerciales toutes personnelles. Pas de regard de côté pour les peines qui passent ; à quoi bon ? Lui, il allait droit sans se retourner : il allait du pas pressé des gens qui savent où ils tendent. Puis il s'arrêta net, en extase devant la vitrine d'un Bouillon Duval. Il resta longtemps à contempler, sans dessein déterminé, les vases de Sèvres porteurs de cactus malingres. Il repartit, de nouveau fit halte pour espionner une devanture de corailleur. Dans ses oreilles, au milieu du bruissement continu des roues, sonnait une phrase d'Ibsen, à peu près retenue (avec l'intonation qu'Antoine aurait pu y mettre) : « Et le docteur Rank est gangrené parce que le père Rank a fait la noce » Il arrangeait : « Et le professeur est impuissant parce que le bureaucrate a été trop chaste. Fâcheux, fâcheux ! » Mais tout ceci dans une demi-teinte crépusculaire d'inconscient. Au détour de la rue de l'Odéon, brusquement, il objectiva :

« *Alors je ne pourrai pas me marier* ! »

Coup de pied dans la tour de porcelaine, dégringolade subite des constructions d'avenir. Dorénavant il vivrait seul, rivé à son Moi imbécile ? Les rentrées le soir, dans la chambre sans feu ? le lit à un seul oreiller, glacial ? L'inquiétude dans le silence et l'isolement ? Jamais, parmi l'apothéose des cierges et l'allégresse triomphale des orgues il ne mènerait à l'autel une candide *Espérance après-décès* ! jamais il ne ferait le poétique pèlerinage nuptial à Pierrefonds ! jamais il ne transmettrait à une descendance garantie les principes solennels dont il avait

hérité ! Sans désir de la femme, pourtant il avait escompté le rêve de tout homme raisonnable, la fondation d'un intérieur. Des pourparlers étaient engagés avec une entreprise de pavage municipal. Une jeune fille charmante, vous savez : sentiments religieux, des talents d'agrément, l'esprit de famille, cinq cent mille de dot (et le triple après la comparution des responsables devant le Grand Juge). Depuis dix ans on berçait son égoïsme de cet espoir : « Nous te trouverons une petite femme bien gentille qui prendra soin de toi. » C'était une chose entendue, dans le contrat avec la Providence. De plus il avait *acquis* le besoin d'une activité féminine autour de lui. Que faire, donc ? passer outre ? Il en eut un instant la pensée. On a déjà vu de ces ménages, après tout, très unis. (Car c'est l'essentiel.) Mais quoi ? d'un côté, le ridicule assuré dès les premiers mois du mariage. (Pas même la trêve-de-Dieu des premiers étonnements, puisque...) la vie de soumission à une femme qui le prendrait en haine, le mépriserait, le tromperait avec l'appui du code et de la morale physiologique. Il entrevit même un divorce à sensation, avec entrefilets dans des échos de certains journaux. Il lui faudrait donner sa démission ; les étudiants ont de si exquises ironies ! Carrière brisée.

D'un autre côté, il se heurtait à l'impossibilité de réaliser ses projets de bonheur, de goûter la douce poésie du foyer, de passer des mains paternes dans des chevelures blond-bouclées (Voir V. Hugo, Mme de Genlis, Kate Grenaway et les Christmas Number, *passim.*) Non, il était rayé des cadres de l'espèce active ; il aurait sans cesse la lancinante sensation d'être incomplet.

Il rentra chez lui, ne révéla pas sa démarche auprès du médecin. De loquace et dispersé qu'il était, il devint laconique et neurasthénique. Il paraissait tout juste à l'heure des repas, mangeait en silence, puis se retirait pour ruminer ses peines. Il répondait brièvement aux questions de sa mère, refusait de s'expliquer. Le père, plus clairvoyant, se gardait de l'interroger. « Chagrin d'amour, pensait-il. » Cette solution qui se devinait dans le sourire discret écrasé au coin des lèvres, achevait d'exaspérer le désolé. Il se retenait de crier à l'un : « Pourquoi n'avez vous pas vécu, vous, au lieu de moisir sur la moleskine et de me préparer une existence fausse » ; à l'autre : « Pourquoi ne m'avez-vous pas donné un sang plus riche, cela rentrait dans vos attributions. »

Il acheta des in-folio brochés de couleur grise, et de vivaces espérances le ranimèrent. Plusieurs affiches aussi, en des lieux discrets, l'ont sollicité. Se fiant à leurs promesses, il consulta un docteur espagnol, puis un empirique au nom réactionnaire, puis un nom littéraire. Lente montée de calvaire ! Il se dévastait l'estomac à force d'avaler des drogues malsaines, s'écœurait avec des bouillons mystérieux. De guerre lasse, il renonça à tout effort, vendit au rabais ses in-folio, car il ne faut rien perdre, et se créa tant bien que mal une résignation provisoire. A qui s'en prendre, au bout du compte. A personne. La force des choses le voulait ainsi.

En cachette de ses collègues il devint déterministe.

.·.

Des mois se passèrent, on rompit les négociations matrimoniales. Sans daigner s'expliquer, le pauvre jeune homme avait refusé d'unir ses diplômes à la dot ci-dessus mentionnée. Il refusa d'autres dots, talents d'agrément, sentiments religieux, et pria énergiquement qu'on lui fît cadeau de la paix, ce bien inestimable. Il végéta, fit des cours, annota des fiches, présida des baccalauréats ; mais le cœur n'y était plus. Pourtant, il commençait à prendre son parti de sa pénible situation. Il ne chantonnait pas encore ; tout au plus si des airs d'opérette lui revenaient en tête. Il avait reconstruit son avenir, il vivrait seul, sans doute. Il n'en serait que plus libre pour les travaux qu'il comptait mener à bien. Il achèverait son Dictionnaire. L'Académie des Sciences officielles l'avait fait avertir par un de sesmembres les plus influents. Encore deux plaquettes, et on l'admettait. Enfin il dressa le catalogue des grands intellectualistes qui vécurent sans femme ; et il y puisait d'approximatives consolations.

.·.

Or, un soir, il y eut chez lui un dîner d'amis. Anniversaire de première dent, date de naissance, mariage ou autre cérémonie commémorative. Au dessert, la conversation obliqua sur les soins à donner aux enfants. Déjà, il fut pris d'appréhension, subodorant une catastrophe inévitable. La vieille amie énonça de saines opinions : « Il fallait surveiller la croissance de ces chers

petits, les stimuler au besoin à l'aide de fortifiants chimiques. etc. » Mme Z... s'emporta : « Folie ! de l'argent jeté au pharmacien ! Est-ce que les enfants ont besoin de drogues ? Ils s'élèvent tout seuls, comme le veut la nature. Il ne faut pas contrarier l'œuvre de la nature. » Il sentait monter une énorme poussée de colère, arriéré de rancune sans objet précis.

— Et tenez, regardez notre fils. Il est fort, n'est-ce pas ?

— Mon Dieu... hum...

— Si, il est solide, je vous assure. Il paraît maigre, mais au fond il est nerveux. C'est son teint qui lui donne l'air un peu faible ; ce n'est pas à ça qu'on voit la force. Jamais il n'a été malade ; et vous savez s'il a travaillé ! Eh bien ! quand il était petit, on l'aurait cru perdu tant il était chétif. A cette époque, il y a dix ans de cela, son père a voulu le conduire chez un médecin ; cet homme lui ordonna je ne sais quoi. Selon lui, il aurait fallu mener le pauvre enfant à la mer, puis dans les montagnes, ensuite dans la Touraine. Avec les fonctions de son père comme c'était commode ! il aurait fallu lui faire cesser ses études, en plein succès ! le nourrir de viandes rouges si indigestes, le faire marcher, jouer à ces jeux anglais si brutaux. Il serait mort en deux mois de ce régime ! Son père rapporta des potions baroques, du fer, de l'hémoglobine ; je n'ai pas voulu empoisonner mon fils. J'ai pris les fioles, je les ai enfermées dans ce placard. Elles y sont encore, intactes. Mais qu'est-ce que tu as ? Tu t'étrangles, mon chéri ?.. »

Il étouffait de rage.

Il jura à fendre l'âme, pour se dégager : « Ah ! bon Dieu de tonnerre de tonnerre, c'est à vous que je dois ça ! C'est vous, qui vous êtes permis,.... qui vous êtes arrogé le droit de gâcher ma vie ? Non contente de me fabriquer le pitoyable tempérament que je possède vous avez empêché qu'on ne l'améliorât ? Que le diable vous écrase, c'est du propre ! Vous pouvez être fiers ! Savez-vous ce que je suis, à cette heure ? je suis *impuissant*, immariable, fini, sans but, sans avenir. Rien. Voilà ce que vous avez fait ! » Et sans respect pour les invités qui tombaient en figures d'âne et toussaient derrière leurs serviettes, il entama sa lamentable histoire. D'un coup, il se soulagea, débonda la haine qu'il amassait en secret depuis des mois. Aux parents atterrés, il cria son infortune, avec les mots techniques. Il dit les premières inquiétudes, la visite chez le docteur, les navrantes constatations, les essais d'espoir, les consultations chez des médicastres (l'Espagnol, le noble, et cet autre au nom littéraire), les stations humiliantes chez les pharmaciens, enfin la désillusion définitive. Impuissant par leur faute, à eux seuls, par leur double faute. Assurément, il eût accepté la chose sans complication, puisqu'il n'y avait plus rien à faire. Mais savoir désormais qu'il aurait pu être sauvé s'il avait été soigné à temps, si sa mère, avec ses stupides préjugés de provinciale idiote n'y avait mis ordre ! jamais il ne se consolerait de cela. Même sa nouvelle existence en était démolie ; il conserverait jusqu'à la fin le regret inapaisé de cette aubaine manquée. Le respect filial ? il ne leur en devait plus. Ils n'avaient qu'à mieux connaître leur affaire. Et

l'autre qui avait cédé quand il aurait dû imposer sa volonté! Pourquoi permettait-on à de telles gens de mettre des enfants au monde, puisque leurs produits n'étaient pas viables !

Une heure durant il leur hurla dans la face (les invités, une fois la curiosité satisfaite, étaient partis par convenance. Il s'échangea des commentaires attristés et narquois dans l'antichambre). Quand il n'eut plus de voix, il se retira chez lui.

Longtemps les parents, soudés à leur chaise, l'entendirent qui marchait à grands pas. Eux, dans la clarté mourante de la lampe, courbaient la tête. Une culpabilité se révélait à eux, et, mentalement, ils se reprochaient leur chlorose comme un crime. Ils ne bougeaient et n'osaient entrer dans la chambre, attendaient peut-être le bruit d'un coup de feu.

Les pas s'arrêtèrent. « Va le voir, dit enfin la femme, tâche de lui enlever le revolver, sans attirer son attention. Moi, je n'ose pas, il m'en veut trop. » Ils allèrent, à pas de loup, entrebailler la porte, virent leur fils, vautré sur le lit, la tête enfoncée dans les oreillers, et pleurant, pleurant.

Allons-nous en ; s'il nous aperçoit, il est capable de faire un malheur. Demain, il sera mieux.

*
* *

Le lendemain, en effet, il fut mieux. Comme c'était vraiment un jeune homme de sens rassis, il ne tenta pas de se tuer. Il consentit à vivre pour le seul plaisir de

respirer. Il ne s'expatria pas, parce qu'il n'en vit pas la nécessité, et que c'eût été médiocre comme consolation. Il continua l'existence commune avec ses parents ; ceux-ci redoublèrent de soins, afin qu'il leur pardonnât leur faute. Il entretint robuste la haine qu'il leur avait vouée. Ainsi l'irréparable demeura entre eux trois. Des événements s'accomplirent sans amener de remède.

En outre, le jeune homme blafard accomplit (lui cent-millionième) le tour de force de *vivre sans aucune raison d'être*, de vivre, sans phrase.

POIÉSIE

POIÉSIE.

Six lignards lâchent treize bruits,
(Qu'on m'apporte un flacon d'éther !)
Je vous le dis, ô gens instruits :

MORALE

Sæpe, cives, similiter.

⁂

Une mine est béante, un champ qui la domine
Glisse et, soudain, s'engouffre, avec un long fracas.

MORALE

Garde-toi tant que tu vivras
De jucher les champs sur la mine.

⁂

Plus que les tramways lourds j'adore l'omnibus-se
C'est plus monumental et c'est moins encombré ;
Et le soir, quand Phébus plonge au couchant doré,
On voit de haut les gens qui braillent l'Hymne russe.

MORALE

Majoresque cadunt ex omnibus umbræ.

⁂

Il ne pleut pas depuis la semaine dernière,
Le ciel est chaud comme un poème de Mendès ;
Ne sort plus, chère enfant, sans ton cache-poussière.

MORALE

Mets manteau quia pulvis es

⁂

Quand Rosita Mauri, dont les grâces enchantent,
Revint pour saluer le public enivré,
Grisé par son sourire exquis j'ai murmuré

MORALE

Mauri, tu ris, tes saluts tentent.

⁂

Deux vieux grammairiens se disputaient pour Lise ;
Mais un juge, plus tendre ou plus adroit, l'a prise,
Et la loge en garni près la gare de l'Est.

MORALE

Grammatici certant, sub judice Lise est.

⁂

Un jour, un passant débonnaire
Ayant rencontré George Ohnet
Fut mordu, soudain, au poignet,
Par ce romancier sanguinaire.
Il conserva huit mois la trace de ses dents

MORALE

Quand Ohnet mord c'est pour longtemps.

⁂

Que nul n'entre chez moi, dit l'auteur du *Trouvère* ;
Et, pour faire observer sa consigne sévère,
Il compte sur sa bonne, un monstre aux traits hideux.

MORALE

La bonne à Verdi en vaut deux.

*
* *

Lieutenant, conduisez vos hommes à Bernay,
Puis à Pont-Audemer. — Mon Colonel, ce n'est
Pas possible. — Hein ? Comment ? de tels refus sont graves.
Expliquez-vous, Monsieur, et veuillez parler net.

MORALE

Il n'est pas d'Eure pour les braves !

*
* *

Aveugle, je ne puis contempler la Fuller
Pourtant, grande eût été ma joie
De voir celle qui met tant de têtes en l'air !

MORALE

Mais, cécité n'a pas de Loïe.

*
* *

Près d'Edmond Benjamin, Henry Baüer pria
Le bon géant par Dieu fut exaucé sur l'heure.
L'homuncule des Menus-Plaisirs se fouilla

MORALE

L'oraison du plus fort est toujours la meilleure

*
* *

Possesseur d'une belle obèse et plantureuse,
Le maigrichon Toto, d'une voix langoureuse,
Lui promet six baisers. Il alla jusqu'à sept.

MORALE

Mince, agitat molem, et Toto se corpore miscet.

*
* *

Un M. Tristan Bernard, mordu par la plus basse des jalousies, colporte dans les cercles politiques et les milieux bien informés ce méprisable quatrain, dédié à l'auteur du *Vase brisé*.

Willy semble assez vigoureux ;
Mais, pour les tournois amoureux,
Il est bien peu robuste, en somme.

MORALE

Su' l'lit, plus d'homme.

M. Willy tient à la disposition de toutes les personnes qui lui en feront la demande par lettre affranchie deux cents attestations, signées des noms les plus connus (noblesse, magistrature, clergé) et dont la lecture réduit à néant les insinuations précités.

Ces attestations portent toutes le millésime de 1893.

*
* *

Emmanuel Foury : un imberbe, d'aspect tout jeunet, petite tête ronde feutrée de poils courts d'albinos, mine déférente que dément l'éclat des yeux futés, dardant, à travers un lorgnon inamovible, des éclairs narquois. De lui, cette *Tragédie symboliste*.

A — Nous sommes les insanes,
(Tu sais) ; un coup de canne
Fait résonner nos crânes.

LE CHOEUR — Crânes, crânes, crânes.

B — Ta ta, et ti ti,
Nous être des tas
De gens d'Haïti

LE CHOEUR — Ti, ta, ti.

Γ — O vous autres qui
Rimez troïka
Avec Choubersky !

LE CHOEUR — Ki, ka, ki.

Δ — Eux dire Pancréas
Au lieu de Moréas
(En outre) quelle crasse !

LE CHOEUR — Crasse, crasse, crasse.

E — Pâte, tarte, (euréka)
Crème, gutta-percha
Limaces, ipéca

LE CHOEUR — Ka, ka, ka.

Z — Bê, bê : Tanaïs, Volga,
Tuer païens, noyer renégats :
Je suis l'alpha et l'homme est ga

LE CHOEUR — Ga, ga, ga.

∴

Comment saurais-je mieux finir ?

PETITS MENSONGES

LE BUSTE A SABOLY

Sic vos non vobis.

Il y avait une fois un village, quelque part en Provence, du côté d'Avignon peut-être ; un village comme tous les autres villages, avec une mairie, une église, une suffisante quantité de maisons et d'égoïsmes, des élections, des polémiques et deux journaux. Les habitants ? Dans un recensement on les chiffrait au nombre de quatre mille *âmes*. C'est le terme officiel.

Or, ces quatre mille citoyens se sentirent, un beau jour, incomplets. Ils possédaient bien une Bibliothèque (Victor Hugo, non coupé, George Sand, un Gaboriau en loques, un Alfred de Musset dépareillé, l'Encyclopédie moderne), puis un prétexte de Musée, aussi un endroit où quelque chose d'historique s'était passé ; on ne savait pas au juste quoi. Enfin, le camp de César de rigueur. Mais il leur manquait un grand homme. Auber est né à Caen, Molière est mort à Paris, Meudon possède Rabelais, Avignon eut des Papes. Leur village, à eux, ne s'enorgueillissait d'aucune naissance célèbre, d'aucune mort réputée. Ils ne pouvaient pas dire : « Vous savez, un Tel, le fameux un Tel ? Eh bien, il a vu le jour chez nous ! » Et cela leur faisait deuil, à ces povres gens.

Combien coupable, celui qui leur donna cette fâcheuse idée ! On fit les élections là-dessus. Le chef de l'opposi-

tion promit de trouver un grand homme, coûte que coûte. On le nomma. Alors, il entama des recherches, fouilla des archives, demanda l'aide de Sociétés archéologiques, et finit par déterrer Saboly.

Vous connaissez sans doute Saboly ? le fameux Saboly ? Il a vécu dans les environs du dix-septième siècle. C'était un bon prêtre qui imagina de composer des noëls en langue provençale. Je ne suis pas sûr que les noëls aient subsisté ; mais le nom de l'auteur, au moins, avait surnagé sur « l'océan des âges », et c'était tout ce que demandaient les habitants du Quelque-Part-en-Avignon.

Elles exultèrent, les chères quatre mille âmes, s'empressèrent de nommer une rue Saboly, un cours Saboly, une place Saboly. On érigea une plaque commémorative, en marbre, sur la plus vieille maison du village, en vertu de ce judicieux raisonnement : « C'est la plus vieille maison, donc Saboly dut y vivre. »

Néanmoins, au bout d'un certain temps, ces manifestations anodines ne leur suffirent plus. Il devenait évident que leur grand homme réclamait mieux. Les excellents citoyens conçurent le projet de lui élever un monument, sur la place Saboly.

Saboly n'ayant été qu'un bon homme de prêtre, il était difficile de lui dédier une statue équestre ; difficile également de le représenter en toge romaine, réservée aux seuls orateurs politiques. L'air méditatif, le long d'un étau avec roues dentées, convient aux inventeurs. Il n'y a pas d'attitude officielle ni de costume pour les humbles faiseurs de noëls. Perplexité. Alors intervint *l'Enfant Prodigue*.

Un gamin de l'Ecole primaire, jadis, avait montré quelques dispositions pour le dessin, qualifiées d'étonnantes. On conservait de lui un portrait fait à la ressemblance de la République. La municipalité s'était saignée pour l'envoyer à Paris, afin qu'il continuât ses études et son apprentissage d'artiste. Depuis dix ans, on lui servait trimestriellement sa pension ; mais l'ingrat ne donnait d'autre signe de vie que des accusés de réception, aux époques réglementaires. On commençait à trouver que l'enfant prodigue était bien long à apprendre l'état de sculpteur. Le monument Saboly fournit l'occasion de mettre ses talents à l'épreuve. On lui écrivit une lettre remplie d'instructions minutieuses. « Le célèbre poète avait vécu tant d'années. On ne possédait de lui, par malheur, aucune image : tout donnait à croire qu'il avait dû porter le nez comme ceci et les cheveux comme cela. »

Au bout de deux mois, l'enfant prodigue envoya un projet de monument, plus les devis. Sur un pyramidion de trois mètres de hauteur, Saboly en buste souriait doucement.

A la partie inférieure du socle, deux bas-reliefs représentaient l'un *La Nativité*, l'autre *Le prêtre lisant ses noëls au milieu des Pâtres*. Ça ne manquait pas de grandeur, rehaussé des armes du pays. Du reste, l'idée du buste supprimait les perplexités : plus de pose ni de costume ; et surtout, considérez la sérieuse économie. Monument et devis furent votés par acclamation.

Au bout d'un an, le monument était prêt ; les bas-reliefs arrivèrent ; on les posa derrière le mystère des

palissades. Restait le buste. L'enfant prodigue écrivit : « Je termine la draperie ; dans dix jours je porterai notre poète au fondeur ; cinq jours pour la retouche. Fixez l'inauguration à un mois. Vous aurez Saboly à temps. »

Oh ! ces artistes ! Les autorités, trop confiantes, suivirent le conseil de leur sculpteur ; elles fixèrent le jour de l'inauguration, commandèrent les orphéons, les députations, la tente du bal, le banquet de 200 couverts, les jeunes filles en blanc, les arcs de triomphe de feuillage, et les verres de couleur. Le Préfet promit de venir en personne !

Huit jours avant, pas de Saboly. Et les affiches étaient déjà posées.

Echange de notes aigres : « Envoyez vite, ça presse. — Vous inquiétez donc pas, il sera là pour le jour fixé, je retouche. »

La veille de l'inauguration, *la veille*, vous entendez bien, pas de Saboly. On télégraphia : « Ordre envoyer buste tel quel. — Réponse : Buste parti hier par grande vitesse, sera demain gare premier train. Respects. »

La petite mort grimpa dans le dos des autorités. Si le buste allait faire défaut ! On espéra.

... Le grand jour est venu ; un beau soleil avec un rien de brise qui rafraîchit « le fond de l'air ». Le matin, il a plu un peu, juste pour abattre la poussière. La journée s'annonce superbe.

Au milieu de la place Saboly, le monument est là, recouvert de toiles ; il n'y a qu'à tirer une ficelle et les toiles tombent. Une estrade est établie à même, pour le comité. Seulement le socle est vide, pas de buste.

La municipalité prend patience.

L'autorité est nerveuse. Au train du matin, rien n'était arrivé. Il y a un va-et-vient continuel de la mairie à la gare ; les commissaires sont sur les dents. Le télégraphe inonde l'enfant prodigue d'injures rédigées en petit nègre.

10 heures. — Voici les tambourinaires en grand costume, les orphéons avec casquette de gala, les jeunes filles en blanc avec palmes vertes, les enfants des écoles laïques, les députations, toute la lyre. Et toujours pas de buste ! Quelle honte, pensez ! Et que diront les pays voisins (qui n'ont pas de grand homme, eux !)

11 heures. — Il faut boire sa honte et aller chercher le Préfet. Le buste arrivera peut-être en même temps. C'est dur, allez, des moments pareils ! Le premier magistrat du pays s'est déjà rongé la moitié d'un favori. Et le peuple qui ne se doute de rien. .

11 heures 1/2. — Le train entre en gare, le Préfet, en frac palmé d'argent, descend de wagon, dissémine des poignées de main à droite à gauche. Présentations sur le quai. Le maire louche du côté des bagages. L'adjoint, qui est allé voir, revient en toute hâte, et lui glisse : « Pas de buste ; mais il y a un autre train à 1 heure. Peut-être Saboly arrivera-t-il par celui-là. Faites toujours manger le préfet, tirez le déjeuner en longueur. Moi je reste ici en permanence. »

Le maire, navré, prend le bras du préfet et la tête du cortège. Les orphéons font éclater la *Marche indienne* de Sellenick, les enfants des écoles chantent ; et tandis qu'ils s'en vont en longue file, vers le banquet de 200 couverts, l'adjoint, fidèle au devoir, s'assied sur le comptoir des bagages. Et il pleure.

Au bout de deux heures, il voit paraître un commissaire effaré, s'épongeant le front :

« Eh bien ?

— Le train sera là dans deux minutes. Retard. Le banquet est fini ?

— Presque. Touche à sa fin. Le préfet en est à son quatrième toast ; il a déjà trinqué à la Fraternité, à la Concorde et aux Muses. Un quart d'heure encore, et tout est perdu. On commence à savoir la vérité ; l'opposition ricane.

— L'opposition ricane ? Dieu de Dieu, si le buste ne vient pas, nous sommes flambés ! » L'adjoint montra le poing dans la direction de Paris.

Timbre électrique. Sifflet. Le train entre en gare. Les deux hommes se précipitent vers le fourgon de tête. « Il *doit* y avoir quelque chose pour la municipalité : un buste. »

L'employé, indifférent, parcourt des yeux la liste des colis :

Mmmmm... une lessiveuse... deux bancs de jardin... une caisse de lapins vivants... c'est tout, messieurs, je ne vois pas de buste.

— Pas de buste? cherchez mieux, ce n'est pas possible.

— Quand je vous dis qu'il n'y en a pas ! » L'employé regrimpe dans le fourgon ; sifflet ; le train part. L'adjoint sent la terre tournoyer sous lui : « Tonnerre de nom d'un nom ! eh bien ! nous sommes frais ! Et le préfet, qu'est-ce qu'il va dire, alors ? Et les orphéons, et les jeunes filles,

le cortège ? et l'opinion publique ? et l'opposition ? c'est la fin de tout...

— .....??

— Que va-t-on nous faire ? Va y avoir émeute, pour sûr... C'est la faute... de Saboly... Est-ce qu'on avait besoin... de lui élever un monument.., à cet oiseau-là ?

— Allons, ne pleurez pas. A quoi ça sert-il ? Faut un buste, à tout prix !

— On ne peut pourtant pas mettre à la place celui de la République. Le peuple verrait tout de suite qu'on le trompe. Tenez, si ce n'était ma femme...et mes enfants... je partirais...

— Sapristi, cherchez, au lieu de pleurer. Le temps marche, pendant que vous vous désolez. Ah ! Attendez !... Oh ! quelle idée !

— Vous avez trouvé ?

— Oui... c'est ça ! Le pharmacien a dans son grenier un vieux buste en plâtre bronzé. Personne ne le connaît. Et puis, il n'y verront que du feu. Le temps de passer chez lui, en son absence. Les rues sont désertes, on déjeune encore. Bon. Vous, essuyez vos yeux, allez prévenir le maire ; que l'on se mette en marche. La journée est sauvée. Mais allez donc.

Et il disparut en courant à toutes jambes.

Inconsciemment presque, l'adjoint se tamponna les paupières, gagna la salle du banquet et dit deux mots à l'oreille de son supérieur. Durant le repas, le maire avait essayé de préparer son préfet à la catastrophe par quelques phrases évasives : Il se pourrait que... Oh ! tout était prêt !... mais un empêchement imprévu...la pluie...

ou bien un accident... on ne peut pas savoir... la cérémonie ne pouvait être remise, pourtant... la Providence... si, par exemple, le buste se cassait à l'improviste... ça s'est vu, par la chaleur. » Le préfet, l'esprit ailleurs, n'écoutait pas, se contentait d'approuver de la tête, cependant qu'il repassait mentalement ses toasts habituels.

Après l'entrée de l'adjoint, le maire, soudainement rasséréné, fou de joie, se leva et hurla : « Quand M. le Préfet voudra?... MM. les commissaires à vos postes... Vive Saboly ! » Les orphéons reprirent la *Marche indienne*, le cortège s'organisa. Comme il débouchait sur la place, un homme essoufflé, accourut en sens inverse, escalada l'estrade quatre à quatre, et posa sur le socle un paquet enveloppé de serviettes. Il était temps.

On s'installa hiérarchiquement. Il y eut un discours. accents émus, fierté du pays, gloire de la France... poésie du terroir, l'âme du sol... hommage rendu au chantre national... métaphores et comparaisons, distributions de compliments aux comparses. Mais il y avait sur l'estrade deux notables qui n'en menaient pas large, je vous assure. Reprise de la *Marche indienne*. Coup de canon. Les toiles du socle tombent, M. le préfet, de ses blanches mains, démaillote l'objet placé devant lui, et, au milieu des acclamations, des recrudescences de cuivre, des « Vive Saboly », des hurlements, des farandoles, découvre magistralement aux yeux de la foule enthousiasmée le facies morne d'Esculape, demi-dieu de la médecine.

Le pharmacien reconnut sa propriété, voulut réclamer : « Mais c'est mon vieil Escula... »

Il n'eut pas le temps d'achever. En un instant, deux grosses mains se posèrent autour de son cou, tandis qu'une voix rauque lui soufflait : « Vous, si vous dites un mot, je vous étrangle ! ».

Et c'est ainsi qu'un dieu grec usurpa la place qui, en légitime justice, revenait à feu Dom Saboly, de son vivant prieur de Quelque-Part-en-Avignon.

La cérémonie achevée, le préfet partit. Le soir même, on apportait à la mairie une caisse contenant le véritable buste. Le conseil décida de rétablir Saboly sur son monument et de rendre le Dieu de la médecine au pharmacien. Cependant il se heurta au sentiment populaire. Le peuple n'admit pas qu'on lui changeât ainsi son grand homme sans avertir. Une députation vint déclarer aux autorités que l'autre Saboly, le premier, était bien plus ressemblant que celui-ci, qu'il avait plus de majesté, étant plus chauve, qu'il possédait une plus belle barbe cannelée et de nobles yeux vides, comme il sied à un poète. En conséquence, on sommait l'autorité de restaurer sur le piédestal l'authentique Saboly et de renvoyer cet imposteur. Ainsi fut fait.

Après tout, le sentiment populaire ne se trompe jamais ; peut-être bien que Saboly ressemblait en effet à Esculape.

L'INFORTUNÉE MISS MOLLY

(ÉTUDE DE COMPASSION)

On a prétendu que miss Molly s'était mariée par amour. Je vous en conjure, faites de votre mieux pour démentir cette calomnie ; j'ai toujours considéré miss Molly comme une jeune fille trop bien élevée pour avoir un cœur ; ce viscère psychologique lui faisait entièrement défaut, grâce à Dieu ! Certes, elle possédait la dose de romanesque commune aux Anglaises de son âge. Mais elle ne se serait pas permis d'avoir un sentiment naturel ; et, au plus fort de ses rêveries, il ne lui arriva pas une seule fois d'oublier l'heure du souper. Aussi bien je suis à même de vous livrer quelques renseignements qui vous édifieront sur ce sujet.

Je suis heureux de vous apprendre que M. le pasteur Millanvoz va passer les trois mois d'été dans sa villa de Trouville, *Chanaan-Cottage* ; ces demoiselles Millanvoz et leur mère l'y suivent, comme il sied.

Puis divers pensionnaires, de nationalité étrangère, viennent tenir compagnie à ces dames et supporter une grande partie de la dépense. On entend parler toutes les langues à *Chanaan Cottage* ; une année, il arriva un Turc qui ne partit que dûment converti. Du reste, excellentes références, scrupuleuse propreté, soins de familles, distractions variées, nourriture de premier choix, et, par surcroît, direction de conscience. *Chanaan* ne chôme

jamais. M. Millanvoz a pris des arrangements avec un sien collègue de Londres, le Révérend Ebeneze Ruskin : le Révérend lui expédie des Anglais et des Anglaises et, échange de bons procédés, le pasteur lui expédie des Français et des Françaises. Les petits cadeaux entretiennent le protestantisme.

L'an dernier, dès son arrivée à Trouville, M. Millanvoz reçut avis d'un envoi de deux jeunes filles tout particulièrement recommandées. « Je vous adresse, écrivait le Révérend Ruskin, deux brebis de mon troupeau, Misses Mary-Anne et Marie-Pauline Thorpe. Elles acceptent les conditions ordinaires. Ces deux personnes (23 et 28 ans) désirent prendre les bains que nécessite l'état de leur santé, ébranlée par de tristes événements. J'attire votre sollicitude sur Mary-Anne, l'aînée. Cette jeune fille a éprouvé de grandes douleurs morales. Dieu, qui lui donna la résignation, lui accordera peut-être la consolation. Mme Millanvoz, avec son habituelle délicatesse, saura panser les plaies de ce pauvre cœur blessé. Joints aux soins de votre digne compagne, vos encouragements et votre exemple les cicatriseront.

Je vous salue en Christ,

Votre à jamais dévoué,

R. EBENEZER RUSKIN.

(*Suivent quatre lignes de titres en abrégé.*)

Dirai-je si les demoiselles Millanvoz se sont réjouies de cet événement ? Longtemps on discuta la situation de miss Mary-Anne. « Un désespoir d'amour », avança la plus jeune, qui était de tempérament lymphatico-rêveur. « Des pertes d'argent », trancha l'aînée, plus

pratique, plus *femme forte de l'Ecriture*. Mme Millanvoz espéra un décès de proches parents aisés, prépara sa trousse de conseils et d'exhortations à l'usage des âmes en peine. (C'est sa spécialité la consolation. Nous lui devons si vous vous en souvenez, un certain nombre de petites brochures roses : *Aux anémiques de la Religion ; le Tonique de piété ; la Revalescière des Persécutés*, etc., etc). M. Millanvoz fit préparer une chambre.

Au jour fixé, les misses Thorpe débarquèrent, suivies de malles formidables, des malles à défier les siècles. (On les retrouvera dans mille ans, bien sûr, au cours de quelque fouille.) On installa le tout au premier étage de Chanaan : chambre virginale, rideaux blancs, devises bibliques polychromes encadrées sous verre, housses au crochet sur les meubles en pitch-pin ; balcon avec vue sur la mer. Les pensionnaires se déclarèrent satisfaites.

Puis la vie s'organisa. Pendant les premiers temps, on s'observait. Mme Millanvoz, dès le premier repas, adressa à ses administrées un menu discours empreint de bienveillance supérieure, d'affection maternelle et de compatissante curiosité : elle leur annonça, nécessairement, qu'elle serait une mère pour elles, et en même temps une confidente, et aussi un médecin pour les maux de l'âme. Elle émit la douce espérance de voir ces demoiselles considérer ses filles comme des sœurs d'adoption. Elle les prévint enfin que le premier déjeuner serait à 8 heures et demie précises, le second à 11 heures et demie précises, le dîner à 6 heures précises, et le service à la Redemption-Church à 9 heures du matin précises le dimanche. Et tout rentra dans le silence actif des repas.

Cependant on se disséquait à la dérobée. Mlles Millanvoz détaillaient des yeux leurs pensionnaires, comme si, devant les quitter pour un voyage au long cours, elles voulaient au préalable se graver leurs traits dans la mémoire.

Miss Mary-Pauline la plus jeune, ou mieux miss Polly, était assez vive, assez gentille, assez liante ; par déférence, il semblait qu'elle cherchât à s'effacer et à laisser l'attention du public s'attacher à sa sœur, qu'elle entourait de soins empressés.

Miss Mary-Anne, ou plus familièrement miss Molly. n'était pas jolie, jolie. Maintenant qu'elle est mariée, nous pouvons dire sans inconvénient qu'elle était plutôt laide, et pis que laide : fade. Ce n'est pas qu'elle fût trop épaisse; bien au contraire, elle eût jalousé les ralonges de la table. Ce n'est pas qu'elle eût les traits trop réguliers ; non. Ce n'est pas qu'elle fût trop rouge ; loin de là. Vraiment la nature lui avait donné un physique de laissé-pour-compte. Tout sollicitait la pitié dans cette longue figure ovine : les yeux vagues, humides, sans cils ; le nez humilié, les longues dents safranées et les joues ridées par les larmes sans doute, et la bouche mince tirée d'un pli revêche. Pauvre fille ! une teinte d'uniforme désolation la revêtait de deuil. Elle avait l'air l'une brebis étique qui avait subi des malheurs ; quand elle demandait à boire, on eût dit qu'elle implorait le coup de grâce ; oh ! cette voix brisée ! Et ces costumes élégiaques, blancs ou noirs, et ces châles interminables qui la drapaient en plis lugubres !

Elle aimait à s'accouder au balcon de sa chambre ; de

là, durant des heures, elle contemplait la mer, au loin, et berçait sa continuelle douleur au murmure des flots. Parfois, elle partait seule, un livre à la main, et quand elle revenait on pouvait constater qu'elle avait encore pleuré. Comme on la félicitait de cette assiduité de lecture : « Je relis toujours les mêmes auteurs, disait-elle ; ils ont si bien chanté la Douleur ; mon cher Byron surtout ! Vous autres Français, vous n'avez qu'un poète capable de la comprendre : Sully-Prudhomme ! » Elle jouait du piano aussi. Des valses lentes, des nocturnes, des rêveries et des marches funèbres, en sourdine ; et quand elle chantait à mi-voix, c'était des romances où la rose du jardin s'était fanée, *fading away* !

Et, au contact de ce deuil immense, la famille Millanvoz se sentait devenir triste. A table, conversations à voix basse, pour ne pas troubler la mélancolie de miss Molly. Lorsqu'elle s'accoudait au balcon, on quittait le jardin pour la laisser toute à sa songerie.

Mlles Millanvoz la guettaient avec des yeux apitoyés, brûlaient de lui dire : » Confiez-nous ce chagrin qui nous intrigue tant, nous vous consolerons ; nous avons si grande envie de vous consoler ! » Elles avaient remarqué que Miss Molly portait une bague au quatrième doigt de la main gauche ; elles crurent dès lors découvrir le secret de leur pensionnaire : évidemment son fiancé, un marin, s'était noyé en essayant de sauver un malheureux mousse tombé à la mer pendant une tempête. Même elles questionnèrent Polly sur les sinistres de la marine anglaise, miss Polly montra une discrétion déplorable.

Cette situation ne pouvait durer. Un incident en amena

le dénouement. Tous les soirs, ces demoiselles travaillent, autour de la lampe, à divers ouvrages : tricots de laine grossière pour les pauvres, babiole de luxe pour les ventes de charité. Afin d'occuper les idées, une de ces demoiselles fait la lecture. Oh ! rien de très méchant, des romans de George Sand qu'on échenille, du Cherbuliez expurgé et la crème de Marion Crawford.

On lisait alors *la Petite Fadette.* Mlle Millanvoz l'aînée, ayant fini son chapitre, passa le livre à miss Molly. On en était resté à une scène attendrissante entre deux fiancés. Du coup, les tricots stoppaient, le crochet en l'air. Miss Molly lut posément d'abord, articula les syllabes avec netteté (excellent exercice de prononciation), puis sa voix s'altéra peu à peu, se mouilla d'arrière-larmes. L'infortunée miss essayait bien de lutter, mais le passage devenait de plus en plus palpitant, par conséquent les motifs d'attendrissement se faisaient plus nombreux. Incapable de contenir son émotion, Molly fondit en eau, et courut s'enfermer dans sa chambre. Stupeur dans l'auditoire. Miss Polly s'excusa comme elle put : « la lecture de ce soir ramenait de pénibles souvenirs pour sa sœur ; elle allait la rejoindre et la gronder sévèrement. » Restées seules ces dames commentèrent la scène précédente. Mlles Millanvoz étaient intriguées au plus haut point ; elles flairaient un roman vécu, et la seule pensée qu'elle pourraient y jouer un rôle quelconque leur faisait passer dans le milieu du dos de délicieux petits frissons de curiosité. Mme Millanvoz eut également ses délicieux petits frissons ; néanmoins elle crut de son devoir de blâmer devant ses filles un pareil accès de sensibilité. (Elle avait

pour principe qu'il faut comprimer l'imagination des jeunes personnes comme les sauvages Monbouttos compriment le crâne des nouveau-nés. Voir sa brochure : *Internons la folle du logis !*) L'opinion accréditée fut que l'hypothétique midshipman avait bien de la chance d'être ainsi regretté.

Le lendemain, les Misses Thorpe restèrent enfermées et ne parurent pas au déjeuner. Au dîner, miss Polly vint seule. Mme Millanvoz, qui n'y tenait plus, lui demanda un entretien particulier ; après le dessert, elle l'attira à part dans le boudoir. De loin ces demoiselles guettaient le trou de la serrure, en regrettant amèrement leur bonne éducation. A demi-voix (parce que de son côté elle se défiait du trou de la serrure), Mme Millanvoz confessa la jeune Polly. Elle lui fit comprendre l'étrangeté du procédé que sa sœur avait eu la veille : « Je pourrais m'en offenser, mais je comprends qu'il y a là quelque douloureux mystère dont miss Mary-Anne craint de me faire confidente. Qu'elle se rassure ! Une femme de mon âge connait toutes les tristesses, par suite compatit à toutes les misères ! Christ m'a donné sa force. Peut-être suis-je plus apte qu'une autre à consoler les maux de mes sœurs. Miss Mary est sûre d'avoir en moi une amie fidèle qui la réconfortera. Je lui promets du reste une discrétion à toute épreuve. »

Mise en demeure de parler, miss Polly se décida, mais avec combien de réticences et d'objurgations ! « En effet, sa sœur avait éprouvé un immense chagrin. Depuis cinq ans elle était fiancée à sir W. Carcher, lieutenant aux grenadiers-gardes. Elle l'aimait éperdûment, et devait l'épouser au premier avancement. Tout à coup, le lieu-

tenant se refroidit, espaça ses visites, et finit par déclarer à miss Thorpe qu'il ne pouvait plus l'épouser. Il refusa de donner les raisons de cette volte. Longtemps Molly espéra que la rupture n'était pas définitive, elle écrivit lettre sur lettre ; l'infâme lieutenant les lui renvoya en bloc, non décachetées. Et miss Thorpe apprit par les gazettes spéciales que sir W. Carcher épousait une américaine outrageusement millionnaire. L'infortunée jeune fille tomba malade, vit la mort de près (d'où ce teint que nul reconstituant n'avait pu colorer) ; on l'avait sauvée à grande peine. Encore, deux ans après la rupture, ne pouvait-elle se consoler. La moindre circonstance suffisait à raviver son chagrin. Hier, les larmes l'avaient vaincue. La honte d'une conduite tellement *improper* la retenait dans sa chambre. »

Mme Millanvoz fut tout à fait à la hauteur de sa mission. N'écoutant que sa bonté naturelle et l'envie qu'elle avait de connaître les menus détails de cette histoire, elle se rua chez miss Molly et resta longtemps enfermée avec elle. Ce qui se passa alors, ce qu'elle dit à miss Molly, ce que miss Molly lui répondit, nul ne le saura. Nous inclinons à croire que Mme Millanvoz remplit à merveille ses devoirs de carabin moral. Quand elle descendit, elle pleurait doucement. Elle déclara au pasteur que leur jeune pensionnaire était un rare sujet d'édification.

Ses filles eurent bien du mal à lui arracher le récit des malheurs de l'infortunée miss Molly ; du moins prit-elle soin de leur faire jurer l'absolue discrétion. Ces demoiselles jurèrent ; par une exagération de conscience, elles firent jurer la même discrétion à toutes les personnes

auxquelles elles contèrent l'aventure ; lesdites personnes firent jurer cette discrétion à des tierces confidentes, et ainsi de suite. Huit jours après, la société piétiste de Trouville, au grand complet, savait que miss Thorpe, l'aînée avait été abandonnée par son fiancé, mais surtout qu'il fallait garder ce secret.

Dès ce moment, les demoiselles Millanvoz eurent un succès inouï : on se les arrachait aux thés de cinq heures. Très naïvement, et cependant conscientes de l'effet qu'elles produisaient, elles firent dans chaque cercle un touchant exposé des malheurs de leur *chère amie*, trouvèrent des mots charmants pour glorifier cette fidélité de sept ans et blâmer la honteuse rupture qui avait failli tuer la victime. Vous pensez qu'elles n'oublièrent pas la scène de la lecture ; elles conférencièrent sur la douleur d'amour trompé avec une virtuosité remarquable. La souffrance de leur pensionnaire était devenue leur chose, elles l'exploitaient à leur bénéfice.

Il advint que, graduellement, l'infortunée miss Molly s'introduisit partout à titre d'oiseau rare. Elle faisait l'objet principal des conversations entre jeunes gens et jeunes filles, on se la montrait avec des clins d'œil expressifs. Au prêche, des allusions voilées furent faites « à ces sentiments inébranlables que le temps et le mal lui-même ne peuvent parvenir à renverser ». Miss Molly entra dans l'intimité des hautes personnalités protestantes. Des dames très fières lui adressèrent la parole les premières, la firent admettre dans les comités d'Association pour la propagande de tout ce qu'on voudra dans des pays très éloignés. Et que de modestie ! Elle ne parut pas s'émou-

voir de ces avances. Indifférente à tout ce qui n'était pas sa douleur, elle affectait dans ses relations avec autrui le plus complet détachement des choses de ce monde.

Vous n'ignorez pas que les messieurs Spitzer (banque Spitzer frères) n'accordent leur amitié qu'à bon escient. Miss Molly eut l'insigne honneur d'être invitée à leurs tennis avec ces demoiselles Millanvoz, qui en conçurent un orgueil capable de compromettre leur salut éternel. Miss Molly tint sa partie assez brillamment, sans toutefois se départir de sa langueur habituelle. Mme Millanvoz, ravie de son rôle de confidente attitrée, la cornaquait avec affectation, lui jetait de temps à autre des *dear Molly*, *poor girl*, lénitifs, et en récompense miss Molly lui adressait des sourires mélancoliques, tandis que l'entourage s'attendrissait. Les infortunes exclusivement poétiques ont seules le privilège de susciter un intérêt aussi général.

Cette infortunée Molly ne fit aucun frais pour le fils de M. Spitzer le banquier (un si beau parti !), elle ne sembla même pas s'apercevoir de sa présence. Ses yeux navrés, toujours en quête du grenadier-garde par delà l'horizon, ne s'arrêtèrent jamais sur le gros Raymond. Il s'ensuivit que le gros Raymond éprouva d'abord un certain dépit, puis un respect inaccoutumé, enfin une émulation prononcée. Il s'efforça de fixer l'attention de la fiancée incurable, se multiplia en amabilités délicates, lui ramassa ses balles (ce qui ne s'était pas encore vu) la reconduisit plusieurs fois à *Chanaan*. A l'insu de tous, une amitié tendre s'établit entre lui et la jeune Molly. Il lui fit com-

prendre qu'il n'ignorait pas son triste roman, qu'il la plaignait de toute son âme ; de son côté, elle se départit de sa réserve, lui récita des passages de ses poètes, se montra communicative. Et comme elle n'accordait cette faveur à aucun autre, Raymond Spitzer se sentit envahi d'une légitime fierté.

Petit à petit l'amitié tourna à l'amour, encore indécis. Miss Molly confia à Raymond les détails de ses fiançailles interrompues. Comme les autres. Raymond pleura, mais plus longtemps. Et ce fut alors le cours régulier de ces indispositions morales : il perdit l'appétit, abandonna le tennis, montra un regrettable penchant à la rêverie. Devenu le sigisbée des Misses Thorpe, il les suivait dans leurs promenades et portait leurs livres. Chose à peine croyable ! lui, *le fils de Spitzer et Cie,* il fréquenta assidûment la maison du pasteur Millanvoz, *un simple pasteur.* Le soir, il venait faire la musique, accompagnait au piano la romance de la Rose « fading away ! » Il y eut des médisances, on le blâma, Spitzer et Cie lui lavèrent la tête. Résultat immédiat : Raymond exalta sa passion contrariée et devint tout à fait amoureux de miss Thorpe.

Un beau jour, il la prit à part et lui dit : « Je sais combien vous avez souffert ; vous vous êtes confiée à moi, je vous ai comprise et aimée. Dieu vous doit un arriéré de bonheur ; ce qu'un autre (que je ne veux pas nommer) a lâchement refusé de vous donner, je vous le donnerai, moi. Pauvre chère âme blessée ! je vous rendrai l'espérance et la force de vivre. Voulez-vous être ma femme ? »

Molly lui répondit avec abnégation. « Un seul homme pourrait me rattacher à cette triste vie, vous Raymond. J'ai apprécié vos solides qualités, la sincérité de vos sentiments. Mais, que penserait le monde ? Il m'accuserait d'avoir capté votre fortune, je ne veux pas. Pour la seconde fois je côtoie le bonheur », etc., etc.

Que de délicatesse en ce cœur trop noble pour notre hideux ici-bas ! Raymond insista, accumula les supplications. Il menaça de se tuer, ce gros garçon. Elle céda. Et vers la fin de la saison nous avons appris que miss Thorpe l'aînée allait épouser le fils Spitzer. A partir de ce moment, miss Molly nuança son ordinaire mélancolie de sourires timides. Vraiment elle fut presque jolie. Je crois même qu'elle engraissa. Elle n'afficha aucune joie de mauvais goût, n'enterra pas trop vite le souvenir du lieutenant Carcher. Seulement la convalescence de sa douleur s'affirma par degrés. Raymond rayonnait. Ce fut un beau mariage ; les journaux en ont parlé ; on citait dans le cortège Mlles Millanvoz. Je connaissais un peu les Misses Thorpe et je m'associai à l'allégresse générale.

Quelques jours après la cérémonie, le hasard me conduisit sur la grève, près de la grotte où cette infortunée miss Molly avait jadis coutume de ruminer son chagrin en face l'immensité. J'entendis un bruit de discussion violente ; je reconnus la voix des deux sœurs. Mais la voix de miss Molly ! comme elle me parut différente. Ce n'était plus cette sonorité triste de *vase brisé*, cette langueur d'accent qui contribuait au charme languide de notre amie. Ses mots venaient lancés sèchement, net-

tement : j'ai beaucoup connu des prêteurs sur gage qui avaient cette voix.

Voici le fragment de conversation surpris : je traduis.

— Vous m'avez promis une robe de soie, et non une robe de coton, affirmait miss Polly. Tenez votre promesse, ou je dis tout.

— Vous ne ferez pas cela, reprit la voix mauvaise, vous ne ferez pas cela, méchante fille (*you hussy*). Dans ce cas vous n'auriez plus rien.

Je m'éloignai. En revenant, je trouvai miss Polly seule, abimée dans le plus complet désespoir. Je m'autorisai de privautés qu'elles m'avait accordées pour m'approcher d'elle et lui demander la cause de son chagrin.

Elle me répondit en sanglotant : « c'est Molly... qui ne veut pas me donner... ce qu'elle m'a promis... et pourtant, sans moi... elle ne serait pas mariée. Oh ! mauvaise Molly, mauvaise sœur !

— Evidemment, elle a tort ; mais vous ne méritiez pas...

— Si, si, je mérite ! Si je n'avais pas raconté à Mme Millanvoz et aux filles l'histoire de Molly, personne ne se serait intéressé à elle. Je vous dis ça, mais vous ne le répéterez pas, je vous prie Elle me battrait ; elle est si méchante !

Je commençais à comprendre. Ces indices ne me suffisaient pas. Pour en savoir plus long, j'employai la ruse diplomatique si connue ; je feignis d'excuser Molly : « Elle n'a aucune raison de vous faire des cadeaux. Elle ne doit sa situation qu'à elle-même. Sa triste aventure lui a concilié...

— Ah, oui ! le lieutenant ! Vous aussi, vous y avez cru ?

— Mais pourquoi auriez-vous forgé ce conte ?

– Ne le dites à personne, n'est-ce pas ? Je vais tout vous confier, parce que c'est trop fort que Molly ait si peu de parole. Chez nous, on ne pouvait pas arriver à la marier. Les fiancés n'en voulaient pas ; parce qu'elle a trop de taches de rousseur et pas assez de dot ; et puis elle n'est pas jolie. Quand elle était encore baby elle avait déjà l'air pleurard. Alors le gouverneur s'est décidé à l'envoyer en France ; les maris français sont moins difficiles. Et nous avons inventé l'histoire du lieutenant, car le gouverneur a dit que les Français sont très romanesques. Nous avons commencé par faire accepter l'histoire par le Révérend Ruskin. Ensuite Molly m'a promis une robe pour que je mette les Millanvoz dans le bon chemin ; et je l'ai aussi aidée à tromper Raymond. Maintenant qu'elle est établie, elle ne veut plus me donner la robe de soie. Voyons, est-ce juste ? Ça vaut bien une robe de soie ! »

Et la désolée Polly continuait à m'exposer son bon droit.

Je réfléchissais à la profonde habileté de miss Molly, et j'arrivais à conclure qu'en fin de compte Raymond Spitzer aurait là une femme expérimentée, pratique, telle qu'un futur banquier peut la désirer. Sans doute, s'il apprenait jamais de quelle façon on l'avait mystifié, il éprouverait une évaluable désillusion. Du moins, il aurait eu, en quelques semaines de roman, la persuasion d'avoir consolé une inconsolable, et joué le rôle flatteur de fondé de pouvoir de la Providence. Et comme tout n'est pas romanesque dans la vie, il prendrait vite

son parti. Donc, interrompant les doléances de miss Polly, je résumai : « Alors, le lieutenant, les fiançailles précédentes, la rupture, le deuil éternel de votre sœur, sa maladie, l'émotion de la lecture, rien n'est vrai ?

— Rien n'est vrai. Tout ça, c'est... c'est...

Miss Polly chercha vainement dans le vocabulaire français un mot qui traduisît sa pensée d'une manière satisfaisante. Impatientée, elle faisait des efforts énormes pour le dénicher. Enfin elle parut l'avoir trouvé, et, triomphante cette fois, avec ce joli accent anglais qui veloute notre pauvre langue, elle déclara : « Tout ça, *c'est de la blèque !* »

HOMME D'ÉPÉE

Messieurs,

Vous me faites l'honneur de me demander quelques renseignements inédits sur Bénigou, sa vie et ses œuvres. Vous ne sauriez mieux vous adresser ; je fus en effet intimement mêlé aux péripéties importantes de l'existence de notre regretté confrère. Je l'ai connu dès l'enfance, je l'ai pour ainsi dire suivi pas à pas, et j'ai toujours conservé une grande admiration pour cet homme éminent, encore qu'il se soit montré légèrement « mufle » à mon égard en me refusant maintes fois des gratifications méritées.

Je passe rapidement sur les premières années de Bénigou ; elle n'offrent du reste rien de bien saillant. Bénigou ne manifesta d'abord aucune aptitude particulière ; il était même ce que l'on nomme, entre amis, un garçon très ordinaire. Les enfants ont trop fréquemment la mauvaise habitude de préjuger de leur avenir ; alors que l'on m'accordait les plus belles destinées, on assigna toujours à Bénigou celles du petit commerçant. Or, voyez comme le hasard se plait à déjouer nos calculs : Bénigou vient de mourir directeur du *Journal monstre*, où j'occupe un emploi subalterne.

A notre grand étonnement, nous le vimes choisir la carrière du journalisme. Pour entrer dans un journal, il faut avoir un nom, et, pour avoir un nom, il faut

entrer dans un journal. Ce dilemme brutal n'arrêta pas notre ami ; à défaut des qualités solides ou brillantes qui lui ont toujours manqué, Bénigou possédait deux vertus, humbles, mais combien précieuse ! Une patience à toute épreuve, et le désir, le désir féroce de *faire son chemin*. Dois-je le dire ? ses débuts furent plutôt misérables. Ah ! si vous l'aviez connu, alors ! Il vous eût inspiré une sincère pitié, tempérée d'un peu de répugnance. (Il était laid, chétif, timide, sale et râpé.) Mais son activité compensait la médiocrité de son extérieur. Vous ne sauriez imaginer ce qu'il combina de rendez-vous, se cherchant des alliés, se ménageant des entrevues avec les gens influents ; à cette époque de sa vie, notre cher camarade devint la plaie des secrétaires de rédaction, qui l'évitaient comme la peste. Aussi les résultats ne furent-ils pas encourageants. Presque partout le préposé aux Refus lui rendit sa copie-spécimen en le poussant dehors avec la phrase consacrée : « Mille regrets, c'est très bien, mais ça ne rentre pas dans le cadre du journal. »

Il obtint enfin la chronique d'actualité dans une revue mensuelle fondée par des collègiens, la *Revue honnête*, et le feuilleton des livres dans une publication analogue, le *Chantage illustré*. J'entame ici une série de révélations sur les côtés ignorés du défunt, et j'espère que vous voudrez bien n'en faire qu'un usage discret.

Bénigou végéta longtemps ; il faisait de consciencieux efforts pour se faire remarquer, mais n'y parvenait pas. Il avait beau injurier à tort et à travers, nul ne consentait à s'en fâcher et à lui procurer l'aubaine d'une

réponse. Et pourtant Bénigou aurait donné je ne sais quoi pour avoir une polémique et un ennemi mortel. Las de crier à tue-tête dans une cave, il allait renoncer à la vie littéraire, quand il lui vint une idée que vous pouvez hardiment qualifier de géniale : il s'injuria lui-même. Cette méthode a la simplicité des choses sublimes, jugez-en : à la *Revue honnête*, il signait Bénigou en toutes lettres : mais au *Chantage illustré*, soit par coquetterie, soit plutôt par pressentiment, il avait pris un pseudonyme de belle allure, et signait : Baron de Brécourt. Au jour fixé, le chroniqueur Bénigou employa une partie de son article mensuel à éreinter le baron de Brécourt, modérément toutefois. Il ne lui refusait ni la profondeur des idées, ni l'élégance du style, ni la sûreté du jugement, mais il ne lui pardonnait pas son attachement à la cause impérialiste.

Vous pensez bien que M. de Brécourt ne pouvait laisser passer cela ; le feuilletonniste du *Chantage illustré* répondit sur le même ton : il accordait volontiers à M. Bénigou le brio, la vivacité, la finesse, l'esprit parisien, mais il ne comprenait pas comment un pareil homme s'était acoquiné avec les radicaux. Bénigou le prit alors de haut, et vous remit le baron à sa place, etc , etc. Il fit durer la dispute assez longtemps, ménageant les transitions, évitant surtout de se dire des choses trop désagréables. (Petit travers bien pardonnable, en vérité). Enfin il accéléra le dénouement, et, ayant choisi la saison où les échotiers sont à court de nouvelles, il porta aux journaux ce double procès-verbal, soigneusement élaboré :

A la suite d'une polémique au cours de laquelle M. de Brécourt, rédacteur au *Chantage illustré*, émit quelques suppositions offensantes pour M. Bénigou, rédacteur à la *Revue honnête*, ce dernier envoya MM. Letorrière et Durand (de l'Ardèche) demander réparation à M. de Brécourt, qui a immédiatement constitué comme témoins MM. de Lens-Solens et Wladimir Souzoff. Une rencontre a été fixée pour demain, dans les bois de Lavallois ; l'arme choisie est l'épée.

Fait à Paris, ce... etc., etc.

Pour M. Bénigou :

MM. Jules-Edme Létorrière ;

E. Durand (de l'Ardèche).

Pour M. de Brécourt :

Comte de Lens-Solens ;

Prince Wlad. Souzoff.

Une rencontre à l'épée a eu lieu ce matin dans les bois de Levallois entre MM. Bénigou et de Brécourt. A la première reprise, M. Bénigou a été légèrement atteint à l'index de la main droite. Les témoins ont jugé qu'il y avait lieu de continuer le combat. A la deuxième reprise, M. de Brécourt a été blessé à l'épaule droite : la lame a déchiré le muscle extenseur sans occasionner de désordres graves.

Fait à Levallois, ce... etc. etc.

Pour M. Bénigou :

MM. J.-E. Létorrière ;

E. Durand (de l'Ardèche).

Pour M. de Brécourt :

Comte de Lens-Solens ;

Prince Wlad. Souzoff.

Cette innocente fumisterie réussit à merveille. Les journaux, toujours désarmés contre la mystification, reproduisirent les procès-verbaux. Un sot en aurait pris

texte à de fades railleries; Bénigou, plus avisé, resta coi, et médita de perfectionner le procédé de réclame qu'il venait d'inventer. Son ingéniosité se donna libre carrière ; il modifia son pseudonyme, changea sa manière et recommença à se faire la petite guerre ; il se rebattit, fit insérer de nouveaux procès-verbaux, et ainsi de suite. Il avait soin, cependant, d'espacer les rencontres, se donnait parfois le dessous, pour respecter la vraisemblance. Même il régla un bout de comédie préparatoire, et s'adjoignit cinq comparses dont la discrétion lui était acquise. Les jours de duel, il sortait dès l'aube, avec des airs mystérieux, emportant ostensiblement un fourreau de serge verte où il avait caché en guise d'épées deux tringles de bois emmanchées de soucoupes ; il rejoignait à la gare ses acolytes. J'eus l'honneur d'en faire partie. On partait à la campagne, on déjeunait gaiement : au dessert, on rédigeait le procès-verbal ; puis les uns s'en allaient en promenade sylvestre, les autres jouaient la poule au billard et l'on reprenait le train de trois heures, afin d'arriver à temps à Paris pour lancer les notes dans les quotidiens du soir. Le lendemain Bénigou portait un bras en écharpe. C'était le bon temps !

Vous vous souvenez sans doute de cette retentissante série de duels qui imposa la personnalité de Bénigou à l'attention des badauds. Un homme qui se bat assez souvent ne peut manquer de s'attirer l'estime et la considération des gens paisibles. On se disait : « Tiens, tiens ! en voilà un qui a de la moustache ! » Bénigou posa les bases de sa fortune. Cependant, il eût fini par être ou-

blié ou démasqué à la longue, s'il n'avait imaginé de frapper un coup définitif et d'asseoir sûrement sa position. Notre digne ami était doué pour la réclame ; je ne pense pas qu'il ait eu son pareil dans l'art de monter habilement l'opinion publique. Voici la marche qu'il suivit : il ressuscita d'abord le baron de Brécourt, qui avait si peu servi, lui prêta des intentions homicides : on annonça successivement « que le baron en voulait à mort à notre confrère B..., puis qu'il s'exerçait à l'épée cinq heures par jour depuis quatre ans afin de tuer plus sûrement un de nos chroniqueurs les plus estimés. » On rappela, à mots couverts, les anciens dissentiments entre ces deux maîtres de la plume et de la lame. Les bons camarades déclaraient : « Cette fois, ça y est, Bénigou restera sur le carreau ; il y aura un joli poste de critique vacant dans quelques semaines. » Et puis, un beau matin, Tout-Paris apprit qu'à la frontière suisse, dans une rencontre à l'épée, M. Bénigou avait eu le malheur de tuer raide son adversaire, le baron de Brécourt. Pour des raisons particulières, la famille du défunt refusait de poursuivre M. Bénigou devant les tribunaux.

Voilà, monsieur, le fond secret de l'affaire Bénigou-Brécourt, qui fit tant de bruit il y a vingt ans ; elle eut les résultats que vous savez. Bénigou fut l'homme du jour. Son portrait et, chose extraordinaire, celui du feu baron coururent les magazines illustrés. Je ne compte pas les interviews, articles de tête, biographies, études, appréciations, dont Bénigou fut accablé ; nous y vîmes avec stupéfaction que notre ami comptait parmi ses aïeux un général de l'empire, et qu'il avait en outre du sang royal dans les veines.

Le cercle des Hommes d'épée l'élut président à vie ; et dès lors il fut le témoin obligé de tout duel important ; on le consulta sur les questions d'honneur un peu délicates, entre autres sur l'usage de la main gauche, qu'il réprouvait hautement. Enfin, vous connaissez son beau livre : *Mes duels* (in-18, Ollendorff), qui fut écrit vers cette époque. Tout y est scrupuleusement inexact. De là date l'apogée de Bénigou. Le *Journal monstre* lui avait fait un pont d'or : une chronique par semaine et les morts célèbres. Ses collègues l'adoraient ; il était en effet leur bouclier, et quand un rédacteur voulait risquer un mot dangereux, il l'attribuait immanquablement à Bénigou. Grâce à ce manège bien innocent, notre estimé camarade s'attira le renom de railleur féroce. A partir de ce moment, sa vie n'offre aucune particularité digne de remarque.

Je citerai pourtant une anecdote assez curieuse, et que je suis le seul à connaître aujourd'hui. Je me souviens que, le 30 avril 188., Bénigou eut à subir un pénible contre-temps.

Je le vois encore entrer dans la salle de rédaction, roulant les épaules, et portant fièrement sa tête d'officier supérieur en retraite (il avait adopté une tenue demi-militaire, quoiqu'il n'eût jamais servi, s'étant fait réformer pour myopie). Il arrivait en sifflottant la marche de *Faust* et exécutait des moulinets avec sa canne. Le *Journal monstre* avait alors pour directeur le père Vatrat, que Bénigou a remplacé plusieurs années après.

Vatrat le héla dès la porte. « Je vous fais chercher partout. Vous êtes introuvable. Le chasseur court après vous depuis ce matin. »

Bénigou esquissa un sourire farceur qui en donnait long à entendre. En effet, les dames l'appréciaient entre tous pour sa grande bravoure et pour sa haute taille. Donc Vatrat comprit ce sourire. « Ah ! gaillard ! il n'y en a que pour vous. Enfin, vous n'êtes pas trop en retard. Nous venons de vous préparer une petite surprise. Devinez un peu ?

— Vous êtes trop aimable, vraiment. Parions que vous m'augmentez ?

— Non... mieux que ça.

— ..... ma langue aux chiens.

— Eh bien ! mon cher, susurra Vatrat, *vous vous battez demain.*

Bénigou s'arrêta net de siffloter. Mais il crut peut-être à une facétie, et haussa les épaules. « Elle est bien bonne, mon petit Vatrat, elle est bien bonne ; mais vous savez, je ne coupe pas dedans. »

— C'est tout à fait sérieux. On ne joue pas avec ces choses-là. Tenez, voici les cartes des témoins de votre adversaire. Il y avait aussi une lettre, mais vos témoins l'ont emportée.

Bénigou prit les cartes, les palpa, les retourna, les regarda en transparence ; puis, subitement inquiet ; Voyons, c'est une plaisanterie, ou il y a erreur. Chacun sait que le jour ou j'eus le malheur de tuer le pauvre Brécourt, je jurai de ne plus toucher une épée. J'ai soin d'éviter tout ce qui pourrait donner matière à provocation. Relisez mes derniers articles ; ils sont d'une grande prudence. Les cartes ne sont pas à mon adresse.

— Sans doute, dit Vatrat, vous n'êtes plus directe-

ment visé. (Bénigou se redressa.) Voici la chose : Lampouille, notre courriériste, a fait passer dans les échos d'hier une note à scandale sur la petite Zozo-Moncadeau, l'amie du marquis Ezano. Le marquis est votre collègue au cercle, n'est-ce pas ? (Benigou secoua affirmativement la tête.) Ce matin, deux messieurs sont venus porter une lettre furibonde, où le marquis traitait l'auteur de l'anecdote de « sénile gredin », de « cuistre baveux », et le sommait de se nommer. Ce pauvre Lampouille n'est pas fort aux armes ; de plus il a cinq enfants ; s'il est tué ou seulement blessé, voilà une famille sur la paille. Alors...

— Alors, insista Bénigou, qui sentait un malheur dans l'air.

— Alors nous nous sommes dit : « A quoi bon envoyer ce malheureux à une mort certaine. Nous allons dépêcher au marquis notre brave Bénigou, qui ne demande pas mieux que de se signaler et qui nous accommodera l'Ezano de la belle façon. » Et nous avons déclaré que vous acceptiez la responsabilité de l'article. Vos témoins, choisis par moi, sont en pourparlers avec...

— Vous... vous avez fait... vous avez osé ! hurla Bénigou exaspéré, ah ! mille millions de tonnerres ! bien ! c'est du propre... vous êtes gentil, vous ! Comme ça, vous croyez que ça va se passer ainsi ?... Alors je suis le spadassin attitré de la boite et j'endosse les duels des autres, à présent ?

— Bénigou, votre attitude m'étonne, mon ami.

— Ça, par exemple, je m'en contrefiche ! Non, c'est

unique, ma parole ! Vous vous abritez derrière mon nom pour aguicher des gens qui ne vous ont rien dit, et c'est moi qui paie les pots cassés, après ! Et vous vous imaginez que je vais me faire crever la panse pour Lampouille, cette brute de Lampouille ? Ah ! non ! non !! non !!! Je vous défends, entendez-vous, je vous défends de vous servir de moi et de ma réputation...

— Vous vous battrez, comme il est votre devoir de le faire, Monsieur. Désormais, quoi que vous disiez, vous êtes responsable de l'article. Et puis, voyons, Bénigou, c'est si peu de chose pour vous !

— Peu de chose, Ezano ? Un monsieur qui vous coupe des balles à 30 pas au commandement, et qui passe pour le meilleur tireur d'Italie !

— Et puis après ? la belle affaire ! Vous lui servirez *le coup du baron.* Allons, mon cher Bénigou, un bon mouvement !

— Assez sur ce sujet. J'ai juré de ne plus me battre, et je ne me battrai pas.

Et Bénigou, épuisé, s'écroula dans un fauteuil. Le pauvre président des Hommes d'épée, il faisait peine ! Vatrat se montra d'une délicatesse exquise : il renvoya les rédacteurs consternés, et resta seul avec Bénigou et moi, qui faisais des copies de lettres dans un coin. Le directeur mit le siège devant Bénigou ; il essaya d'abord de l'émulation.

— Voyons, c'est de l'enfantillage ; vous qui possédez les plus pures traditions de l'école française, vous ferez des petits morceaux de cet Italien.

— Non ! il me tuera... je ne veux pas...

— Songez à l'affront que vous attirez au journal, songez au déshonneur que vous encourez...

— Non... laissez-moi... je ne veux pas...

— Mais, sapristi ! comment un homme tel que vous ose-t-il dire des choses pareilles ? Vous refusez de vous mesurer avec un Ezano, qui est loin de valoir comme tireur ce pauvre Brécourt. Dites pourquoi, au moins !

— Parce que... je ne me suis jamais battu, lâcha Bénigou à bout de forces. Puis il entama la plus piteuse des confessions : il raconta tout, depuis la fumisterie du premier procès-verbal jusqu'à cette énorme mystification qui lui avait valu le renom de tireur émérite ; il exposait à mesure l'histoire de ses pseudonymes successifs : Don Martel, Pascal Navar, Sicilio Putea, Jean Duval, dit le Lorrain, de Brécourt, etc., etc. (Cf. *Mes duels.*) Et, navré, effondré, lamentable, il terminait, en pleurant presque : « Vous avez eu pitié de Lampouille, soyez bon pour moi. Songez que je ne sais pas distinguer *une-deux* du *battez-tirez droit*. Ce serait un assassinat ; je vous en conjure, laissez-moi me dégager. »

J'estime qu'au fond le père Vatrat était considérablement vexé. Il prit néanmoins un air digne et pincé, et, après avoir réfléchi quelques instants : « C'est bon, dit-il, agissez comme il vous plaira, vous êtes libre. Mais vous m'avez trompé, Monsieur : vous n'êtes pas brave, ni adroit, ni courageux, ni le reste. Je ne serai pas plus longtemps votre dupe. Dès ce soir, vous cessez d'appartenir à notre journal. Vos témoins vont rentrer tout à l'heure, je vous laisse le soin de leur signifier votre décision. »

Il y eut un silence d'une demi-heure. Bénigou assistait à la débâcle de ses espérances et songeait à conjurer l'énorme ridicule qui le guettait à la sortie. En face de lui, raide et méprisant, le directeur apprêtait la cuisine quotidienne du journal. Et moi, à l'écart, je réfléchissais sur l'inconstance de la fortune. Enfin, à la nuit tombante, brouhaha dans l'escalier : les témoins rentraient. Bénigou se leva, préparant ses phrases. Ses témoins se précipitèrent vers lui : « Mon cher, triomphe sur toute la ligne. Quand Ezano a su que tu étais l'auteur de l'article incriminé, il a faibli, puis il a retiré ses témoins. Un autre aurait pu se contenter de cela ; mais comme il s'agissait de toi, nous nous sommes montrés inflexibles et nous avons exigé une rencontre ou des excuses avec inscription complète au procès-verbal.

— Malheureux !

— Ezano a été d'un médiocre ! Croirais-tu qu'il a préféré des excuses ? Il nous a chargé de te les transmettre. On ne pouvait demander plus ; c'est un joli duel de perdu. Maintenant, notre mission est terminée ; voici le double du procès-verbal. »

Monsieur, si vous aviez vu Bénigou ! Il fut superbe. Instantanément il se remit en selle, défripa son visage, affermit sa voix, redevint enfin le Bénigou solide et bien campé que nous connaissions. « Messieurs, prononça-t-il lentement, je vous remercie de votre obligeance ; je considère que l'honneur est amplement satisfait, et qu'il n'y a pas lieu de pousser l'affaire plus loin.... Portez ça à la composition pour demain. » Il fut aussitôt

entouré, fêté, complimenté. Moi-même je tins à le féliciter, tandis que Lampouille, pleurant de reconnaissance, lui baisait les mains et l'appelait son sauveur... Il accepta son succès sans forfanterie, si simplement que Vatrat, tout vieux singe qu'il était, s'y laissa prendre; il réfléchit qu'il ne convenait pas de se brouiller avec un homme aussi fort. Il alla donc serrer la main de celui qu'il avait mis à la porte une heure auparavant. Il ajouta ces quelques mots : « Mon cher ami, le Journal vous offre un dîner d'honneur ; nous tenons à célébrer l'heureuse issue de votre dernier duel. » Puis le prenant à part : « Vous savez, je n'ai pas cru un seul instant à tout ce que vous m'avez débité. Comme je tiens à vous conserver, je vous offre le secrétariat de la rédaction ; nul n'en est plus digne. »

Ainsi finit cette alerte où Bénigou faillit tout perdre, faute de sang-froid. Conclusion bien parisienne : la petite Zozo devint amoureuse folle de notre ami, et planta là son Ezano. Je vous confie ces divers détails, dont je garantis l'authenticité. J'espère que vous saurez les disposer avec art, et que vous n'oublierez pas de citer dans votre article le nom de tout votre dévoué.

E. Durand (de l'Ardèche),
rédacteur au *Journal monstre.*

EQUATION.

I.

Azède égale Zéda.

II

Azède est un *très beau et très intelligent garçon*. Il n'a aucune fortune personnelle, mais ses qualités physiques et intellectuelles lui ont permis de faire dernièrement ce que le monde lui-même appelle « un beau mariage », c'est-à-dire qu'il a épousé une femme charmante et fort riche. Elle l'adore, lui se laisse faire. En tout cas il est heureux, la fortune dont il jouit lui permettant de travailler sans souci du lendemain à un cher livre longtemps rêvé.

Quand ses amis le rencontrent, c'est à qui le complimentera sur sa « veine » et quand ils lui serrent la main, c'est avec une cordialité mêlée d'une sorte d'admiration.

Dans le monde où il conduit Mme Azède, c'est, parmi les femmes, un concert d'éloges à son adresse. Toutes envient le « bonheur » de Madame, tandis que les hommes se récrient à l'envi sur « la chance de ce sacré Azède ».

III

Zèda, un *beau et intelligent garçon*, a fait dernièrement

la connaissance d'une jeune veuve très riche qui l'a trouvé fort à son goût. Comme ils s'aiment et sont tous deux sans préjugés, ils se le prouvent un beau soir, sans se croire obligés d'en avertir personne, pas même le légal et indiscret prud'homme que la société affuble d'une sous-ventrière tricolore pour unir les gens.

Comme il n'a pas le sou et que sa maîtresse est riche, ses amis se détournent quand il le rencontrent, et ne lui serrent plus la main. On accuse Zèda de se faire entretenir par elle. C'est un.. ça commence par un *m* et ça finit en *reau*.

IV

La situation de Zèda est identique à celle de Azède.

Il n'y a entre eux que l'épaisseur d'une écharpe tricolore.

Donc Azède égale Zèda.

C. Q. F. D.

V

Et pourtant, selon le Monde l'un est un veinard, et l'autre.. vous savez bien, ça commence par un *m* et ça finit en *reau*.

MÉTAPHORES

J'aime que l'on mette en action les métaphores courantes.

Ainsi, l'on disait, sans y attacher d'autre importance : « j'ai voulu savoir ce qu'il avait dans le ventre. »

Ou bien : « ouvrez-vous à moi. »

Ou bien : « c'est un muffle, je l'ai percé à jour. »

M. Brouardel a-t-il fait autre chose que prendre, jadis, ces tropes au pied de la lettre ? Il a emporté les intestins et la moelle épinière du baron de Reinach. Nul n'a le droit de l'en blâmer ; nul, excepté le baron lui-même, qui a eu la délicatesse de ne pas exiger de reçu.

Que voulez-vous, une fois n'est pas coutume.

Ce qu'on ignore, c'est que le sympathique autopsiste a pratiqué la même opération sur Renan, afin de voir s'il était exact que l'éminent historiographe de Jésus avait été empoisonné par le doute.

Oh oui ! j'aime que l'on mette en action les métaphores courantes !

SOULÈVEMENTS

Une tentative de Révolte a eu lieu à la colonie pénitentiaire de ***. — On comprendra notre réserve, en présence de cet évènement territorial, auquel plusieurs étrangers ont pris une part active.

Quelques jeunes détenus ont essayé de soulever leurs camarades.

Ils s'étaient mis « plusieurs contre chaque » et faisaient les plus grands efforts.

Mais les victimes résistaient désespérément et les précoces malfaiteurs ne parvinrent à soulever que leur Indignation.

Quand les gardiens accoururent, quelques-uns cependant commençaient à perdre pied et ce Spectacle soulevait le Cœur. On le lui arracha à temps.

Enfin on eut raison des mutins.

A l'heure où nous écrivons ces lignes l'ordre est rétabli, — on espère qu'il pourra se lever bientôt.

Cette lamentable affaire va être instruite rigoureusement. On vient d'envoyer à cet effet un des plus rigides professeurs de l'Université. (Il n'a que trente-cinq ans).

Ce Choix pourtant fort juste, a soulevé quelques Protestations, — mais on le laisse faire, car il est évident qu'elles émanent de Rivaux.

QUESTION

Un drame étrange, dont les conséquences ne peuvent encore être calculées, s'est déroulé avant hier soir sur le lac d'Enghien.

Un des gardes du parc, qui faisait sa ronde de nuit, fut frappé soudain par l'apparition d'une question qui revenait sur l'eau.

Détachant du bord un léger bachot à godille, il se dirigea vers l'endroit où la question en question venait de surgir.

Mais lorsqu'il voulut la saisir, il recula épouvanté : c'était une question brûlante.

Renonçant à s'en emparer par la ruse, il tenta de la trancher. Mais il usa rapidement son couteau et ses forces, sans obtenir aucun résultat appréciable.

Furieux, il empoigna désespérément la godille et, frappant à coups redoublés, il parvint à faire disparaitre momentanément la question.

Hélas ! toujours et sans cesse elle revenait à la surface, plus brûlante que jamais, et l'imprudent garde vit le moment où son mince bateau allait s'enflammer.

Recourant alors à un moyen héroïque, il transporta la question sur un autre terrain, afin de l'enterrer.

Les choses en sont là.

LES DRAMES DE L'ADULTÈRE

Un drame terrifiant vient de jeter la consternation dans le faubourg Saint-Germain. On comprendra facilement les raisons de hautes convenances qui nous imposent la discrétion la plus absolue.

Le comte de Saint-Ketoël qui venait d'apprendre que sa femme le cocufiait sur une grande échelle avec son valet de chambre, résolut de se venger. Il s'en alla, nuitamment, scier les trois barraux du milieu de ladite échelle et en recolla les morceaux avec de la mie de pain saupoudrée de cendres (c'était le mercredi qui suit le Mardi-Gras).

Quand les coupables s'avisèrent de descendre, les barreaux cédèrent brusquement sous leur poids ; Mme de Saint-Ketoël et son amant, précipités de la hauteur d'un deuxième, allèrent se fracasser le crâne sur l'angle du trottoir.

La mort a été instantanée. Quant à l'infortuné mari, il n'a pas reparu. On suppose qu'il a été dévoré par ses remords.

A MAZAS

Il était temps que nos représentants se décidassent à expurger la Magistrature que le Monde (l'Europe ne suffisant plus) s'obstine à nous envier, assurent les journaux judiciaires. Un drame du plus palpitant intérêt s'est déroulé hier — sur une longueur encore incalculée — dans un des étroits couloirs du sombre Mazas.

Un juge d'instruction — que des Raisons de famille, incorruptibles, nous obligent à ne pas nommer — avait entrepris de faire entrer traîtreusement un jeune prévenu dans la voie des aveux.

Ce magistrat dont on ne saurait trop flétrir les agissements, qui n'en peuvent mais, cependant était entré lui-même dans des Considérations personnelles — sans doute pour convaincre plus aisément sa victime, qui refusa de l'y suivre.

L'accusé, presque un enfant, se renferma avec Energie, dans un Mutisme complet, — où Ils ne purent pénétrer, par conséquent, qu'avec la plus extrême Difficulté, en se serrant à crever — ce qui porta le Désordre à son Comble, lequel n'en avait cure.

Mais un jeune Prévenu en vaut deux. Il opposa une vigoureuse Résistance aux Tentatives odieuses du vieux magistrat, lequel dut enfin se retirer, sans pouvoir mener son Entreprise à Bonne fin, qui l'attendait dévoré par l'Inquiétude.

L'Enquête se poursuit depuis ce temps, mais sans espoir de jamais s'atteindre.

PROCÈS PENDANT

Paris s'est ému la semaine dernière d'un évènement aussi triste qu'inattendu.

Un des gros commerçants de la rue du Sentier s'était perdu en Conjectures. Après des recherches patientes et longues, il finit, avec l'aide de la police, par se trouver dans une Gêne, voisine de la Misère.

Cette promiscuité regrettable lui rendait comme on pense bien, la vie impossible.

Du même coup, il se trouva également à Couteaux tirés, avec son beau-père, qu'il ne pouvait pas sentir.

Celui-ci abusa odieusement de la Situation, qu'il ne tarda pas à rendre... intéressante, au grand désespoir de la famille. La Situation initiale devint — on le comprend — extrêmement tendue.

Bien qu'il y ait dans cette existence, selon l'expression populaire, plus d'un cheveu, ces simples Détails la peignent suffisamment.

On découvrit alors que le beau-père entretenait d'autres Relations, non moins coupables, — ce qui explique sa ruine subite. La famille est parvenue, grâce à de hautes protections (soyons discrets) à les faire reconduire à la frontière.

Néanmoins, un procès est pendant. On ignore quand il pourra prendre une posture plus rationnelle.

EN PROVINCE

L'affiche suivante vient d'être placardée par les soins des autorités dans la petite ville de Flachsenferigen, près Blenloch.

« Depuis quelque temps, une foule de vagabonds et de gens sans aveu circulent dans le pays, faisant courir les plus grand dangers aux paisibles habitants de notre ville.

« On nous signale des gens qui marchent en dehors des sentiers battus, et franchissent des difficultés. Ils ne tardent pas à s'écarter de leur programme.

« D'autres entrent dans une colère bleue et se joignent à ceux qui sortent de leur caractère, de leurs gonds, ou de leur sphère. Aucun d'eux n'est dans son assiette et ils forment des bandes redoutables.

« Il y en a qui escaladent le mur de la vie privée et entrent de plain pied dans leur sujet, en pénétrant tout le monde de terreur.

« Tous ces individus sont dénués de moyens d'existence. Ils sont sans cesse dans les nuages, mangent de la vache enragée, se nourrissent d'expédients. On en a vu dévorer l'espace.

« Vu les rapports du garde-champêtre à cet égard.

« Considérant que toutes ces choses sont rigoureusement défendues par les règlements,

« Arrêtons :

« Tout homme, femme ou enfant qui sera surpris à commettre un des actes ci-dessus mentionné sera immédiatement mis au secret et dans l'impossibilité de nuire, il n'en sortira que sous bonne escorte et tenu en laisse. »

COMME SOUS L'EMPIRE

On ne saurait trop vivement protester contre certains excès de pouvoir qui se commettent journellement à Paris. Les agents de police surtout abusent vraiment de l'autorité qui leur est départie.

Depuis quelque temps, les populations qui grouillent dans la première circonscription du cinquième arrondissement sont mises en émoi par un fait singulier.

Un besoin se fait sentir.

Il a pris cette déplorable habitude à la suite de chagrins domestiques qui ont produit en lui une constipation persistante et dérangé son esprit jusque là bien équilibré.

Ce besoin ne pouvant satisfaire les siens, fait, comme dit un vieil auteur, « fleurer son... à tous les passants. » Déjà quelques familles pudibondes et possédant de chastes jeunes filles ont déposé des plaintes sur le seuil du commissariat de police. Le commissaire, après avoir jeté de la cendre dessus, les a fait enlever avec une pelle, puis a dressé procès-verbal. (Premier acte d'illégalité). De plus le besoin a été mis en état d'arrestation. Nous réclamons énergiquement sa mise en liberté.

— Sommes-nous donc encore sous l'Empire ?

UN SCANDALE

Un scandale épouvantable s'est produit à la dixième chambre.

Après avoir interrogé l'accusé X..., le président lui dit à brûle-pourpoint (il n'en reste que des lambeaux) :

— Vous avez été prévenu, vous savez par conséquent ce qui vous attend ?

— C'est ma femme.

— Asseyez-vous.

L'autre refusa énergiquement, sous le fallacieux prétexte qu'il avait un clou au derrière.

Le président, furieux, voulut suspendre l'audience à ce clou. La malheureuse résistait de son mieux. Le second juge s'interposa. La lutte devint terrible et montra les dents. Le troisième juge, vieux paillard, s'empressa de lever sournoisement l'audience avec laquelle il disparut dans une chambre voisine.

L'Astucieux saisit l'occasion par les cheveux et prit la fuite ; mais les gendarmes, dont on ne saurait trop louer le courage en cette circonstance, parvinrent à lui faire rendre le tout.

La situation de l'accusé est singulièrement aggravée par ces évènements, d'autant plus que s'étant imprudemment assis, il est resté cloué à son banc.

L'audience n'a pas reparu, on la croit à Monaco avec son séducteur.

A CHARENTON

La délicieuse localité de Charenton est tout en émoi depuis quelques jours.

Il paraît que M. le maire a perdu son sang froid. Toutes les recherches faites pour le découvrir sont restées infructueuses.

On a d'abord soupçonné une servante, mais elle n'a pas tardé à établir son inoccence, qu'elle a mariée à un garde de Paris.

Dans le but de percer ce mystère, on a fait venir de la capitale tout un attirail de vrilles, ciseaux, villebrequins et autres instruments perforants, mais il est tellement insondable qu'on n'a obtenu aucun résultat.

Nous apprenons, par le canal d'une femme de chambre indiscrète, que Charrière vient de recevoir la commande d'un instrument spécial, création du célèbre docteur Robineau-Duclos.

Nous frêtons un yacht pour aller chercher des nouvelles pour le susdit canal.

GUIBOLLARD ET SA BONNE

Quand une lettre anonyme lui ouvrit les yeux, qu'il avait mi-clos à cause de la réverbération, et lui apprit qu'il était filouté par sa femme de chambre, M. Guibollard, homme à cheval sur les principes, mit pied à terre et grimpa vers la chambre de sa bonne, pour pousser l'affaire à fond.

Il trouva la coupable, la prit par les sentiments qu'elle avait bons, en somme, lui fit toucher du doigt l'énormité de la chose, et, comme elle refusait obstinément de manger le morceau, il finit par l'acculer dans ses derniers retranchements, pour lui faire sentir l'étendue du délit et lui inculquer quelques notions du devoir.

La bonne conçut une vive émotion et cette entrevue fut grosse de conséquence.

M. Guibollard étant maire, lui aussi, craint que le conseil ne fasse naître un incident.

En tous cas, on ne pourrait obtenir qu'une solution bâtarde.

EN TURQUIE

Vives alarmes, le mois dernier, à Constantinople.

Le maestro chargé par le sultan de réunir le Concert Européen, n'ayant pu réussir à obtenir l'accord des puissances, fut mandé par le sultan qui le tança vertement sous le prétexte que cela manquait d'ensemble : certains violons jouant sur la quatrième corde, pendant que d'autres s'obstinaient à râcler sur les deux premières.

Exaspéré, le chef d'orchestre saisit sa clef de sol, ferma la Sublime Porte à double tour et, enjambant désespérément le parapet du pont Euxin, s'alla fracasser le crâne contre une pile.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, tous les serruriers de Constantinople, mis en réquisition, sont sur les dents — ce qui est une position gênante, —et la Sublime-Porte menace de s'écrouler sous les coups de pieds et les coups de poings du Sultan qui s'embête derrière, parce qu'il n'a pris que du bouillon depuis trois jours. On le lui fait passer par le trou de la serrure, à l'aide d'un clysopompe à peu près vierge.

UN BRAVE

Hier, sur les trois heures de l'après-midi, la circulation s'est trouvée soudainement interrompue, boulevard des Italiens. Des femmes s'enfuyaient glapissantes et affolées, des vieillards et des enfants piétinés par une foule apeurée râlaient sur le macadam.

Une phtisie galopante venait de se ruer dans une pâtisserie bien connue du boulevard...

Un brave gardien de la paix, au péril de sa vie, se précipita aux naseaux de l'animal furieux, et réussit à le mâter, après s'être fait traîner une dizaine de mètres.

On ne saurait trop récompenser de tels actes de courage.

SUICIDE PRÉCOCE

La nuit dernière, la concierge du numéros 4 *bis* de la rue Saint-André-des-Arts a mis au monde un enfant mort. Le malheureux s'était pendu, dans le sein de sa mère, avec son cordon ombilical.

Bien que rien ne fit prévoir ce funeste dénouement, les hommes de l'art, appelés pour constater le décès, ont conclu dans le sens du suicide. Ils attribuent cette misanthropie précoce à l'abus quotidien, que faisait la mère, de la littérature d'Emile Richebourg et de Marcel Prévost.

UN ÉVÈNEMENT BIEN PARISIEN

Les paisibles promeneurs qui circulaient hier sur le pont de la Concorde s'arrêtaient stupéfaits à la vue de deux messieurs très bien mis qui faisaient courir un bruit peu rassurant.

Ce bruit devait venir de fort loin, car on s'aperçut bientôt qu'il était absolument dénué de fondement.

Le malheureux dissimulait de son mieux cette horrible infirmité. Mais il fut en un instant entouré d'une meute de gamins qui criaient : *A la chienlit !* ce qui était dur, on en conviendra, et plein d'imprévu.

Affolé, il s'élança vers la Chambre des Députés et se précipita désespérément dans le sein d'une Commission, qui se trouvait précisément entr'ouvert.

Il a été impossible de déloger le bruit en question, qui échappe à toutes les recherches, grâce à son peu de consistance.

On espère cependant le voir bientôt évacuer sa retraite à défaut d'autre chose, car le sein de la commission est atteint d'un cancer, dont n'ont pu avoir raison les plus énergiques traitements.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant (ou par la main, s'ils le préfèrent).

LES DRAMES DE L'AMOUR

Un jeune poitrinaire, abandonné par sa maitresse, descendit, désespéré, au fond d'une de ses cavernes pulmonaires, avec l'intention d'y élire définitivement domicile. Quelle ne fut pas sa profonde stupéfaction en y trouvant installés deux énormes ours blancs amenés là probablement par la rigueur de l'hiver de 1879.

Comme l'infortuné n'a pas reparu, on suppose qu'il a été dévoré par les deux fauves.

Une enquête a été ouverte, mais on s'est vu bientôt obligé de la refermer, des anarchistes bourrés de dynamite ayant trouvé moyen de s'y glisser, à la faveur de l'obscurité qui règne sur toute cette affaire.

SOUS LA COLONNADE

Le marché a perdu son assiette. Voilà la nouvelle terrifiante qui circulait hier dans les coulisses de la Bourse. Immédiatement nous avons envoyé un de nos reporters pour vérifier la chose. Etait-elle simplement égarée ? la lui avait-on filoutée ? C'est ce qui restait à savoir.

Et si on la lui avait chipée, était-ce un vol, était-ce une douteuse fumisterie de Lemice-Térieux, dit Paul Masson.

Dans ce dernier cas, elle a duré assez longtemps, les affaires sont dans le marasme, par suite de cette disparition, et le fumiste qui a... détourné l'assiette ferait bien de la rendre, d'autant plus qu'elle est, assure-t-on, en vieux Rouen authentique.

BOUGUEREAU

Une épouvantable nouvelle circulait hier dans les coulisses du monde artistique. Un de nos grands peintres — et on nommait Bouguereau — venait, disait-on, de mourir, emporté par la colique de plomb.

Ce malheureux avait la funeste habitude de lécher ses tableaux, et, comme on le sait, le blanc de céruse qui contient beaucoup de plomb, est un des poisons les plus actifs.

Renseignement pris, la nouvelle était absolument fausse. Le fer blanc dont elle est faite, récuré tout à neuf par un procédé nouveau, joue l'argent à s'y méprendre et on s'y était trompé, à première vue. Mais enfin c'est du toc, qu'on se rassure !

A LA MANIÈRE DE RADCLIFFE

FRANCISQUE

Les Pères du désert possédaient dans leur mobilier une tête de mort, afin d'avoir toujours sous la main le symbole du néant de la chair, en cas de tentation. Le préservatif me semble assez médiocre, car je ne sache pas que mon ami Hans Thierry-Gautrevill, maître clerc de notaire, ait jamais résisté à la moindre tentation charnelle ; et pourtant, il possédait, lui, un symbole complet, un squelette tout entier, un vrai, en fil de fer et en os, comme vous ou moi, ou M. Chincholle. Les raisons qui conduisirent Hans à l'acquisition coûteuse de ce squelette sont impénétrables, au point que lui-même ne les connut jamais très clairement. Pour utiliser celui que, par familière antiphrase, il nommait Francisque, il avait imaginé de lui placer, dans la boite crânienne, une veilleuse du plus joli effet, la nuit. Ce n'est pas tout : dans le thorax grillagé d'archal, Hans avait logé un petit oiseau et ses accessoires ; en été, il accrochait à la persienne cette « cage » thoracique ; autour des tibias étonnés s'enroulaient des liserons. Bref, Hans avait adapté au mieux de son confortable toutes les parties de Francisque.

Il se maria (pas le squelette, le maitre clerc) avec une étude qui lui apporta une Américaine ; auparavant, il souhaita rompre avec Francisque, et le voulut vendre, voyant là une cérémonie qui consacrait le renoncement

au Passé, *id est* Lisette, les modistes, la folie, la poétique existence mimipinsonnesque et fétide de l'Étudiant-en-soi, futile, et fût-il clerc de notaire.

Les temps sont durs, tout a renchéri, comme dit le sénateur Bérenger, et les prêteurs sur gages opposent une redoutable défense à l'antisémitisme grandissant. La loi de l'offre et de la demande ordonna que Francisque ne serait pas vendu ; les squelettes sont pour rien au jour d'aujourd'hui. On le proposa chez des fripiers autour du Luxembourg, on l'offrit à des vieillards de la rue des Écoles, on le mena rue Soufflot, rue de l'École-de-Médecine. Le père Monaco parla de le troquer contre un « Cusco » hors d'âge. Quant au Mont-de-Piété il ne croit pas à l'immortalité de l'âme et ne prête pas sur sa dépouille ; le matérialisme nous perdra, vous dis-je.

Hans allait crémer Francisque, bouddhiquement, lorsque des gens sans aveu, ses amis Henry Maugis et Jim Simley, lui fournirent une idée, gratis !

Connaissez-vous la rue Colbert ? Le Baedeker en fait mention et observe, justement selon moi, qu'elle conflue avec la rue Richelieu, à la hauteur du square Louvois.

Là s'épanouit un établissement reconnu d'utilité publique (l'Association des Étudiants aussi) et toléré comme son nom l'indique. Une particulière délicatesse distingue son propriétaire ; cet homme a le sens des nuances et l'âme si artiste qu'il craint le grand jour et garde ses volets fermés, sauf bien entendu le 14 juillet où il les ouvre afin de faire prendre l'air, lui aussi, à ses drapeaux. Chauvinisme excusable, après tout !

Il vit en sybarite parmi les hétaïres, et les roses, et

les breuvages rares. De temps à autre la porte s'entrouvre ; un passant timide se présente ; il l'accueille, ordonne qu'on lui lave les pieds qu'on le parfume, qu'on le couronne de fleurs. Puis une des esclaves, choisie entre toutes, s'enferme avec le voyageur, s'enquiert de ses aspirations et de ses besoins (citons Gambetta) et, lorsquelle est suffisamment documentée sur le caractère et le tempérament de l'étranger, elle lui fournit un maximum de conclusions sur la tristesse des nécessités charnelles.

.
. .

Hans pénétra un soir dans ce temple des Idéalistes-quand-même, il eut l'air d'élire à son gré une des Renseignées sur notre humanité ; avec elle il monta vers la cellule de révélations, mais toutefois il n'exigea qu'un minimum d'informations touchant nos causes finales. Cela dura juste le moment de « faire l'ange ! » Il réitéra, ma parole !

Alors... de même que sur le radeau de la Méduse..., alors l'eau douce manqua. Les sources sont rares dans la Tempé qui nous occupe ! La nymphe dut se hâter d'y suppléer à l'aide d'un broc. Elle sortit, descendant l'escalier.

Aussitôt, Hans se précipita vers la croisée, l'ouvrit, sans tapage, siffla doucement et laissa glisser une ficelle. En bas, dans l'ombre de la rue, deux conjurés, blottis dans une Urbaine, et qui ressemblaient véhémentement à Maugis et à Smiley, attachèrent à la ficelle quelque

chose qui claquetait. Hans remonta l'objet : Francisque lui-même.

Il le prit, avec d'infinies et maternelles précautions ; puis, ouvrant les draps, il installa douillettement le squelette qui inaugura des attitudes baudelairiennes dans le lit plein d'odeurs légères. Son maître, ridé d'un pli de réflexion, considérant l'allégorie si romantique qu'il venait d'édifier, dut conclure que c'était déjà passé de mode. Néanmoins il fit contre fortune bon cœur, et déposa une pièce de dix francs dans la main droite du squelette, ainsi que la stricte honnêteté le lui commandait. Une dernière fois, il embrassa Francisque sur le front, baissa le gaz et, à pas de loup que la satiété fait sortir du bois, il quitta l'immeuble.

En bas l'attendaient près d'une sortie ses deux inavouables amis. Tous trois se massèrent dans l'ombre portée d'une corniche, en face du monument privé rempli de filles qui ne le sont point.

D'abord, rien. Trois minutes de pause ; c'est si dur à remonter l'escalier d'autrui, quand on tire un broc plein ! Soudain le gaz se lève à la quatrième persienne du deuxième étage ; un soupir, deux mesures pour rien, comme dit Lamoureux. — Puis un cri d'atroce angoisse : « Rhââââ ! au secouou-ouououors ! » Broc renversé, pas confus dans l'escalier, brouhaha, allées et venues. La porte bardée de fer s'ouvre toute grande contre son habitude ; un homme en jaillit courant aux grandes allures, laissant entrevoir au passage un facies effaré rendu japonais par la peur surnaturelle. Des cris de détresse font ouvrir les volets, avant le 14 juillet !

Les trois en avaient assez vu ; la prudence, le souci de ne pas abuser des meilleurs plaisirs, le soin de se ménager de belles imaginations les éloignent de la rue Colbert. Le cocher à chapeau blanc qui versait des larmes heureuses leur confia : « Ne me payez pas, si vous voulez ; j'ai bien ri pour une heure ! »

Cependant qu'ils revenaient vers leurs domiciles, ils établissaient des conjectures vraisemblables. Les sergents de ville, appelés en hâte, devaient arriver, pénétrer dans la chambre d'un air de gens qui ont fait d'avance le sacrifice de leur vie immatriculée. Le brigadier s'avançait droit au lit, contemplait deux secondes le visage à jamais souriant et fumiste de Francisque, puis découvrait le reste de ses dépendances ostéologiques. En laïcisateur du mystère il déclarait que la mort remontait à trop longtemps pour être survenue dans la maison ; une plaisanterie de carabin, voilà tout.

∴

Sans doute, l'affaire ne fut pas poussée plus loin : mais les femmes ont un sens de l'occulte que nous autres nous ne possédons pas. Visitez l'établissement auquel le ministre de Louis XIV a donné son nom ; interrogez la première bergerette venue. Elle vous racontera, à voix basse et peureuse, la légende de ce Brésilien vampire qui monta avec Carmen et, au moment des suprêmes aveux, se changea tout à coup en « esquelette ».

En somme, c'est ainsi qu'Hérodote et Froissart entendaient l'histoire.

DRAME ODONTALGIQUE

I

Minuit : tempête ; ciel d'encre, non loin un duo de sergents de ville s'éloigne, et, les mains derrière le dos, disparait.

Craintive, à pas pressés, une femme se hâte ; tout à coup, elle pousse un cri d'épouvante à la vue d'un homme surgissant de l'ombre, farouche et ricaneur, une hache à la main. L'acier brille ; la malheureuse roule sur le pavé, le crâne ouvert.

II

L'assassin — car c'est un assassin, — essuie proprement son arme sur la doublure en satin de sa redingote et murmure avec un cynisme et un accent gascon également blâmables : « Et de troisse, coquin de bon sort ! » Puis tirant un davier de sa poche, il arrache à sa victime vingt-quatre dents qu'elle possédait encore.

III

La police est sur les de· ts, elle aussi. C'est la dixième victime que les gardiens de la paix ramassent depuis le commencement de la semaine, la bouche démeublée... Tout à coup, la figure de l'agent Fouinard s'illumine. Il se frappe le front ! Il a trouvé ! S'il ne lance pas l'excla-

mation traditionnelle d'Archimède, c'est que le prétérit d'*eurisko* lui est peu familier.

Tragique il se précipite chez un dentiste en vogue et, lui montrant un tas de râteliers pêle-mêle sur la table :

— D'où viennent toutes ces fausses dents ?

— Mais, balbutie le malheureux, elles sont vraies.

— Je m'en doutais, suivez-moi !

— Pourquoi ? qu'ai-je fait ?

— Vous vous expliquerez plus tard.

IV

Le dentiste nie désespérément ; mais, ahuri par les questions impartiales du président, et défendu par un stagiaire, il est déclaré coupable, à l'unanimité. Peu après, il meurt place de la Roquette, d'une ablation de la tête.

V

Le lendemain de l'exécution, le véritable assassin se livre à la police. Interrogé sur le motif qui l'avait poussé à commettre ces multiples extractions dentaires aggravées de meurtres il répond froidement : « C'était pour marquer au loto. »

Les médecins légistes le déclarent irresponsable ; on l'acquitte.

PETITES ENQUÊTES

PASSAGE A TABAC

Monsieur, seriez-vous assez aimable pour nous expliquer, avec votre clarté habituelle (de rien, vous êtes trop indulgent !) *ce que l'on entend à Paris par « Passage à tabac ». Il y a peut-être là une amélioration administrative dont notre ville profiterait.*

Selon notre coutume, nous avons cherché cette explication auprès des gens compétents : successivement nous avons interrogé un éminent confrère, qui fut jadis ingénieur des pétuns, puis la buraliste de la Chaussée-d'Antin, et le président de la *Société contre l'abus du passage à tabac*. Munis des préalables renseignements, nous nous sommes ensuite transporté chez un haut fonctionnaire de la police, que son amour pour la réclame et notre discrétion professionnelle nous interdisent de nommer.

Il nous reçut avec la particulière aménité qu'il réserve d'ordinaire aux coupables dont il espère obtenir les suprêmes aveux. Dès les premiers mots, il nous arrêta :

« Le passage à tabac » ? Mais, cher Monsieur, cette coutume remonte à la plus haute antiquité ; tout porte à croire qu'elle est antérieure à l'importation du tabac par Jean Nicot, le même qui découvrit vers cette époque la *Gazette de France* et nous en enseigna l'usage. Par malheur, la période préhistorique nous est trop peu connue pour que nous puissions établir mieux que des conjectures ; toutefois je doute que l'homme des cavernes

ait ignoré cette réjouissance perfectionnée de nos jours par l'homme-des-violons.

Une lecture attentive du Droit Romain vous démontrera qu'à Rome on passait déjà à tabac les esclaves qui avaient commis la faute de désirer un meilleur état de choses ou seulement les denrées coloniales de leur maître.

A Byzance, les Autocrates avaient adopté comme distraction quotidienne le spectacle de ces corrections que le bienfait d'un régime démocratique a mis à portée des moindres commissaires, que dis-je ! des moindres brigadiers.

Durant les Croisades, les preux passaient à tabac les Sarrazins captifs. Car, observez-le, ce sont toujours les êtres inférieurs que l'on soumet à ce traitement ; les piétons, les députés, les petits rentiers, les journalistes, les esclaves et les barbares.

L'institution prospéra en Espagne, avec l'inquisition en France, au temps des guerres de religion. Evoquerai-je la Saint-Barthélemy ?

Sous Louis XIV, on dragonna. J'estime qu'il en fut de même sous Louis XV et que les Andrieux de la République n'ont rien à envier aux Sartines des Rois.

Mais la véritable, la plus précieuse transformation du passage à tabac date du jour où l'on institua l'immunité parlementaire, ajoutant ainsi au plaisir de la tripotée le ragoût du fruit défendu.

— Curieuse anomalie ! insinuai-je. On dit : *passer à tabac* pour désigner l'action de contusionner son semblable, et *fumer le calumet de paix* pour signifier que l'on

se réconcilie avec lui. Comment se peut-il que la même solanée donne naissance à deux métaphores aussi différentes ?

— Je l'ignore. Pourtant j'interprète ainsi : Vous savez que les horticulteurs, lorsqu'ils veulent épucceronner leurs rosiers, les exposent à la fumée de tabac ou les badigeonnent à la nicotine.

Eh bien ! les gardiens de la paix, ces grands rêveurs des nuits étoilées, ont imaginé d'appliquer la dénomination ci-dessus aux corrections qu'ils infligent. Selon eux, le contribuable est un rosier, le plus faible de la nature, mais c'est un rosier mal pensant ; les contraventions et les délits le rongent comme autant de pucerons malfaisants ; à force de torgnoles et de taloches, ils espèrent donc le débarrasser de ses mauvaises idées, et lui faire saisir le meilleur sens de la loi. Ils mettent les coups de poings sur les *i* du Code, et dessillent les yeux en les pochant.

D'ailleurs, on ne leur en tient pas rancune. Qui aime bien châtie bien. Suivant l'expression populaire, les sergents de ville *bottent* le public.

Ces braves serviteurs, ceux surtout qui ont le monopole du tabac, vous ne sauriez croire avec quelle difficulté nous les recrutons. Nous n'allons pas, vous pensez, prendre le premier venu. Il nous faut des biceps robustes, des métacarpiens d'acier, des talons sans préjugés ; il nous faut des crânes mansardés que nulle fadaise humanitaire ne hante, de radieuses et simples âmes sans autre notion philosophique que le droit du plus fort ; le premier devoir de l'autorité étant de mépriser l'auto-

rité, le parfait passeur à tabac n'aura point souci des écharpes purement représentatives et impuissantes devant le casse-tête français de l'exécutif.

Plus tard, ils obtiendront de l'avancement, nos brigadiers. Ils seront inspecteurs, lorsque l'âge les aura privés de leur vigueur. Puis, qui sait ? On les utilisera comme préfets à poigne, comme résidents, qui feront aimer et respecter notre pays comme ils auront fait jadis aimer et respecter l'Administration. A moins que leur vocation ne les entraîne vers l'enseignement ; ils seront alors chefs d'institution. Les carrières libérales leur seront ouvertes ; vous les verrez négriers ou chefs d'orchestre, peut-être

Vous les jugez brutaux ? Considérez, je vous prie, la vie qu'ils traînent. Ils ne peuvent pourtant pas toujours jouer la manille dans le clair-obscur malsain des postes ; l'inaction leur pèse, ils attendent, impatients, le moment de se dérouiller les membres.

Soudain, l'occasion leur est offerte ; on leur amène un *individu* impartialement cueilli, au hasard, sur la voie publique. Alors, suivant le rythme d'une pyrrhique consacrée, en cadence, tels des sociétaires aux ballets de Molière, et dans un ensemble parfait, les sergents de ville cognent, comme le nom l'indique, sur l'homme d'élection, fût-ce un député, surtout si c'est un député.

Ici le dilemme se pose. Ou bien l'individu arrêté est coupable de quelque méfait : alors il est juste de lui accorder une petite avance d'hoirie sur le châtiment qui l'attend ; ou bien l'individu arrêté est innocent : alors il est juste de lui faire payer au préalable les excuses qu'il conviendra de lui présenter tout à l'heure.

Tenez, puisque vous voici, je vais vous donner la représentation de cette cérémonie. Je n'ai rien à refuser aux journalistes. » J'acquiesçai. Il sonna. Entrèrent cinq gaillards superbes, sanglés dans leur tunique et fleurant la bonne santé (il est faux que l'agent n'ait pas d'odeur). Sur un signe de mon interlocuteur, ils s'avancèrent vers moi. Le premier mit son poing droit en rapport avec mon œil gauche, le second présenta ses semelles ferrées à mes tibias. Le troisième inséra à plusieurs reprises son genou dans mes reins, le quatrième palpa mon crâne à grands coups de paume, le cinquième plaça vivement sa tête contre mon estomac. Je ne me rappelle plus très bien ce qui se passa ensuite ; il est probable que je me trouvai étendu par terre, juste sous les talons des cinq gaillards. Mais il me parut que cela se passait dans un songe.

Quand je repris connaissance les cinq gentilshommes s'étaient retirés. Je compris que l'entretien avait assez duré et je me levai pour prendre congé.

Mon aimable interviewé me reconduisit jusqu'à ma voiture des Ambulances Urbaines. En lui disant adieu, je lui demandai qu'elles étaient les raisons du récent incident Baudin. Il me répondit avec bonhomie : « Que voulez-vous ? L'oncle avait sa rue, c'était bien le moins que le neveu eût son passage ! »

En France, tout finit par le chausson !

NOS COLTINEURS

Le sujet des courses organisées par le *Petit Journal* nous a rempli l'âme d'une mauvaise jalousie ou d'une louable émulation. Nous aussi nous méditions des projets de concours capables de passionner le public, et les lauriers de Jean-Sans-Terre détruisaient l'effet des conférences de M. Brunetières. .

Ainsi nous avons successivement songé à des *Courses à la recherche d'Arton*, à des *Luttes de Vieillards*, des *Matchs de locomotives*, des *Combats de poules*. Un *Record de l'heure pour l'amour* obtint quelque faveur ; des concurrents sérieux s'étaient fait inscrire pour cette dernière épreuve; nous avons craint d'exposer l'honneur national à un échec ; puis les primes n'eussent pas couvert les frais des écrevisses, homards à l'américaine, menthes et pickles que l'on réclamait.

Nous avons essayé de combiner les sports en *Courses de coltineurs sur bicyclettes*, *Rallye-paper d'égoutiers à cheval dans le collecteur*, *Régates de pompiers*, *Football d'Académiciens*, *Colin-Maillard de balayeurs*. M. Lépine remarqua justement que nous favorisions de la sorte une corporation municipale au détriment des autres.

Nous nous arrêtâmes au plus simple. Depuis quinze jours, nous avons inondé Paris de prospectus : *Courses de Paris-Versailles pour Forts amateurs*. Les conditions ? oh ! qu'aisées ! Serait proclamé vainqueur le citoyen por-

7.

teur de la chose la plus lourde, qui arriverait premier à la Place d'Armes. Nous n'exigions ni certificat de nationalité, ni attestation du médecin, ni recommandation de députés.

Les prix nous ont coûté bon : nous ne regardons pas à l'argent et nous avons fait bien les choses. M. le Président de la République, dont la haute compétence s'intéresse à tout ce qui peut développer les forces vives du pays, M. le Président, dis-je, nous envoya un bon pour un vase de Sèvres n° 3, modèle des Sociétés de Gymnastique. Citons parmi les objets d'art, des Pastels de Jean Rameau, une *Madone assiégée par les Amours*, de M. W. Bouguereau ; une pendule à sujet moral représentant *Berquin mettant une pèlerine à la Venus de Milo,* don de M. Béranger; sur le socle ces deux mots : Charité-Chasteté; des invitations à dîner chez madame Aubergine de Vernon, des mirlitons, et autres objets purement commémoratifs.

Donc, hier, à huit heures du matin, la rue où est sis l'hôtel que nous habitons, mon collaborateur et moi, la rue Glück, si paisible d'ordinaire, présentait un aspect inaccoutumé; les concurrents, portant sur des crochets ou dans des hottes les objets les plus divers et les plus lourds à leur gré, s'étaient massés autour du portail de notre Hôtre. Trois de nos amis nommés commissaires, orchidée à la boutonnière et sourire aux lèvres, vérifiaient et scellaient les colis, inscrivaient les noms.

Je dois dire que les plus hautes personnalités du monde parisien se sont rendues à notre appel ; et notre voisin de l'Opéra, M. Bertrand, qui nous regardait par

les fenêtres du cabinet de M. Campo-Casso, soupira vers son associé M. Gailhard, assez haut pour être entendu : « Si j'aurais su, on aurait loué les croisées au poids de l'or : encore une occasion ratée ! »

Le cortège fut réglé ; huit heures et demie sonnaient à la Bourse, le signal allait être donné lorsque, au milieu des acclamations, parut M. Henry Becque ; il portait sur un crochet M. Francisque Sarcey, prêté par la direction du *Temps*. En toute hâte on l'immatricula. Le starter agite un mouchoir ; retentit un sifflet obligeamment prêté par la Direction des Variétés. En route et bon courage !

***

Allez, ce fut un beau spectacle, ces trois cents hommes marchant en bon ordre sous les charges énormes qu'ils avaient assumées, et je comprends l'enthousiasme des officiers de réserve qui, du haut des balcons du Cercle militaire, les applaudirent au passage. Comme impression d'ensemble, cela rappelait vaguement le tableau d'Henri Martin : *Chacun sa commère.*

D'abord, les hommes en habit vert : M. Thureau-Dangin, avec un paquet mystérieux sous le bras, entraîné par MM. Mézières et Legouvé. M. Jules Simon et la collection complète de son Petit Journal (ouf !) entraîné par Jenny l'Ouvrière et Mimi Pinson. M. Lavisse et son bagage historique (peu de chose, en somme), entraîné par une députation de l'Association des Etudiants, bannière en tête. D'Esparbès serrait sur son cœur le Napo-

léon de la colonne Vendôme, obligeamment communiqué par la Commission des Monuments ; l'entraînaient MM. Raphaël Duflos et Caran d'Ache en grande tenue. M. Laroche (T. F.) avait profité de l'occasion pour déménager sa loge ; ses camarades avaient tenu à l'entraîner : M. Mounet-Sully portait ses bustes, M. Got ses tableaux, M. Silvain ses portraits, Mademoiselle Dudley ses pots de rouge. Lui, à l'instar du Christ, il portait sa croix : bien mal acquis ne profite jamais ; au pont d'Auteuil, il fut forcé de s'arrêter, et pourtant, il comptait aller jusqu'à Nemours ! M. Turpin pliait sous le faix de ses chaînes d'antan. M. Lagrange fuyait devant lui pour lui donner des forces. M. V. Sardou équilibrait sur ses épaules son théâtre complet. M. Garnier et madame Sarah Bernhardt le, précédaient. M. Silvestre suivait avec les *Drames sacrés* entraîné par sa Muse, une petite femme maigre *Silvestri tenuem Musam*, dit le poète. M. Pierre Blanc, doyen de la Chambre, portait allègrement ses quatre-vingt-cinq ans. M. Claretie, comme toujours, tentait de se dérober ; MM. Dumas et Meilhac veillaient sur lui. Puis, la foule banale des sénateurs, députés et conseillers municipaux.

Allez je le répète, ce fut un inoubliable spectacle. Les passants s'imaginaient que le Tout Paris déménageait à la cloche de bois.



Hélas ! En partant de la rue Glück ils étaient trois cents ; en arrivant à Chaville ils n'étaient plus que trente ; aux portes de Versailles ils n'étaient plus que trois ! Le cortège s'égrenait comme un collier de perles au fermoir rompu (cette comparaison m'appartient en propre).

A Auteuil, MM. Georges Hugo et Léon Daudet trouvèrent leurs noms trop lourds à porter ; ils se refugièrent chez M. de Goncourt, notre Saint-Simon Styliste. Alphonse Allais, pourtant si rompu aux exercices du corps, jeta bas ses deux cents kilos ; l'Homme-Canon, député de Saint-Claude fut boire avec lui des sirops assortis. Passant devant le Palais des Machines, M. Rochegrosse courut y caser la *Mort de Babylone*. A la suite de ces défections, le directeur d'une de nos principales banques déposa son bilan et rien ne put le lui faire reprendre.

Que longue, cette route nationale sous le soleil en rupture d'Abbé Fortin ! M. P. Bourget s'assit pour coordonner ses *Sensations du Point-du-Jour*. MM. Lemerre et Eugène Manuel, qui l'assistaient, se mirent à discuter vente de vers ; le temps passa. Dès lors, M. Barrès, revenant aux calculs pratiques, dédaigna la vaine spéculation sportive et prit par la traverse vers Neuilly. Son Larousse harassa M. Floquet ; il s'assit dessus, en attente d'un tramway. M. Silvestre n'observa pas le premier principe des coureurs : retenir son souffle. Bientôt il lui manqua, contre toute vraisemblance... Au pont de Sèvres, M. Becque en eut assez de M. Sarcey : « Trop longtemps, je l'ai porté sur mes épaules », dit-il ; et v'lan, il le jeta par dessus la balustrade. C'est depuis ce temps que la Seine n'est plus potable. Le Napoléon de d'Esparbès se fixa à Saint-Cloud, on n'a jamais su pourquoi. Jenny l'Ouvrière égara M. Jules Simon dans les bois de Chaville ; on ne l'a plus revu. A Ville d'Avray, Emile Zola qui portait *Lourdes*, fut pris des premières douleurs et dut s'arrêter.

MM. Halévy, Sardou et Thureau-Dangin tenaient bon ; M. Halévy qui, de parti-pris, ne va jamais jusqu'au bout de ses entreprises, tourna court au viaduc ; au guichet de l'octroi, M. Sardou refusa d'acquitter les droits d'entrée de madame Sarah Bernhardt ; on l'empêcha de passer. Seul, M. Thureau-Dangin passa l'enceinte, marcha droit à la Place d'Armes, et entra dans le Palais, comme il est entré à l'Académie, sans coup férir.

Là seulement on ouvrit le mystérieux paquet ; et la surprise des commissaires fut telle qu'ils en sont restés depuis comme hébétés ; M. Thureau-Dangin, d'apparence plutôt frêle et peu robuste, avait porté, durant près de vingt kilomètres l'*Histoire de la Monarchie de Juillet !*

SPORTSMANES

S. M. le Maharadjah Balao-Rao-Sing (on se nomme comme on peut) ayant jugé bon que son fils connût les mœurs des Occidentaux, le jeune prince vint à Paris, ces jours derniers, accompagné de son précepteur, son interprète, ses animaux favoris et un lieutenant des gardes de la reine d'Angleterre.

Dès son arrivée, il s'enquit des objets actuellement dignes d'attention dans la ville. Il lui fut répondu : « Mazas et le match Corre-Terront ». Mazas était trop loin ; entre les deux attractions, il choisit le match.

Il entra dans le Palais des Machines et de loin aperçut quelque chose qui semblait une bille roulant dans une cuvette. En s'approchant, il vit que c'était un groupe de forcenés; chacun d'eux trépignait avec acharnement entre deux thunes étincelantes. Il s'informa de ces malheureux, et en punition de quels crimes ils étaient condamnés à ce douloureux supplice.

Un voisin complaisant lui expliqua que deux bicylistes, accompagnés de leurs entraineurs, s'occupaient d'établir le *record* de 1,000 kilomètres sur piste.

Qu'est-ce que *record* ? interrogea Son Altesse.

L'interprète feuilleta son dictionnaire et trouva : « Recors, *s. m.*, celui qu'un huissier mène avec lui pour « servir de témoin dans les exploits d'exécution et pour « lui prêter main-forte en cas de besoin. »

— Ah ! vraiment ? dit le prince ; mais à quoi sert que ces gens un peu malpropres roulent ainsi, sans cesse, circulairement ?

— A rien, prince. Durant deux jours et deux nuits, aucun d'eux ne s'est reposé. Pour arriver à ce résultat, ils s'abstiennent de vin, de viande et d'amour depuis trois mois.

— Oui, je comprends. Vos hommes à roues, nous les appelons chez nous des *fakirs*, c'est-à-dire des saints qui s'imposent une mortification afin de mériter le royaume d'Indra. A mon retour, j'ordonnerai cette pénitence, elle est originale.

Dans le moment, un bicycliste, dont le pneumatique venait d'exhaler son souffle, jura le nom de Dieu et les accessoires.

— Alors, ce ne sont point des fakirs ! s'écria le prince désabusé. Qu'est-ce donc ?

— Des *champions*. Nous désignons ainsi ceux d'entre nous qui s'astreignent à un exercice spécial. Au cas que Votre Altesse désire voir de ces champions, je la conduirai au café où ils se réunissent.

Le prince se fit guider vers ce café.

Autour d'une grande table qu'isolait le respect des concitoyens, des êtres difformes présentaient *une* partie du corps plus développée que les autres :

Tel, grêle et malingre, jouissait d'une paire de genoux gros comme des crânes adultes. Tel autre, plutôt gringalet, agitait un biceps et un poing droits énormes. Ce troisième, étrange, offrait une moitié du corps inégale à l'autre ; le côté droit était robuste et mus-

clé contre nature, tandis que le côté gauche s'atrophiait. Un quatrième affligé d'un torticolis, clignait un œil et distendait l'autre. Le cinquième, tout petit, avait hérité des pieds d'un géant. Un sixième étayait d'énormes cuisses un torse exigu et des épaules voûtées. Et ainsi de suite. Un commun air d'inintelligence les apparentait.

— Ces gnomes sont horribles à voir, dit le prince. Donnez de ma part quelque argent à ces pauvres infirmes, et allons vite voir vos champions.

— Vous prenez pour des infirmes nos gloires nationales ! L'homme aux genoux pareils aux excroissances qui poussent sur les vieux chênes est le *champion de bicyclette*, l'abus de cet instrument lui exagéra les rotules. L'homme au biceps monstre est le *champion du poids* ; à force de jeter le boulet, il a gagné cette hyperbole de bras. L'homme au côté droit favorisé est le *champion d'escrime* ; il n'a jamais voulu tirer du bras gauche, afin de ne pas se gâter la main.

Le cligneur au torticolis est le *champion du pistolet*. Le nain aux pieds gigantesques est le *champion de la marche*. L'homme aux cuisses est le *roi des écuyers*. Je vous épargne le reste, y compris le *champion des courses à cloche-pied*.

Tous sont partis de ce principe : « Adopter une spécialité parmi les sports, et s'y perfectionner en négligeant les autres. » De là vient qu'ils vous paraissent si laids, ayant déshérité d'exercice leurs organes au profit d'un seul.

Aussi, ils amassent de rapides fortunes, recueillent l'estime de leurs contemporains. Ils laisseront un nom

dans l'Histoire. S'ils avaient cultivé à la fois les divers sports, ils eussent été beaux, forts, agiles, adroits ; mais nous ne nous enorgueillierions pas de *champions*.

— En somme, ils ne sont d'aucune utilité à l'Etat ?

— Que Votre Altesse me pardonne, ils sont fort utiles, au contraire. Les Parisiens adorent les sports mais ne les pratiquent point. Il leur plaît de venir, à certains jours, contempler les efforts de leurs champions, et de se donner l'illusion qu'ils pourraient en faire autant « s'ils voulaient ! » Cela les exalte pour toute leur semaine de travail sédentaire dans les arrière-magasins.

— En vérité ? de curieuses gens, vos compatriotes !

Certes, prince, de curieuses gens ! observa l'officier anglais. Voici plusieurs siècles qu'on le leur dit et qu'ils n'en veulent rien croire !

TES PÈRE ET MÈRE....

Le compte rendu des journées de la Folie-Mazarine est toujours savoureux : j'y ai dépiqué cette nouvelle (version du *Temps*) « M. Pilliot, directeur du *Journal des Actionnaires*, récemment décédé, (le *Temps* ne précise pas ; qui du directeur ou du journal est décédé ?), M. Pilliot lègue une somme de 10.000 francs à l'Académie française, dont les intérêts devront être distribués annuellement au fils *ou à la belle-fille* qui aura été le plus respectueux envers ses parents. »

Je néglige l'écriture de cette information qui semble d'un Cherbuliez belge ; attachons-nous au sens. M. Bérenger, ce protestant Calvin-gai, n'aurait pas trouvé mieux ; feu M. Pilliot a la bière folâtre. Sa plaisanterie posthume laisse bien loin les meilleures fumisteries, de Romieu, de Sapeck et de Norton.

Quel cerveau d'humoriste eût inventé de modifier ainsi le quatrième commandement :

Tes père et mère honoreras
En vue du prix d'encouragement.

Jusqu'ici l'illusoire promesse d'une longévité, non garantie d'ailleurs, suffisait à nous faire honorer nos parents. Puis, avec le relâchement des mœurs, on a vite compris qu'il importait d'offrir une récompense plus immédiate. Alors est venu M. Pilliot.

Quelques observations préliminaires ; la belle-fille

est ici favorisée. Un proverbe prétendant que la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a, les brus doivent d'ores et déjà être éliminées ; aussi bien ce passage du testament est-il injurieux : le testateur paraît considérer qu'il est particulièrement méritoire de respecter sa belle-mère, plaisanterie facile qui, pour nous venir d'un défunt, n'en est pas moins médiocre et blâmable.

Puis, trois cents francs de respect, ce n'est pas le Pérou, si on donnait dix sous de plus, on verrait... quelque chose de mieux. Je vous demande ce qu'on peut bien avoir pour ce prix là; de la civilité puérile et honnête ! Et encore.

Vrai, on y perd, on y est de sa poche. Les filles de Loth, qui poussèrent très loin l'amour filial, au taux actuel se seraient fait payer cinq louis de supplément par tête, ce qui nous les mettrait à cinq cents francs l'une dans l'autre ; nous sommes loin de compte.

Admettons que l'on établisse le respect filial à ces prix inouïs de bon marché ; une difficulté se présente : comment vérifiera-t-on le respect en question ? Et d'abord, qu'est-ce que le respect ?

Car c'est là le point capital ; on dit de Joseph qu'il *respecta* la femme de Putiphar, signifiant qu'il lui fit cadeau d'un manteau. A ce compte, feu Abailard et le regretté chroniqueur qui laissa un nom dans la même partie, eussent été les gens les plus respectueux de la terre. Non, évidemment, le testateur n'entendait pas ainsi le mot respect.

On dit d'un magistrat qu'il respecte sa robe, quand

il ne l'exhibe pas en de vilains endroits; suffira-t-il de ne pas emmener son père dans ces lieux-là pour être un fils respectueux ? Insuffisant encore. Les sauvages de l'Océanie estiment qu'un enfant respectueux est forcé de manger ses parents, afin de leur épargner les infirmités de la vieillesse ; ils produisent des raisons valables pour démontrer qu'il faut se comporter ainsi, et prétendent que c'est le seul moyen de concentrer l'esprit de famille. L'espression « gentil à croquer » veut dire, chez eux : personnage d'un âge mûr. Nous concevons le respect différemment. Manger son père ou seulement le tuer, même pas, le contusionner, le rouler dans la boue, autant d'actions répréhensibles aux yeux du public. Deux interprétations différentes du respect.

Ouvrez les différents livres qui traitent du respect envers les parents : le *Père prodigue*, puis le *Catéchisme*. Ce dernier nous enseigne : « Respecter ses parents, c'est les traiter avec toutes sortes d'égards, supportant avec patience leurs infirmités et même leurs défauts. » Bien. Ouvrez maintenant la Bible ; vous verrez que le sieur Noé ayant découvert le vin, celui-ci lui rend la pareille. Tandis qu'il sommeillait en cet état (ah ! que M. Bérenger n'a-t-il passé par là !) ses fils Sem, Cham et Japhet l'aperçurent. Les deux premiers trouvèrent que leur père jouait à merveille les Plébins ; le troisième recouvrit soigneusement Noé. On s'est souvent extasié sur la vertu de ce jeune homme ; le catéchisme et moi la jugeons suspecte. En effet, Noé, pour se boissonner ainsi, avait peut-être ses raisons ; il tenait assurément à donner à

ses fils une leçon de choses. à leur montrer comme c'est laid de boire des alcools, et où mène l'ivrognerie. Japhet, en voilant cet exemple, 1° faisait honte à son père, 2° contrariait les volontés de son père ; 3° se mettait lui-même en simple appareil ; 4° ne supportait pas l'infirmité ou le défaut de son éditeur. A la suite de l'évènement, l'un des fils de Noé fut maudit et devint nègre ; ce fut Cham. O illogisme !

L'Histoire sainte est remplie de ces fallacieuses légendes de respect que l'on interpréte mal, et qui offrent deux conclusions. Comment se seraient comportés nos palmés en pareil cas ?

Dans l'appréciation du respect, feront-ils entrer en balance la valeur morale du respecté ? Un fils jouit d'un père qui représente la vertu la plus parfaite et la plus aimable ; il le respecte. Un autre fils possède en guise de père la plus abominable fripouille qu'il soit donné de rencontrer, il le ou la respecte. N'est-ce pas mieux encore ? On a plus de mérite à respecter un gredin. Alors, les fils de gredins ont quelques points d'avance, ils sont avantagés. Déplorable partialité ; tout le monde n'a pas la chance d'être fils de gredin.

Puis, il y a les enfants mal élevés que l'on a conduits dans le droit chemin à coups de taloches. Encore une distinction à faire ; à mon avis, il convient de laisser à l'enfant toute son initiative, dût-il pousser la liberté jusqu'à essayer ses petits pieds sur les mollets de ses ancêtres. On ne devrait faire aux enfants nulle peine même légère. Musique de Massenet.

Enfin, l'Académie accepte le legs : soit. Tous les ans,

en séance solennelle, elle désignera le champion du respect pour la France (à ce primé-là, je prédis un bon mariage.)

On nommera des experts, sans doute, choisis parmi les gens qui se sont montrés le plus respectueux durant leur vie. MM. J. Simon, Doucet, Legouvé en premier lieu ; ensuite MM Pailleron, Sardou, Halévy, qui appartiennent au monde du théâtre; car personne n'ignore que dans le monde du théâtre, on aime bien sa mère. M. de Bornier a donné des gages avec la *Fille de Roland*; enfin M. Gaston Boissier, le respect fait homme, le respect en redingote et sourire. Cela nous fait un joli petit fonds de jury.

Les enfants au-dessus de douze ans seront seuls admis à concourir. Ils devront présenter un certificat constatant la bonne vie et mœurs, l'âge, le degré de vénération dont Monsieur leur père est susceptible, les références (voisins, domestiques, témoins, procès-verbaux établis à la suite d'actes de respect méritoires commis sur la voie publique).

On enfermera chaque candidat avec son père dans des loges *ad hoc*, et, durant deux mois consécutifs, il devra l'honorer le plus possible. Il y aura une épreuve écrite, avec des sujets tels que : « On suppose que M. votre père accomplit heureusement une banqueroute frauduleuse ; un jour que vous passez sur le boulevard en sa compagnie, un de ses créanciers lui crache à la figure et l'appelle voyou. Que faites-vous ? » ou encore : « Vous apercevez celui à qui vous devez le jour au bras d'une hétaïre ; il vous voit ; quelle conduite tiendrez-

vous ? » — Epreuve historique : « Les Borgia dans l'histoire de la paternité. » Ou « Œdipe avant, pendant et après l'inceste. » On procédera par élimination. Je vois d'ici le match définitif entre M. Léon Daudet, quand il aura cessé d'avoir vingt ans, et tel autre fils à papa.

Il va sans dire qu'il sera interdit de tricher, de présenter des fausses mères (avis aux actrices) ou de s'arranger avec ses parents pour falsifier les pièces.

Je rappelle à ces messieurs du comité qu'ils auront aussi à pourvoir aux intérêts des orphelins qui, dénués de parents, ne sauraient concourir ; les fils naturels, également, seraient, en cas d'oubli, tentés de se plaindre d'une situation qui, comme eux, n'aurait pas de nom.

Telles sont les grandes lignes du projet ; à ces Messieurs de là-bas revient le soin de veiller aux détails.

LES BRIMADES A L'ACADÉMIE

Le scandale de l'Ecole des Beaux-Arts a suscité l'attention des autorités compétentes. On se souvient que les jeunes rapins avaient poussé la méchanceté jusqu'à enfermer un de leur camarades en compagnie d'une toile de Carolus, trois heures durant.

Un autre scandale va défrayer la curiosité publique. Mais laissons la parole à M. Brunetière.

« Messieurs, nous écrit-il, je vous prie de soumettre à vos lecteurs les faits odieux que voici : Nul parmi vos confrères n'a signalé les brimades dont les nouveaux académiciens sont l'objet. Moi qui vous parle j'ai dû en subir de toutes les couleurs. Pour l'honneur de la Vieillesse Française, il est temps que cela cesse. Lundi dernier, je fus convoqué ; j'arrive ; Pingard me glisse : « Vous savez, c'est aujourd'hui que l'on vous reçoit réel-« lement. N'ayez pas peur, on ne vous fera pas de mal. » J'entre; ces messieurs m'entourent et m'obligent à payer à boire d'abord au directeur, puis au secrétaire, puis à chacun d'eux par rang d'âge. (Il paraît que c'est l'usage. Enfin ! je me rattraperai sur le jeton de présence).

Quand ils furent bien excités par les boissons alcooliques, ils m'entraînèrent dans la salle des séances ; et là mon martyre commença. On me déshabilla : tout nouvel admis à l'Académie doit exhiber la sienne à ses collègues. Je n'insiste pas sur ce que cette tenue a d'incom-

patible avec mes fonctions de professeur à l'École normale supérieure.

Ces messieurs délibérèrent sur les tortures que l'on m'infligerait. Quelqu'un chantonna sur un air connu : « Passons à tabac notre Brunetière ». Mais M. de Broglie, qui m'en a toujours voulu, insista pour que l'on me tatouât en rouge la chronologie des Académiciens depuis Pharamond jusqu'à nos jours, dans le dos. On acclama son idée. Si vous venez me voir je serai heureux de vous montrer cette liste. (Autant que j'ai pu vérifier dans la glace, on a même fait une erreur de date à la hauteur des vertèbres lombaires. Il faudra que l'on me rature ; mon honneur d'historien ne me permet pas d'endosser une date erronée !

C'est M. Leconte de Lisle qui dirigeait mes bourreaux. Cet homme babylonesquement cruel apporte, dans les relations avec ses confrères, des habitudes de bohême barbare. Il m'ordonna de tirer les cheveux à M. Camille Doucet; ce dernier y a gagné un épanchement de synovie.

Ce n'est pas tout ; M. Emile Ollivier profita traîtreusement de ce que j'avais les mains liées, pour me lire à bout portant son discours sur les prix de vertu. Un moment, j'espérai que mon calvaire prendrait fin. Une voix dit : « Paix, paix ! V'la là Rousse ! » Fausse joie, ce n'était pas M. Rossignol, ce n'était pas l'alouette, mais c'était l'ex-bâtonnier qui entrait.

Je poursuis : M. Gaston Boissier (cet âge est sans pitié !) forma un monôme archéologique dont il me donna la tête. Dans le costume ou j'étais, je m'exposais à la

pleurésie Cependant que M. Joseph Bertrand, en sa qualité d'astronome placé derrière moi, établissait entre la lune et moi des comparaisons qui n'étaient pas à mon avantage. « Je ne l'ai jamais vue de si près », disait-il.

Sapristi, on gagne sa vie comme on peut ! Si j'étais Antinoüs, je vous garantis que je ne serais pas ici.

Les ducs se tordaient. Même que, du coup, M. d'Audiffret-Pasquier en a failli parler ! Du moins, on me l'affirme, quelque improbable que ce semble. M. Meilhac échangeait avec M. Halévy des lazzi dans ce goût : « Lorsque ce sera fini, nous l'em-paillerons ». L'auteur du *Monde où l'on se nuit* leur donnait la réplique. Triste !

Comme nous débouchions sur le pont des Arts, des agents m'ont cueilli et mené au poste. Je suis rentré à l'Odéon et j'ai fait ma conférence sous la tunique d'un flic obligeant.

Je vous le demande, n'est-il pas honteux de voir des gens posés, estimés, jouissant de l'admiration publique, se livrer ainsi à des farces de gamins ?

Je dois à M. Pingard divers renseignements. Tous les académiciens actuels ont souffert comme moi. Il n'est guerre que M. François qui n'ait pas éCoppée.

On outragea M. Melchior de Vogüé dans ses sentiments patriotiques et russophiles en lui badigeonnant le postérieur avec du bleu de Prusse. J'affirme l'authencité du fait.

M. Simon (qu'il me pardonne de dévoiler un tel secret) fut victime d'une plaisanterie jadis en vigueur au régiment ; mais l'austère et inébranlable président de

la *Ligue contre la licence* lassa la « patience » de ses persécuteurs. On a beau se moquer du Maxime du Camp, dira-t-on, ces choses là déshonorent un passé.

J'ai gardé pour la fin les révélations les plus graves. Vous vous êtes étonnés, j'en suis sûr, de voir M. Marmier mourir (il n'en avait pas plus de raison que pour exister). Sachez qu'il décéda à la suite de brimades qu'on lui infligea autrefois. De même pour M. Renan. Le trépas de M. Camille Rousset est attribué à une autre cause. Il périt du chagrin d'être perpétuellement confondu avec le secrétaire.

J'ajoute que, depuis mon entrée, je suis le souffre-douleurs de mes collègues. C'est moi que l'on charge de toutes les commissions ; quand il y a séance du dictionnaire, on m'envoie chercher les lourds volumes du Larousse où ces messieurs ne rougissent pas de découper des passages entiers sous prétexte d'abréger leur besogne.

Il importait que MM. de Bornier, Zola, Manuel connussent par avance les vexations qui les attendent.

Merci, Messieurs, de la publicité que vous voudrez bien donner à ces faits monstrueux.

Veuillez agréer, etc., etc.

Votre, etc., etc.

FERDINAND BRUNETIÈRE

LES SCANDALES UNIVERSITAIRES

A Monsieur F. Sarcey.

Monsieur,

L'Alma Mater, avec laquelle vous eûtes jadis des intrigues, fit beaucoup trop parler d'elle en ces derniers temps. Faut-il voir là une diversion préméditée, aux inquiétudes politiques? Vous et moi, Monsieur, nous sommes gens de bon sens, et nous n'en croyons rien.

Toutefois, il importe de constater que depuis deux mois, au détriment des autres quartiers, le Quartier Latin accapare l'attention du public. Tantôt ce sont quelques jeunes étudiants qui transforment le cours de M. Aulard en cours de Charlemont. (Voilà bien du bruit pour un homme-de-lettres Aulard! disait un libertin du XVIIe.) Tantôt M. Lavisse, je pense, pastichant une phrase désormais célèbre, déclarait au banquet des Étudiants que « la vertu et l'austérité des mœurs ne s'acquièrent que par l'aisance et ne se conservent que par le travail de la fortune! », doctrines éminemment subversives, et propres à verser vers la Finance de jeunes esprits que réclamaient le professorat et la magistrature debout, assise, ou couchée.

Un répit, et nous respirions; lorsqu'un journal du matin (comme son nom porte à l'affirmer) révèle sur les Concours Généraux des choses inouïes, capables de consterner l'Université et d'en émouvoir le Grand-Maître

qui n'est pas le Hasard, ainsi que le prétend un proverbe, mais bien M. Poincaré, ministre de l'instruction publique.

M. le ministre étant, à l'instar de ses collègues, en voyage pour le compte de la Maison-mère, fort occupé à placer des échantillons de *sollicitude éclairée*, *vigilance administrative*, *zèle attentif* et autres épiceries parlementaires, nous devrons attendre son retour avant de le questionner sur les faits ci-dessous.

Donc, il paraît, d'après le récit de notre confrère, que les abus pullulent dans l'organisation des Concours Généraux. On sait que chaque année les proviseurs des divers collèges choisissent dans leur étable les bestiaux en meilleur point, nourris du plus féculent grain des scolarités, pléthoriques de concepts, et gras à lard des connaissances spéciales. Il les envoie ensuite dans un bâtiment spécial où les rivaux ont mené les bons sujets de leur élevage.

Après avoir enfermé les jeunes éphèbes, on leur lâche une matière quelconque ; pendant cinq heures, ils se la disputent, la secouent en tous sens ; après ce temps, on ouvre la porte, et celui qui rapporte le plus grand bout de papier est proclamé prix d'honneur. Il y a aussi d'autres petites formalités, que je passe sous silence. Ainsi, on pèse les concurrents avant et après les exercices.

On aurait pu penser que la plus stricte impartialité présidait à ces Jeux Icariens de la pédagogie. Hélas ! il n'en est rien : ce n'est plus avec des bustes de Lucius Vérus et des encriers de nickel que l'on corrompt les universitaires !

Voici comment cela se passe.

Huit jours avant le concours, tel métayer d'un lycée à succès mande ses administrés et les interroge sur la situation.

« Monsieur le professeur d'histoire, dit-il, que pensez-vous de votre classe ? Les concours approchent, vous le savez ; il s'agit de soutenir l'honneur du Lycée Lalou (*N. B.* Je prends ce nom au hasard).

— Monsieur, ça n'est pas fameux, cette année ; l'Histoire n'a pas rendu. Pourtant, si le petit Régimbard, mon élève de prédilection, tombait sur les Valois, il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce qu'il eût le prix.

— Bien, Monsieur. (*Avec des intentions plein la voix*). J'ai comme une idée que Régimbard, va, par hasard, tomber sur un ou plusieurs Valois, mon petit doigt l'a dit. Renfermez-donc cet enfant avec la collection complète des Valois. Et vous, M. le professeur de zoologie, quels sont vos tuyaux ?

— Ça ne marche pas mal du tout ; ainsi Leniquet est prodigieux. Pour les nerfs, il n'en craint pas un ; il connait la colonne vertébrale comme sa poche.

— Bon, ceci. (*Significativement*). Il y a des coïncidences curieuses, Monsieur. Imaginez que Leniquet ait un sujet sur les nerfs ?

— Il aurait le prix, monsieur, il l'aurait. Leniquet n'est pas fichu de distinguer un tibia d'une phalangette ; mais pour les nerfs, il en inventerait plutôt !

Et, ayant noté les diverses aptitudes de ses favoris, le proviseur s'en va trouver les examinateurs, accoutumés à recevoir sa visite à ce moment de l'année. Il ne les

achète pas brutalement, cyniquement, à la Reinach, il procède par insinuation *more Artonis*. Il sonne chez le correcteur de la section de zoologie. Le dialogue suivant s'engage :

— Hum ! *Bona dies*, Monsieur le correcteur.

— *Tibi prosit, Domine.*

— Un joli temps pour la saison.

— (*Tâtant le terrain* (La sécheresse fait bien du tort.

— (*Appuyant*) On y remédiera.

— Oui, oui. Et quoi pour votre service?

— Rien. Je passais, alors je suis monté pour vous serer la main. (*Il la lui serre, bruit de billets et de dignité froissés.*) Tiens, A PROPOS VOUS AVEZ ENTENDU PARLER DU GÉNÉRAL DODDS ?

Puis il s'en va ; le correcteur, qui a compris à demi-mot, inscrit de suite le sujet de la question : *Le grand sympathique et ses ramifications.* Leniquet sera surprenant.

Le proviseur court chez le juge de l'Histoire, lui glisse sous le manteau de Joseph du papier de cheminée, non je veux dire, lui glisse sous le manteau de la cheminée du papier Joseph, en lui disant d'un air dégagé : VOYEZ-VOUS SOUVENT ROUJON ? et s'enfuit. Resté seul, le correcteur réfléchit et déduit : Roujon, légume aux Beaux-Arts, rue de Valois, rude Valois, François Ier. Il met sous enveloppe cachetée : *François Ier devant Hugo et devant l'Histoire.*

Et ainsi de suite ; au plus récalcitrant le tentateur achète deux mille francs une paire de chandeliers de plomb et lui glisse : « Comment se fait-il que je vous

cherche si souvent sans vous trouver ? » Résultat : un sujet sur les Asymptotes.

Aussi le Lycée-Lalou triomphe exorbitamment. Leniquet, prix de zoologie ; Régimbard, prix d'histoire ; Brunetière, prix de thème. A la rentrée, on refuse du monde. Et la boutonnière du proviseur suppure des palmes académiques.

Il n'y a d'impartial que le concours de gymnastique, et encore ! Que faire, ô M. Sarcey, pour arrêter ces abus ? Les réglementer, comme on fait pour les courses, établir le Pari-Mutuel, supprimer les Proviseurs-au-Livre et leurs piquets. De la sorte, on égaliserait les chances. Puis modifier les sujets, les rendre plus généraux, de manière à ne pas favoriser les spécialités. Je vous propose par exemple celui-ci : *Si M. Thiers avait eu les pouvoirs de Louis XIV, comment se serait-il conduit avec madame Récamier.* Où bien : *Lettre du citoyen Tournadre au citoyen cardinal de Richelieu pour lui recommander la candidature de Savonarole à l'Académie.* Supprimer le latin qui n'est même plus une excuse aux bévues des pharmaciens ; je vous esquisse en passant d'autres réformes accessoires : internement des candidats à Sainte-Pélagie ; revision de leur généalogie, afin de vérifier s'ils ne sont pas alliés de loin où de près à leurs juges.

Et je n'ose pas affirmer que ça suffira.

DÉCOURAGEMENT AU BIEN

Les hasards de la flânerie me conduisirent l'autre jour en un étrange lieu de fête.

Une salle pavoisée de ces drapeaux tricolores qui sont en temps de paix signes d'allégresse. (Pourquoi ? nul n'a pu me l'expliquer).

Au fond de cette salle une estrade supportait une table couronnée de vieillards évidemment célèbres. Ces vieillards avaient l'air de bustes de Béranger (le chansonnier) de Rollin et de Bernadin de Saint-Pierre. D'où je conclus que c'étaient là des philantropes ; car la profession d'aimer le prochain rend les faces lugubrement bonasses et mollasses.

Je m'assis parmi les assistants (douairières et notaires mêlés, avec un soupçon de vieux militaires). Un des bustes de l'estrade parlait, continûment, doucement et il me semblait que je m'enlisais dans de la pâte non levée. Il parlait du bien, de la joie profonde que l'on éprouvait à faire le bien, de l'acharnement que les Français y apportaient, des progrès de la vertu ; il citait des exemples, en vérité incroyables.

Tantôt un garde-côte sauvait un si grand nombre de noyés, que les désespérés avaient renoncé à s'immerger dans le voisinage de sa cabane. Tantôt une vieille servante pauvre soignait ses maitres infirmes durant cinquante années et refusait obstinément la moindre rétri-

bution ; bien plus elle les instituait ses légataires ; légataires de quoi ? Mystère.

Cécile Blémur, jeune fille sans fortune, recueillait les mendiants dans sa cabane, les nourrissait, les soignait, et selon l'occurence, les guérissait ou les ensevelissait. Elle en avait ainsi recueilli plus de cent.

Comment? encore mystère, puisque l'orateur blâmait l'égoïsme des gens d'alentour qui lui avaient refusé tout subside.

L'abbé Tinardon ramenait dans la voie de la vertu trois cents de ces gamins vicieux que leurs barbares parents dressent au vol à l'étalage.

A Nemours, le vieux M. Delobelle crée un ouvroir pour les manchots ; à Moncey-sur Tonneuil, un homme dont j'ai égaré le nom dompte une épidémie. Pansements de scrofuleux, évangélisations de filles-mères, protections d'orphelins, il y en eut un défilé qui occupa une heure et demie.

Les notaires palpitaient des narines, les douairières ondulaient, tous naufrageaient dans l'émotion la plus cordiale. L'orateur les acheva par quelques éloges : « La *Société pour favoriser le bien* peut revendiquer une large part dans ces succès, grâce à ses prospectus, à ses apôtres, à ses concours, aux médailles qu'elle offre, aux brevets qu'elle donne ; elle propage le goût des belles actions : celui qui conseille le bien est encore plus digne d'éloges que celui qui l'accomplit, etc., etc. » Quand il s'assit, il y avait un pied d'eau dans la salle.

J'en eus la sensation très nette : ce vénérable se payait cyniquement nos têtes. En effet, lorsque l'on passa à la

lecture du palmarès, aucun lauréat ne se présenta. Tous les héroïques citoyens, pour des raisons diverses, s'étaient abstenus de paraître. Malade, l'abbé Tinardon des gamins voleurs ; empêché, Delobelle de l'ouvroir ; Cécile Blémur ne quittait pas ses mendiants: le tombeur de l'épidémie mariait sa fille. Ceci me parut louche ; quand on fait le bien, on aime à en retirer un tant pour cent de félicitations.

Aussi, lorsque vint le tour du garde-côte, avant que l'orateur ait eu le temps d'énoncer l'inévitable excuse, je me levai et criai : « Présent », ce pendant que je me frayais à travers les douairières un chemin jusqu'à l'estrade.

Tête des bustes. Une horrible expression d'angoisse crispa le facies de Rollin, Béranger dialogua vivement à voix basse avec Bernardin. Moi, j'étais calme et souriant devant eux, comme un qui vient réclamer le prix de ses noyés. Le garde-côte lui-même n'aurait pas été plus garde-côte.

Le triumvirat des philanthropes fit preuve de sang-froid. Ils ressaisirent leurs bonnes figures bienveillantes. Le premier me serra la main et me remit ma médaille (ils avaient commandé les médailles !) ; le second m'appela son ami et me remit mon brevet, avec la couronne de feuillages. Bernardin, le plus hypocrite, me mouilla le front de ses lèvres. Je lui glissai : « Tas de farceurs ! — Restez après la cérémonie, me fut-il répondu, j'ai à vous parler. »

Descendu de l'estrade, je faillis payer cher ma plaisanterie. Les douairières voulaient à toute force m'em-

brasser, m'invitaient à dîner ; les notaires s'inscrivaient pour m'offrir à boire. Je sortis accompagné des présidents et suivi d'un cortège enthousiaste. Simple remarque : personne ne donna à la vieille aveugle qui vendait des épingles à la porte ; un coup de pied dans le cul-de-jatte qui lui faisait pendant fut donné par l'un de mes compagnons.

Enfin seuls! L'un des trois vieillards (un nom comme Simon ou Auteuil) parla : « Cher Monsieur, vous n'êtes pas le garde-côte, pour l'excellente raison qu'il n'y a pas de garde-côte. Vous êtes un déplorable fumiste ; encore devons-nous vous remercier, vous avez été modéré ; vous pouviez aussi bien vous présenter à la place de la vieille servante, et alors, tout bornés que soient nos sociétaires, ils eussent éventé la supercherie.

Ne nous vendez pas, nous serons francs avez vous. Vous l'avez d'ailleurs deviné, il n'y a pas de servante, pas plus que d'abbé Tinardon, de Blémur, de sauveteurs ou d'abnégants. Hélas ! tous ces noms, pseudonymes de notre espoir de régénérer la France !

Vous ne savez pas, Monsieur, ce qu'il en coûte pour soutenir une réputation. Nous avons fait notre carrière de la bienfaisance ; nous avons présidé des banquets, prononcé des allocutions, couronné des rosières, tiré des loteries, tenu des bazars de charité. Ainsi nous acquîmes une célébrité, des places, des crachats et de la considération. Devenus vieux et menacés par la concurrence, nous avons été forcés d'établir notre position par un coup d'éclat : je fondai avec ces messieurs la Société pour favoriser la propagation du Bien, reconnue d'utilité publique.

Si j'avais su ! Comment vous dire les soucis que nous procura cette fondation! Les adhérents affluaient, certes, mais ils voulaient des résultats. Or les frais des banquets absorbèrent le produit des souscriptions. Nous avons tout au plus lancé des circulaires encourageantes que je retrouve immanquablement dans les châlets. C'est vous montrer le cas que l'on en fait.

Le jour de la réunion générale approchant, il fallut à toute force dénicher des exemples, afin d'affirmer la nécessité de notre association. Après avoir fouillé la France entière, nous n'avons rien trouvé ; on ne commet plus le bien. Le monopole de l'Assistance publique a tué l'initiative privée. Du reste, comme l'a dit le sage persan Vandh-Erehm : « Tout le monde se fiche de tout le monde. » Que juste, cette constatation!

Nous avions pourtant découvert un sujet, un homme dont l'inépuisable charité sauva de la misère les victimes d'une inondation. Nous allâmes le voir, pour le supplier d'accepter le grand prix de notre œuvre ; dès les premiers mots, il entra dans une rage terrible : « Si vous avez le malheur de parler de moi, je vous casse la figure et ça ne traînera pas, allez. Oui j'ai sauvé de jolies mufles. Savez-vous comment ils me récompensent ? Ceux que j'ai secourus me pillent, me volent mes fruits, disant : « Il est si bon qu'il ne nous en voudra pas. » Ceux que je n'ai pu secourir, faute de ressources, me haïssent à mort, me jettent des pierres, cassent mes vitres et mes clôtures. Si c'était à refaire, j'ouvrirais plutôt les écluses pour noyer le plus possible de cette sale engeance. »

Voilà, Monsieur, le résultat de nos efforts; pour

garantir le principe, nous avons *inventé* des bienfaiteurs. De la sorte, moyennant quinze francs par an, nos sociétaires acquièrent la persuasion que tout est pour le mieux dans la meilleure des Frances. Songez combien vous seriez coupable en détrompant ces pauvres gens ; songez à l'irréparable accroc que vous feriez à notre réputation. »

Tous trois pleuraient. Vaincu, j'ai promis de me taire. J'ai même souscrit comme adhérent.

LES RÉBUS DE PIERRE

Un savant distingué, qui se nomme M. Letourneau (je ne lui en fais pas, d'ailleurs, un crime) ayant découvert de petits dessins sur les pierres de Carnac, imagina que c'étaient là les signes d'un alphabet inconnu. Il n'a pas dit sur quels indices il se fondait : car si l'alphabet est inconnu qui prouvera que ce n'en sont pas les signes ?

L'Epigraphie est une précieuse invention ; elle a permis à M. Ledrain de retrouver et de parler comme père et mère le *dialecte accadien*, qui n'a probablement jamais existé.

Les Epigraphistes, esprits subtils, compliqués, ne s'avisent jamais de recourir au plus simple ; il s'ensuit des mésaventures facétieuses, dont voici la plus notoire. Je la dédie à M. Letourneau.

Dans les environs d'une ville que je nommerai X... elle aussi, on déterra une pierre vétuste, moussue et de forme allongée.

Au catalogue du Musée, elle est désignée sous cette mention : « Stèle parallélipipédique rectangulaire, etc., etc. » Nous dirons qu'elle rappelait un peu les silex dont on consolide les murs aux tournants des routes charretières. Portée au Musée, elle fut lavée, dépouillée de sa perruque de mousses ; alors apparurent en parfait état de conservation, les caractères ci-dessous

J. EM.
BO. C — OV. T.
MAFIA
N. C. ROZ
E. T.

Les membres de la commission archéologique prirent jour, afin d'examiner la stèle ; les nobles vieillards s'accroupirent autour de cette pierre, et s'efforcèrent de deviner le curieux cryptogramme. Au bout d'une heure, le président parla : « Nous sommes en présence d'une inscription latine, ou plutôt gallo-romaine ; l'impropriété des expressions, la forme des caractères, tout corrobore cette assertion. Je traduirais donc ainsi ; ce monument est commémoratif d'un sacrifice offert par un nommé Julius-Emilius à la déesse Mafia : *Julius-Emilius* (sous-entendu *offre*) *cent bœufs* (BO.C) et *trente brebis* (OV.T.) *à la déesse Mafia* (j'observe qu'il manque l'*e* final du datif). *Maintenant* (NC. *nunc*) *qu'elle nous accorde des roses éternelles* (ROZ.E.), c'est-à-dire une félicité ininterrompue. » Et il se tut, attendant les attaques.

Naturellement elles vinrent du vice-président, qui haussa les épaules en signe de dédain. « Je me permettrai d'élever, dit-il, plusieurs objections contre le dire de notre estimable président ; il me paraît que cette fois son habituelle sagacité est en défaut ; j'ajouterai même que son interprétation est inepte. Jamais ceci n'a été du latin, *jamais*. J. E M. traduit par *Julius Œmilius* ! c'est fou ! et MAFIA une déesse ! est-ce qu'il existe une *Mafia* dans la Mythologie romaine ? Et cet homme qui offre cent bœufs et trente moutons, quand il est bien

plus conforme à la raison d'offrir cent moutons et trente bœufs !

— Soit, monsieur, ce n'est pas trente, mais trois cents moutons que *mon* Emilius offrit à la déesse Mafia.

— Pour ce que çà vous coûte, vous pouvez en ajouter plusieurs mille, votre argumentation ne sera guère plus solide.

— Au moins, produisez votre glose, ces messieurs jugeront si elle vaut la mienne.

— Parfaitement ; à mon avis, le texte est rédigé en vieux gaélique, ça crève les yeux. A preuve la désinence bretonne OZ.

— Ah, ah ! dirent les membres de la commission.

— Pourtant, rétorqua le président vexé, savez-vous donc le vieux gaélique ?

— Non, et vous ?

— Moi non plus; mais si vous ne savez pas le vieux gaëlique, comment affirmez-vous donc que ceci est du vieux gaëlique ?

— Et vous, si vous ne le savez pas plus que moi, comment affirmez-vous donc que ceci n'est pas du vieux gaëlique ? »

L'argument cloua le président. Un silence. Puis le secrétaire usurpa la parole pour déclarer : « Je vais vous mettre d'accord : l'inscription est rédigée en haut saxon ; voyez le préfixe anglo-saxon *out* qui signifie : hors. »

A ce signal, les hypothèses les plus audacieuses se déchaînèrent : la moitié des assistants se rallia à l'avis d'un qui prétendait reconnaître l'ancien patois islandais

dans JEMBOC. « Erreur ! dirent les autres, c'est du pur béarnais ; lisez CROZ, désinence transpyrénéenne. »

Le heurt des opinions amena le froissement des amours-propres. On en vint aux personnalités ; le président, par un habile détour, insinua que la femme du vice-président vivait *martialement* avec la garnison tout entière ; aussi le vice-président, regardant son adversaire bien en face, se crut autorisé à répondre que quand on avait un père banqueroutier, on ne devait pas élever la parole dans des discussions de probité scientifique ! » Du reste, c'est là ce que l'on nomme en histoire, la *Critique des témoignages*.

Or, tandis que ces gens s'injuriaient pour la plus grande utilité de la science, un homme, vêtu comme sont d'ordinaire les charretiers, entra dans la salle du Musée. Il flanait, vaguement indifférent, un peu curieux peut-être de savoir pourquoi on faisait à ces démolitions l'honneur de les enfermer dans une cave si spacieuse. Il aperçut tous ces vieux à croppetons autour de leur stèle-rébus, et fort occupés à s'insulter ; et s'étant approché, il s'écria soudain : « Mais, c'est ma pierre ! je la reconnais. Tas de voleurs, vous m'avez chipé ma pierre, vous allez me la rendre tout de suite ! »

— Cette pierre n'est pas à vous, mon ami, dit le président en se levant, elle fut trouvée dans des fouilles pratiquées il y a deux mois à tel endroit d'une route que je puis vous indiquer. C'est une pierre votive.

— Pas du tout, c'est une vieille borne que j'ai portée dans l'ornière afin de combler le trou où s'embourbait mon tombereau.

— Vous ne savez ce que vous dites. N'importe, voici

deux louis pour vous dédommager. Laissez nous travailler en paix. »

L'homme prit les deux louis, les serra précieusement dans sa bourse ; puis il demanda un supplément d'informations : « Vous êtes bien honnêtes, je vous remercie ; mais, sauf indiscrétion, qu'est-ce donc qui vous intéresse dans ma pierre ? Depuis dix ans que je la connais, je ne lui ai rien trouvé de drôle.

— Mon ami, vous ne comprendriez pas, la chose passe votre entendement. Nous avons découvert sur la stèle une inscription abrégée qui nous donne grand peine. J'espère que nous arriverons à la déchiffrer.

— Ah ! bah ! c'est tout çà qui vous intrigue ? Elle est bonne, par exemple ! Et vous vous y mettez à trente ! Bien, pour des gens qui ont de l'instruction, vous êtes encore pas mal gauches. Moi, je lirais ça en une minute.

— Vous prétendez connaître ces lettres ?

— Un peu que les connais. C'est moi qui les ai gravées avec mon ciseau à froid, il y a dix ans, quand j'étais près de me marier.

— Allons donc !

— Allons donc ? Tenez, tas d'andouilles, puisque vous ne savez pas lire, ça signifie : *J'aime beaucoup ma fiancée Rosette*. Pour sûr que je n'écrirais plus ça aujourd'hui ! ah ! la mâtine !

Et l'homme primitif s'en fut, rempli de mépris envers ces bourgeois décorés qui ne pouvaient pas déchiffrer les majuscules, et qui donnaient quarante francs pour avoir le droit de conserver au musée le témoignage lapidaire des amours d'un charretier.

DON JUANISME

Le don Juanisme revient à la mode. A coup sûr, les directeurs de l'Opéra ne songent pas à nous donner le chef-d'œuvre de Mozart — une joyeuse reprise de la *Favorite* vaudra mieux ; — mais des familles entières s'envolent vers le golfe Juan, pour y mener la grande vie (allez-vous-en Juan de la noce !) et, chaque dimanche, c'est un exode de petits commerçants parisiens qui vont, de la charcuterie enveloppée dans du papier gras, s'installer sur les pelouses et sécher des litres à seize au pied du donjuan de Vincennes.

Sous le vain — si vain ! — prétexte que le penseur Hayem s'occupe du *Don Juanisme*, M. de Fourcaud enjolive ce sujet d'audacieusement imprévues arabesques (J'ai eu tort de lire du Romain, mes phrases se tortillent comme si elles avaient la Coolique). Il me fallait courir chez ce styliste, j'y courus.

L'appartement de Fourcaud est, comme Céard, somptueux et fraichement décoré ; eau, gaz, pleyels jouant la Tétralogie à tous les étages ; au mur des toiles de maîtres, des mètres de toiles, mais pas un sopha, pas une glace, pas une demi-glace, ce qui est d'un homme savamment vicieux. Midi, chrétiens ! c'est l'heure solennelle où Fourcaud quitte sa couche. En effet, à mon approche, je le vois émerger

Des entrailles d'airain de son grand piano

Il veut saluer, interroger, mais d'un coup d'œil lancé d'une main sûre, je l'arrête, sec :

MOI. Que pensez-vous des opinions émises sur le Don Juanisme par Hayem !

LUI (*à part*). Dieu, quel raseur ! (*haut*). Pas lu.

MOI. Mais vous lui avez consacré une étude !

LUI (*à part*). C'est un jobard (*haut avec un sourire perfide*). Vous êtes bien jeune, Monsieur...

MOI (*à part*). Quel cynisme, ô ma mère ! (*haut, avec une courtoisie peloteuse*). Ah ! ah ! exquis! chamant! chamant ! (*Un silence*).

LUI (*très aimable*). Vous comptez rester longtemps ici ?

MOI (*résolu*). Tant que je ne vous aurai pas tiré cinquante lignes de copie.

LUI (*les sourcils relevés*). Sur quel sujet ?

MOI (*convaincu*). C'est ça qui m'est égal, par exemple ! (*à part*). C'est un jobard.

LUI (*avec un ris forcé*). Ah ! ah ! charrrmant ! charrrmant ! (*à part*). Quel cynisme, ô ma mère ! (*haut*) Voulez vous une tirade sur *Don Juan* ?

MOI (*me préparant à écrire*). Je vous écoute.

LUI (*avec volubilité*). Don Juan est un type rare et curieux qui ne saurait exister dans sa plénitude et sa hauteur hors des époques et des sociétés monarchiques. En démocratie, il s'efface. Don Juan est un grand seigneur, un homme de naissance et de fortune, assez élevé par le rang pour ne passer nulle part inaperçu, assez pourvu de richesse pour n'être au dessous d'aucune prodigalité et ne se trouver, surtout, en aucun cas bridé par l'intérêt, assez spirituel, assez pénétrant, assez sensible, assez tourmenté du désir des raffinements pour

ne réussir jamais à se contenter de ce qu'il rencontre et pour aller toujours plus loin, comme un chasseur d'oiseaux bleus, dédaigneux également des rossignols et des merles. On ne voit point cet homme là démocrate. Aujourd'hui, ce qu'on appelle *Don Juan* est cabotin ou patron d'ateliers de femme. C'est le franc polisson qui veut s'amuser à bon compte ou l'imbécile qui se fait duper par des rouées. Le vrai Don Juan cherchait la femme idéale et ne la trouvait pas, par cette grande raison qu'elle n'existe point. Le sage cherche la femme qu'il lui faut et ne lui demande pas l'impossible. Qui rêve de chimère est dévoré par sa chimère même ; mais on n'est pas un Don Juan pour cela, on n'est qu'un Jocrisse sentimental....

MOI. Stop ! Ou est mon chapeau ?....

LUI. Quant à la fantaisie de cet Hayem dont vous faites votre dieu. .

MOI. Hayem ? Aïe ! M ....

LUI. C'est celle d'un homme lourd et sec, qui.......

MOI. Assez, je vous dis.

LUI. Ne sait ni observer, ni inventer ni écrire....

MOI. Fermez donc votre robinet !

LUI. Et à qui le Dandysme de d'Aurevilly, a tourné la tête.

MOI. N'en jetez plus ou je fais un malheur.

NOTES

POUR SERVIR A L'ORAISON FUNÈBRE DE M. ALEXANDRE DUMAS FILS.

Il faudrait être plus bête qu'un couplet de facture pour ignorer que le théâtre du fils d'Alexandre Dumas père a une portée considérable — comme les lapins. A tort ou à raison, les théories suggestives du plus crépu des quarante exercent sur les femmes du monde, sur celles du demi-monde, sur celles de tout le monde, une indéniable influence.

Et quand il enfourche son dada favori (par *Monsieur Alphonse* et la *Femme de Claude*), plus d'une, ah ! plus d'une, voudrait monter en croupe et filer avec lui.

Les hommes n'offrent guère plus de résistance, et malgré soi l'on se souvient de la théorie des razzias exposée par Mohammed-ben-Dupuis : pour prendre un *goum*, emmenez une des femmes ; ses compagnes voudront partager son sort, le docile troupeau des chameaux marchera derrière, et, pour peu que vous ayez fréquenté les Folies Bergères, vous devinez que les goumeux suivront les chameaux.

On sait que le *Tue la* de Dumas a peuplé de cadavres adultères les morgues, orgueil des pays civilisés, spécialement celles de nos voisins transpyrénéens dont le sang chaud pensa plus d'une fois occasionner des catastrophes internationales ; c'est même de cette époque

(fixons ce point d'histoire en passant) que date la réputation de la morgue espagnole, réputation qui grandira, grandira, ou l'incantation de la *Périchole* n'est qu'une promesse vaine.

Mais ce qu'on ne sait pas, c'est que, devenu vieux, le conseiller des assassins mariés se fait ermite. Honteux d'avoir tant arraché, il veut guérir. Nos renseignements particuliers nous permettent d'affirmer que, le mois prochain, les murs de Paris se barioleront d'affiches dont voici la teneur.

DOCTEUR ALEXANDRE DUMAS FILS
Membre des Académies française et de médecine,
Licencié ès-sciences psychologiques
Décoré de plusieurs ordres
98, Avenue de Villiers
GUÉRISON A FORFAIT
des
Maladies secrètes du cœur
Relâchement du lien conjugal
Humeurs incompatibles
Ecoulement de larmes incomprises
Rétrécissement du bonheur nuptial
etc., etc.

Toute personne qui se présentera au docteur munie de ce volume aura droit à un rabais de 10 % sur le prix de la consultation.

A MÉDITER

Un groupe de dramaturges se forme qui rêvent d'écrire des « pièces agricoles » probablement sous l'inspiration du Grand Protectionniste Français dont on connait les discours explosifs, chargés de Mélinite.

Henri Céard me semble avoir tous les titres à figurer parmi ces Messieurs, lui dont on n'a pas oublié *la Pêche*, si chère aux spectateurs du Théâtre Libre qu'ils l'avaient surnommée, évangéliquement « la Pêche miraculeuse. » Pourvu qu'il n'amène pas avec lui, oh non! le déplorable Paul Alexis dont la *Pomme* appelle la Pomme (cuite) comme l'abîme appelle l'abîme.

Il est superflu de songer à évincer l'inéluctable Louis Figuier, auteur d'une *Fraise* pour laquelle on ressucita l'ironique dicton du XVIe Siècle « A la fraise, on connait le veau ! » Quant à M. Manuel ; il fera, bien entendu, sa Poire en compagnie de M. Zola qui, implorant et mélancolique, erre dans les couloirs de l'Académie française, en faisant le Poireau.

. . .

La littérature aujourd'hui se niche partout, de même que l'esprit court les rues. Je n'en veux pour preuve que certain fruitier de mes amis qui relit Shakespeare entre la vente d'une douzaine de pommes et d'un demi-

Pont-l'Evêque. Ce gaillard est aussi facétieux que lettré. Dans sa boutique bien achalandée où l'on enveloppe deux sous de brie dans les bonnes feuilles du dernier roman de Méténier, une inscription mystérieuse court partout, appliquée en lettres rouges sur les glaces qui reflètent çà et là les calvilles et les beurres d'Isigny ou de Mayenne, une inscription devant laquelle béent les clients même les plus à la coule.

En effet, gravé sur les boiseries blanc et or on lit, en grosses lettres, un abscons :

ICI

MUCH ADO ABOUT NOTHING

Et mon fruitier, facétieux et lettré, mais aimable à la clientèle, donne à qui le demande le sens de cet étrange *mane*, *thecel*, *pharès*.

— Ce que ça signifie? C'est bien simple.

ICI

Beaucoup de BRIE *pour rien*.

*
* *

C'est effrayant ce qu'il y a de femmes mariées qui n'ont jamais soupé........ que de la fiole de leurs maris.

L'amour est une névrose qui commence par vous faire perdre le Nord et finit par vous faire gagner le Midi.

A dix ans, on fait des cocottes ; à vingt, elles vous font ; à cinquante, elles vous refont ; (même avant).

Le mariage est une règle qui a ses exceptions ; la femme, une exception qui a ses règles.

A la rigueur, un manchot peut tomber sur sa femme à bras raccourcis, mais, par contre, il lui est bien défendu de dormir à poings fermés.

En guerre, on cerne une place avant de la prendre ; en amour, les yeux se cernent quand la place est prise.

HUGOPHOBES

Décidément, Vallès disait vrai : La mort n'est pas une excuse.

M. Jules Lemaître, dans les gazettes, et M. l'aîné des Coquelin, dans les interviews, saccagent l'œuvre de feu Victor Hugo avec une férocité si brigade-centrale que la Bourse a baissé, immédiatement, jusqu'au niveau du talent de M. de Montépin.

L'éminent *Debater* que nous octroya Normale (les petits cadeaux entretiennent...) et l'éminent comique que nous octroyons aux nations voisines (les petits cabots...) s'accordent à ne reconnaître aucun talent à l'auteur de la *Légende des Siècles*, aucun. Jules lui refuse la profondeur, lui dénie le lyrisme, lui conteste l'orthographe ; il l'accuse d'avoir créé des vieillards décoratifs mais prolixes, une philosophie nuageuse encore que rudimentaire, et des *Misérables* moins réjouissants que *Boubouroche* ; bref, il décrète que tous les volumes de cet œuvre puéril et victorhugrotesque seront brûlés sur le fumier, dans la cour du 45, rue d'Ulm.

Quant à l'autre tombeur, au lieu de s'attarder, comme son copain, à prouver que Victor Hugo, moins brillant que Lamartine, rime plus chichement que Musset, il se plait à considérer cette question littéraire sous un angle très spécial, si spécial qu'avec tout le respect dû à un sociétaire fugace, je ne puis m'empêcher de croire que

votre soleil, ô cieux américains, lui a tapé sur la tête. Car ce Scapin en délire condamne le personnage de don César de Bazan « d'un comique bien superficiel » parce qu'il est trop fatigant à interpréter : « Moâ, monsieur, moâ qui jouais l'*Etourdi* avec aisance et facilité, il me fallait changer de flanelle après le quatrième acte de *Ruy Blas*, oui môssieur, tant j'étais rendu, tant j'avais dû ahaner, souffler, suer, afin d'exprimer quelques effets de ce rôle ingrat si bien fait cependant, semblait-il, pour mettre en lumière la gentilhommerie de mon allure et l'aristocratique courbure de mon nez aquilin ».

Vivat Mascarillus ! Cette appréciation des œuvres littéraires au point de vue hygiénique ne pouvait manquer de faire école : c'est ainsi que le Dr Monin cisèle déjà une étude de pathologie théâtrale : « De l'action du théâtre romantique sur les glandes sudoripares des acteurs de la Comédie-Française » ; la Faculté de Landerneau vient de mettre au concours un sujet de thèse qui fera du bruit : *Cur litteratura Cherbuliezensis facit dormire* » ; enfin, M. Berthelot lira prochainement à l'Académie des sciences un important mémoire « Sur le protoxyde d'azote dégagé par les œuvres d'Alphonse Allais. »

Et ça ne fait que commencer !

REPORTAGE

Un maitre de la littérature contemporaine nous prie d'insérer la lettre suivante :

Messieurs,

L'indiscrétion de vos confrères passe les bornes, hors lesquelles, nous dit le Sage, il n'est plus de limites. A partir d'aujourd'hui, je les préviens qu'ils auront, chez moi, à opter entre les traitements suivants : être jetés centre par-dessus tête du haut en bas de l'escalier ; être mis en rapport avec deux énormes molosses qui ne connaissent que moi ; être assaillis à l'improviste avec des objets plutôt lourds, tels que l'*Histoire de la monarchie de Juillet*.

Depuis vingt ans, je suis le baromètre des reporters ; on me consulte, et au besoin on me tapote pour me faire marquer l'actualité désirée.

Je ne dors plus ; on me réveille à deux heures du matin pour m'interroger sur la Mort de Louis XVI ou sur le Pavage en bois, ou toute autre question d'intérêt récent. Dieu sait l'exactitude que l'on mit à reproduire mes entretiens, les idées que l'on m'attribua et dont je suis encore surpris ! Toutefois, je n'ai réclamé que contre les sottises.

Des jeunes hommes dénués de préjugés abusèrent de ma confiance pour rédiger à mon insu des interviews de moi ; il leur parut qu'ils possédaient assez mon juge-

ment pour en faire la commune mesure de toutes choses et s'en servir sans même me prévenir.

On m'a ainsi pris mon avis sur Dieu, sur l'humanité, sur les institutions ; j'ai laissé faire.

On m'a ensuite pris mes réflexions intimes sur l'état de choses ; j'ai consenti.

On m'a pris des autographes ; j'ai acquiescé.

On m'a pris des exemplaires sur Hollande de mes livres, avec signature ; j'ai cédé.

Alors, on s'est enhardi au point de démeubler ma maison.

Parfaitement ; je relate ma journée d'hier.

A midi et demi, je termine mon déjeuner. On introduit dans la salle à manger M. A..., de l'*Intègre Quotidien*. Il vient me demander mon avis sur le bimétallisme. Puis-je lui refuser ? Non, certes. Au bout de cinq minutes d'entretien, il se lève et me dit : « Je suis fixé, je vous remercie ; à titre de document, j'emporte toujours ceci: je ne vous demande pas de dédicace, je suis pressé. » Ce disant, il saisit prestement le plateau où reposait mon service à café en argent massif, et disparaît.

A une heure, je fais la sieste dans ma chambre ; malgré des ordres sévères, on introduit M. B..., de l'*Ex-Japhet*, qui désire connaître mon opinion sur l'antisémistisme. J'achève de la lui détailler, lorsque, après avoir plié un carnet de notes, il court adosser une chaise contre le mur, s'en sert comme de marchepied et décroche un merveilleux crucifix d'ivoire (travail italien du quinzième siècle). Avant de quitter mon cabinet, il m'adresse un bon sourire et dit : « Je vais voir si Dieu le fils a re-

gagné le Pair, en dernière Bourse il cotait 30 deniers. » Il s'en fut avec mon crucifix.

A 1 h. 1/2, un jeune gentleman bien mis force la porte de mon cabinet de travail : « Monsieur, dit-il, ne me cachez pas l'impression que vous produisent les derniers scandales. » Je me répands en ingénieuses considérations. Mais lui se rapproche de la cheminée, saisit énergiquement les flambeaux dorés à l'or fin, les met sous son bras gauche en criant : « Il faut que la lumière se fasse. » Et cependant qu'il s'équilibre avec la pendule sous son bras droit, il hurle : « L'heure du châtiment va sonner. » Lors il s'enfuit ; j'ai sa carte de rédacteur, au *Bien Public*. Que ne respecte-t-il le bien privé !

Et jusqu'à dix heures du soir, de demi-heure en demi-heure, les reporters se sont succédé, emportant qui un meuble, qui une potiche, qui un bijou.

Un reporter de l'*Art nouveau*, venu pour m'interviewer sur la peinture moderne. a jeté son dévolu sur un petit Téniers que j'aimais beaucoup.

Un rédacteur du *Partage*, journal socialiste, venu pour m'interviewer sur l'extinction du paupérisme, m'a pris ma chaîne et ma montre. « Nous avons le remède à portée de la main, » ajouta-t-il.

Un rédacteur du *Vive le Roy*, venu pour m'interviewer sur l'avenir de la monarchie en France, s'annexa ma collection de vieilles monnaies, dont plusieurs sont en or et valent cher.

Ma bibliothèque s'est enfuie avec le reporter du *Bibliographe* ; celui-là avait amené des déménageurs ; ma vaisselle plate a suivi le représentant d'un journal offi-

ciel ; mes papiers secrets furent la proie du *Murmex illustré*.

Jusqu'au rédacteur de la *Polissonnerie*, journal du soir, qui, ne trouvant plus rien à emporter, enleva ma petite bonne. J'y tenais, pourtant.

Vous comprenez que cela ne peut durer, je suis las des indiscrétions de ces messieurs. Il ne me reste plus une idée inédite ni un meuble présentable. Je suis à la merci du premier énergumène à qui il viendra fantaisie de me fendre le crâne pour connaître mes pensées de derrière la tête, ou de faire sauter ma maison pour recueillir mes intentions à l'égard de l'anarchie.

Je trouve blâmable que la presse se déconsidère par de telles mœurs, et j'invite les autorités constituées à sévir.

Votre confrère vexé

EMILE ZOLA.

EPIGRAPHES

Un papetier des grands boulevards, désireux d'obtenir dans la Presse un peu de réclame pas trop chère, vient d'avoir l'idée, simplement géniale, d'envoyer à chaque directeur de journal une boite ophtalmique remplie de papier à lettres dont l'ingénieux commerçant eut soin de blasonner chaque feuille d'une devise appropriée au destinataire.

Pour *le Temps*, un veillard armé d'une faux aux apparences de rasoir repousse le pot-de-vin que lui présente un perceur d'isthmes, et, sur une banderolle qui sort de sa bouche vertueuse, on lit « *Le Temps* ne fait rien à l'affaire. »

Charmant, le blason de l'*Autorité* : casse-tête et fleuret sur champ de gueules.

Le moniteur des Juifs royalistes s'est vu attribuer cette citation d'*Amphytrion* : « La meyer des restaurations est la restauration où l'on dine ». Pour symboliser l'aménité du directeur, une *gaule*, une *oie* emblème de l'abonné.

La Libre Parole n'a que le choix :

« Envoyons le faire youtre.

« Goïms, on vous promet Drumont et merveilles.

« Cohn comme la lune

« J'en ghetto un petit de mon âge. »

Le papetier a pris une vue de Sainte-Périne pour la *Gazette de France* et une vessie pour la *Lanterne*.

Un de nos confrères bien connu pour le venin de ses articles s'était vu réserver ceci : « Petit poison deviendra grand. »

Au-dessus du portrait de M. Magnier, tête aristocratique mais dégarnie, la célèbre exclamation d'Esope a tout naturellement sa place : *Oïa, qué galet* !...

Il me faudrait la lyre carminative d'Armand Silvestre pour célébrer dignement la manière flatueuse dont l'aquarelliste te désigna, ô *Paix*.

Croirait-on que, sans être désarmé par les touchants efforts de M. Lavisse pour avoir de l'esprit, l'ironique commerçant orne le papier destiné au *Journal des débats* d'un frac d'académicien, avec cette épigraphe « L'habit ne fait pas Lemoinne » L'autre à dû rire jolin.

IMPOSITION

Au moins, je vais traiter une étrange matière... On sait que le député Moreau, surnommé l'Amer Moreau par les vengeresses ironies du noble faubourg, vient de déposer une proposition tendant à imposer la noblesse. M. Aurélien Scholl a déjà signalé quelques-uns des inconvénients de cette loi qui frapperait l'acteur Baron, le chocolat Marquis, l'éditeur Leduc, les descendants d'Auguste Comte, les pince-Monseigneur, et coûterait au sympathique directeur de la Porte-St-Martin, déjà fort éprouvé par une saison désastreuse, 20,000 fr pour signer du Quesnel, 40,000 francs pour signer du Quesnel des Tournées Dramatiques.

M. Moreau, esprit simpliste, n'a pas prévu les perturbations amenées dans toutes les classes de la société par un impôt qui désolerait les villes de Beaumont-le-Vicomte, Bar-le-Duc, Choisy-le-Roi et les pêcheurs de l'Ombre-Chevalier, réduirait à la mendicité le vidame de Lardillon de Laboucle de Monbissac, et contraindrait le poète des Erynnies à s'affubler, par économie, du nom sonore de Leroturier-Delille.

Frappé de ces multiples inconvénients, un de nos honorables, — intime ami de feu Margue — a eu l'idée d'un impôt destiné à remplacer celui de M. Moreau, et présente avec lui, d'ailleurs, une certaine analogie, puisqu'il s'occupe également de la partie (comment

dirai-je ?) de la particule. Je ne sais si je me fais suffisamment comprendre. Du haut des cieux, ta demeure dernière, bon général Cambronne, es-tu content ? — Pour empêcher une table de vaciller, vous la calez ; dans l'espèce, destinée à équilibrer le budget, cette proposition fait cale.

Donc, le gouvernement distribuerait, à l'avenir, des chalets de nécessité, comme aujourd'hui des bureaux de tabac, aux veuves des fonctionnaires bien pensants, munies des papiers nécessaires. Inutile de dire que ces édicules seraient entourés de tout le confort désirable : eau, gaz, (gaz surtout), et orchestre d'instruments à vent exécutant le *Ça ira*, *Pousse-Pousse-Polka*, ainsi que de vieilles *Courantes*.

On l'admettra bien, il serait injuste qu'un riche oisif pût flâner une demi-heure sans payer une plus forte rétribution que le prolétaire pressé, ne restant que le temps strictement nécessaire sur les lieux : aussi, on procédera à l'établissement d'un compteur horaire, et même stercoraire. Quant à la qualité de matière imposable, elle sera évaluée à l'aide d'un compteur culométrique dont les frais d'installation seront retenus sur le cautionnement des titulaires — un cautionnement est indispensable, attendu que plusieurs des préposées pourraient être tentées de manger leur fonds.

Cette idée, qui ne manque pas de selles, sera défendue par un député dont le nom n'est pas encore connu. (Sera-ce Barascud. Chichié, Lachièze, ou quelque autre collègue de feu Proust ?).

En tout cas, il serait possible que le ministère posât la question de cabinet.

FANTAISIES BUDGÉTAIRES

Qu'elle résulte d'une confiance excessive dans les divers attrape-gogos tendus à la crédulité publique par des perceurs d'isthmes dans la Lune ; de tirages à cinq invétérés, régulièrement complétés par d'autres cinq ; ou d'une coûteuse sympathie pour les horizontales en général et en cabinet particulier : quand la banqueroute, la hideuse banqueroute, est à la porte d'un citoyen français, électeur, éligible et vacciné, qu'arrive-t-il ? Il arrive des huissiers porteurs de menaces rédigées en un langage obsolète que, méchamment, ils ont consignées sur des papiers d'un prix excessif.

Plus heureux, plus heureux cent fois les financiers de l'Etat : lorsque ces messieurs éprouvent quelque difficulté à budgéter honorablement, ils ne perdent pas de temps, et, dès l'abord, nomment une commission qui rit de l'état des choses, tant elle est bonne fille, et dont les inventions semblent devenir plus joviales à mesure qu'elle s'enfonce davantage au dessous de ses affaires. Plus on est dessous, plus on rit. Cette belle humeur se traduit en propositions de nouveaux impôts d'une exquise fantaisie ; un souffle d'angoisse passe sur le troupeau des pâles contribuables et, dans les verts cartons, asile héréditaire où pour jamais on les croyait ensevelis, s'agitent et bruissent de sinistres projets.

Quand je pense qu'un impôt sur les vieux garçons est

réclamé par une pétition que viennent de déposer à la Chambre des députés un grand nombre de citoyens — et de citoyennes je pense — pour lesquels le célibataire, voilà l'ennemi ! Les Français, dont la malice est surabondamment prouvée par la création du vaudeville, ont adopté avec entrain cette idée saugrenue qui fait son chemin soutenue par les gens mariés : et nous voici sérieusement menacés.

O mon Dieu, ô Vous qui pouvez tout, est-ce que vous ne pourriez pas illuminer d'une lueur de bons sens ces obtuses cervelles parlementaires ? Est-ce que vous ne pourriez pas faire comprendre à ces hypo-sous-vétérinaires qu'il est douloureusement idiot, pour arrêter la décroissance de la natalité, de frapper les gens à la bourse ?...

CHATS

Des esprits superficiels, mais malintentionnés, s'obstinent à déverser l'ironie sur les commissions multiples dont s'enorgueillit tout bon régime parlementaire ; nous espérons que le sein de la compagnie du budget échappera au chatouillement de ces plaisanteries aussi déplacées que traditionnelles, car il est hors de doute que l'on vient de faire là de la bonne et solide besogne.

En effet, le rapporteur du budget de la guerre vient de proposer à ces collègues, qui l'ont acceptée pleins d'entrain, une réduction joviale que le *Journal Officiel* expose avec sérénité : il s'agit d'une économie de 5,000 fr., réalisée sur les frais d'entretien des chats (au nombre de 685 d'après les chatistiques les plus dignes de foi) nourris par l'administration de la guerre pour faire la chasse aux rats dans les manutentions. Le prix de leur nourriture quotidienne a été réduit de 8 centimes à 6 centimes par tête. (Ils ne doivent pas se gorger de truffes, à ce taux là). Et l'*Officiel* qui, dans l'espèce, fait une concurrence déloyale au *Chat noir*, tout indiqué, semble-t-il, pour traiter cette question, l'*Officiel,* dis-je, ajoute : « En même temps qu'on économise 5,000 fr. de cette façon, on prend une mesure pratique, car il est évident que moins ils seront nourris par l'administration, plus ces chats mangeront de rats. »

Evident, en effet, et nous ne saurions qu'approuver

une résolution dont le seul inconvénient sera d'amener une perturbation violente dans le cours du mou ; mais pourquoi s'en tenir à des demi-mesures au lieu de couper court aux déplorables abus que nous signale la note officielle.

Puisqu'avec une réduction de 8 à 6 centimes « par tête » on économise 5,000 francs, la plus simple des règles de trois permet d'affirmer sans craindre d'être démenti qu'en supprimant toute allocation aux chats élevés sur les genoux de l'intendance, la commission du budget épargnera 20,000 francs. De plus, si la théorie de l'honorable rapporteur est exacte, les chats engloutiront les rats en quantités telles que ces rongeurs disparaîtront à brève échéance, — comme les carlins et les députés boulangistes.

C'est grand dommage que M. Déroulède ait renoncé à ses 25 francs quotidiens !

Personne à la Chambre n'aurait pu s'espacer sur ce sujet avec plus de compétence que le barde à qui la France doit *les Chats du Soldat*.

QUESTIONS FINANCIÈRES

On vient d'abaisser un impôt. Oh ! pas chez nous, parbleu ! mais enfin dans un pays soumis à notre protectorat, à Tunis, ville dont les orateurs anticoloniaux ont accoutumé de dire pis que guillotinner, regrettant que nous ne puissions nous défaire de ce qu'ils regardent, en leur aveuglement passionné, comme un « crampon » — le mot fut lâché en pleine Chambre — ou, pour employer une comparaison plus noble, comme une sorte de « Tunis de Nessus ».

Un abaissement d'impôt ! Si pareille aubaine nous advenait, on peut affirmer que les métropolitains, fous de joie, accrocheraient de l'étoffe tricolore à toutes leurs fenêtres ; en Tunisie, les colons grognent ! On leur diminue la « Mejba » (comment va le prince d'Orléans ? Bien ? Allons, tant mieux) ; ils auraient voulu la voir entièrement abolie. *O fortunatos nimium* (c'est du tunisien) ces gaillards qui ne connaissent point le bonheur de fouler notre sol où l'impôt, suivant l'expression de M. Legouvé, à moins que ce ne soit d'un autre académicien, où l'impôt, « rappelle le chiendent dans un pot, qui, exposé au vent, à la pluie, à la rafale, partout s'étend et partout s'étale ».

Au lieu de se congratuler, ils ergotent. Ils allèguent que certaines *tribus* ne versent pas le *idem* ; qu'on ne l'exige pas des « cheiks » ce qui nous promet des ré-

vélations de M. Andrieux; enfin, que les seuls habitants de Sfax payent l'impôt qui font preuve de bon vouloir — *Sfax hominibus bonae voluntatis* — car on ne le leur réclame pas régulièrement.

Aussi bien, pour s'étonner de voir les prévenances gouvernementales si dédaigneusement accueillies, il faudrait ignorer le noble jeu pratiqué par les Rosenthal et les Arnous de Rivière, car des échecs n'ont pas lieu de surprendre dans la « Régence ».

PROTESTATION

Un certain nombre d'électeurs parisiens adressent à la Chambre une protestation — trop juste pour que nous ne nous empressions pas de l'insérer.

Au bas des appareils électriques qui éclairent le Carrousel se trouvent des pivots autour desquels s'enroulent les fils conducteurs.

L'extrémité de ces pivots dépassant un peu l'enveloppe extérieure de l'appareil, on pouvait, à l'aide d'une tige de métal, le bout ferré d'une canne par exemple, obtenir, en touchant simultanément le pivot intérieur et le cylindre extérieur, de légères décharges électriques, avec production d'étincelles.

Ce passe-temps récréatif et parfaitement moral nous est interdit désormais. On vient de dissimuler l'ouverture inférieure des appareils sous une épaisse et immobile plaque de bronze.

Qui a fait cela ? Encore M. Poubelle, sans doute. Quand ce néfaste personnage cessera-t-il de tyranniser notre bonne ville ?

Aux armes, citoyens !

REPEUPLONS

Encore que le gouvernement, par le canal de ses sous-préfets, déverse, à toutes les distributions de prix, des flots d'éloquence sur la tête de Voltaire, il me paraît abandonner le déisme un peu flottant du polygraphe de Ferney pour s'enfoncer résolument dans l'bégélianisme le plus opaque.

A présent qu'il semble acquis d'une façon définitive, qu'après les Siamois, succédant aux Tonkinois, nous allons combattre les bois d'ébène de l'Afrique centrale, soumettre la principauté de Monaco, et semer de cadavres l'archipel polynésien, nos hommes d'état s'émeuvent ; ils supputent les effroyables dépopulations que, fatalement, vont produire les perfectionnements apportés à l'art de s'égorger et, — fidèles à la conciliation des contraires recommandée par le Lycophron de Stuttgard, — ils s'ingénient à faire des semis de générations, après s'être donné un mal du diable pour les moissonner en conscience.

Le ministère avait d'abord songé à s'adresser au docteur Jousset de Bellesme, qui a fait du repeuplement une étude spéciale ; mais il réfléchit à temps que les produits fournis par l'éminent pisciculteur étaient précisément ceux dont le besoin se faisait le moins sentir, surtout sur les boulevards extérieurs, et le projet fut abandonné.

C'est alors qu'il accorda son patronage à la société

Vertan, dont le propectus — une pure merveille — contient, entre autres perles, celle-ci.

« Les époux qui, le jour de leur mariage, verseront
« à la caisse de la Société une somme de 500 francs au-
« ront droit à une prime de 50,000 francs au bout de
« cinq années, si, dans cet espace de temps, ils ont mis
« au monde quatre enfants. »

Remarquons en passant que, si cette Société réunit un grand nombre d'adhérents, le Dr Lereboullet et les autres accoucheurs à la mode seront tous millionnaires avant cinq ans ; mais, comme le disait avec tant d'à-propos le jeune Hamlet, là n'est pas la question.

En tous cas, la prime vaut qu'on tente l'épreuve. Aussi, je ne saurais trop recommander aux amateurs qui prendront part au concours, une hygiène toute spéciale.

Monsieur ne fera pas mal d'accrocher aux murs de son cabinet de toilette les portraits des Parisiennes en vogue, depuis Mlle Cassiv, si elle est la première, — ce que j'admets, suivant le dire du *Petit Journal* — jusqu'à Mlle Pot à Tabac, si elle est la dernière — ce que j'accorde, d'après le *consensus omnium*. —

Semblablement, il sera bon que les photographies de MM. Romain, Proudhon et autres désirables apollons se trouvent toujours sous les regards de Madame, qui pourra se dispenser de se procurer le portrait de M. Lassouche.

Pendant le jour, un exercice modéré ; repas appropriés : bisques, truffes, etc. c'est l'A B C du métier. J'en appelle à tous lés garçons de Maire ! Le soir, lecture en

commun d'un peu de Kistemaekers et de la petite correspondance du *Gil-Blas !* Suivez mes conseils, jeunes couples, ne vous écartez pas des règles et laissez faire aux dieux. Je gage que le chiffre des naissances sera bientôt plus élevé, beaucoup plus, que les notes de Madame Lureau-Escalaïs.

Une observation importante ; que si, après avoir fourni les trois quarts du parcours, un mari, tout à coup *broken down*, se trouve dans l'impossibilité d'arriver au poteau, il va de soi qu'il pourra se faire remplacer par le jockey d'une autre écurie ; la monte importe peu ; libre au mari d'avoir recours à une collaboration, il est nommé seul, il touche seul les 50,000 francs de droits d'auteur ; *is pater est quem prima demonstrat.*

En effet, on concevrait malaisément que la Société pût intervenir, ergoter, rechercher la paternité, dire : « Pardon, il y a maldonne ! » D'autant plus, qu'à moins de réussir à se procurer pour ces constatations délicates des inspecteurs d'une incombustibilité peu vraisemblable, elle courrait grand risque d'être trompée par ses employés qui fermeraient les yeux sur les infractions commises par les jolies clientes et ne décrèteraient qu'au détriment des laiderons leur maldonne arbitraire.

La maldonne è mobile !

Chantait Verdi.

Il est superflu d'insister sur la supériorité morale de ce système qui hâtera la mise au rancart définitive des anciennes théories restrictives prônées par des économistes hors d'âge, les « Malthusalem » de la science sociale.

EXTRAIT DES MÉMOIRES D'UN HUISSIER DU PRÉFET.

I.

Ce jour là, M. Levraud leva un lièvre de forte taille, et, grâce à son anticléricalisme truculent et jobard, la séance du conseil ne tarda pas à ressembler, comme deux gouttes de pétrole, aux assises tenues par les habitués du *Crapaud Volant*, qui frappaient d'une amende de *cinquinte* centimes tout rétrograde ayant prononcé le nom de Dieu. Levraud, rongeur chauve mais disgracieux, a chargé à fond de train sur les ouvrages classiques « conçus dans un ordre d'idées surannées, cléricales et monarchiques », dont la lecture, à l'en croire, habitue les moutards des écoles à passer la main sur le dos de l'hydre de la superstition. Il a ordonné qu'on les remplaçât dans les vingt-quatre heures par des livres « animés de l'esprit moderne », et, s'il n'a pas enjoint que les auteurs des volumes incriminés fussent pendus, place de l'Hôtel de Ville, de la main de Vaillant, c'est pure bonne grâce de sa part.

Mis en cause par cet orateur dangereux, le Directeur de l'enseignement a objecté avec une inquiète douceur qu'il ne dépendait ni de lui, ni du machin municipal, ni de Géraudel, ni de personne, que la littérature classique — depuis cet âne de Corneille, jusqu'à Lamartine, cet

imbécile, — fût imbue de spiritualisme ; sa protestation a été étouffée par les hurlements des inquisiteurs de l'orthodoxie nouvelle et, jaloux des lauriers broutés par Levraud, un Torquemada bilieux au poil rare a répandu des paroles opiacées (Hov'lacque, t'en souviens-tu ? Nous dormions en silence...) a fait voter, lui aussi, la mise hors la loi de quelques bandits.

Excommunié, M. Pontsevrez, qui prétend que « l'homme a une nature spirituelle et une nature animale ». Hovelacque et Levraud entendent être regardés comme des animaux nullement spirituels. Excommunié, M. Gérusez, qui ose combattre la philosophie d'Helvétius et de ce pleutre pesant de d'Holbach. Excommunié, M. Adler Mesnard dont les *Exercices de langue allemande* recèlent, sous prétexte d'exemples, des phrases sournoisement spiritualistes. Le thème allemand sera matérialiste ou il ne sera pas.

Je veux être embrassé par Caumeau, si jamais la Congrégation de l'Index montra autant d'intolérance que notre congrégation municipale de l'index — dans l'œil.

Faut-il un exemple encore pour démontrer que, sans effort, rien qu'en obéissant aux impulsions de son heureux naturel, l'apôtre le plus enflammé de cette théocratie à rebours, Levraud, atteint des hauteurs comiques jusqu'auxquelles le divin Valabrègue lui-même ne s'est pu guinder ? Il suffira de rappeler qu'il a déclaré hérétique et relaps M. Montmahou, assez audacieux pour faire des singes l'ordre des quadrumanes, au lieu de les confondre fraternellement avec l'homme dans l'ordre des primates.

En vérité, il aurait le cœur dur et l'âme cléricale celui qui refuserait à ce sectaire la joie d'être pris pour un macaque de la plus hideuse espèce. Concédons cette douceur au grand excommunicateur du conseil, Monseigneur Levraud, primate des Gaules...

II.

Sachez que les organisateurs du pèlerinage de Saint-Philippe se trouvèrent fort dépourvus quand les acceptations furent venues ; ils avaient reçu les adhésions d'un quarteron de bonapartistes besogneux, d'un demi-cent de légitimistes pour lesquels le véritable amphitryon est celui chez qui l'on a chance de dîner, d'une douzaine de vieux renards, d'une grosse de jeunes serins, celles, même, de quelques fonctionnaires assez disposés à brouter les choux philippistes sans cesser de traire les chèvres du budget ; mais, avec un ensemble que les chœurs de l'Opéra ne peuvent soupçonner, même en rêve, les ouvriers s'étaient abstenus. Pas plus de prolétaires qu'aux soirées de M. de Mackau.

Les situations terribles font naître les résolutions grandioses ; le recalé Piou eut une idée que je qualifierais de géniale s'il n'était entendu que cette épithète doit être réservée aux œuvres de M. Marcel Prévost ; par ses soins, les droitiers du Sénat, de la Chambre et du Conseil sur la discrétion desquels on pouvait compter, revêtirent des bourgerons, des salopettes, des souquenilles, et dissimulèrent dans d'inélégants pantalons de velours à côte ou de toile bleue leurs jambes fines et nerveuses, faites

pour les culottes des cours. Puis, les nobles déguisés loin des rives de France, oui, voguèrent doucement, voguèrent en chantant *la Parisienne*.

Palsambleu, messeigneurs, ce fut un beau spectacle et le royal rejeton d'Hélène de Mecklembourg sentit ses yeux se mouiller en voyant cette énergique phalange d'ouvriers (sans travail) descendre d'une tapissière dont les chevaux avaient été dressés par M. de Baudry d'Asson, d'après la méthode Bocher.

M. Chesnelong, les bras nus jusqu'aux coudes et exhalant une véhémente odeur de tête roulée, modulait ce refrain célèbre dans sa partie :

Moi, dans tout' la monarchie,
Plus mêm' que Plon-plon,
Ce que j'aime à la folie
C'est les pied d'cochon.

Enfouis jusqu'au ventre dans des bottes terribles, le comte de Bondy, qui s'était adjoint pour la circonstance son collègue bonapartiste M. Delafosse, eut la joie d'entendre Son Altesse dire gracieusement : « Messieurs, l'hommage d'un partisan fidèle sent toujours bon. »

Il suffit de lire les noms de MM. Buffet, Duchêne et Jolibois pour deviner que ces trois seigneurs faisaient fonction d'ébénisses, tandis que le rôle d'entrepreneur en bâtisses — qu'c'était comme un bouquet de fleurs ! — était rempli avec une rare compétence par M. Cazeaux dont un vote récent du Sénat ne semblait pas avoir abattu la fierté.

Ajoutons que certaines industries, qui souffrent beaucoup depuis la République, avaient envoyé à Jersey une

députation dont la présence fut très remarquée, s'il faut en croire les cris de « vive Leroy ! » que des reporters dignes de foi affirment avoir entendus.

Pour chaque pèlerin, le noble exilé eut un mot affectueux, un sourire réconfortant, une poignée de main grosse de promesses ; aussi, les simili-ouvriers le quittèrent dans le ravissement, à l'exception de quelques bonapartistes ralliés dont l'incurable candeur avait espéré des encouragements plus trébuchants.

Le plus curieux, c'est que malgré cette manifestation la République tint bon quelque temps encore, jusqu'à la guerre Franco-allemande de 1896...

TATOUAGES.

Mon cher Veber,

Personne, aujourd'hui, n'ajoute plus la moindre créance à ce dicton suranné qui veut qu'en France le ridicule tue. Cette assertion gratuite — mais non obligatoire — est suffisament démentie par l'existence du corps médical, qui se porte comme M. Charme, en dépit des traits innombrables que lui a décoché la raillerie de tous les âges, sans pouvoir les faire *intrare in illo docto corpore* — tant ces purgons ont le cuir épais.

La chronique a-t-elle fait des gorges assez brûlantes du docteur Luys, ce Soleil du Corps qui plonge ses « sujets » dans une ivresse à épouvanter l'Intrépide Vide-Bouteilles, rien qu'en leur montrant de fort loin un cep de vigne, et leur procure les vomissements les plus grandioses en frottant le dos de leur concierge avec un tome dépareillé de Montépin.

On aurait pu croire que l'Académie, rendue plus prudente, mettrait un frein à la fureur de ses communications après s'être attiré les ironiques anathèmes de la chronique parisienne, de qui relèvent les princes de la science et qui sait leur donner — on l'a vu — de grandes et terribles leçons. Il n'en est rien. Ses membres viennent de faire le plus favorable accueil à un médecin militaire, le docteur Mohr qui en veut à notre peau et préconise chaleureusement l'usage du tatouage.

Mille fois trop bon, monsieur le major !

Certes, je n'ignore pas qu'il y a des précédents : jadis, à Condorcet, pendant les cours d'anglais de l'excellent Coppinger, j'ai dévoré les *Enfants du capitaine Grant*, un julesvernissage aussi vraisemblable et plus amusant que les romans de M. Jules de Glouvet (qu'est né de Beaurepaire, à ce qu'on sait). On narrait là-dedans les aventures du géographe Paganel, sur la peau duquel des sauvages avaient tatoué, avec une maëstria à la Caran d'Ache, un vautour symbolique. Si mes souvenirs sont exacts, notre compatriote refusait longtemps de livrer à l'admiration du public ses croquis intimes et finissait par se départir de cette réserve hermétique en faveur d'une Anglaise riche mais nommée Arabella (on n'est pas parfait), qui lui offrait sa main, avec un million dedans, en disant : « Aôh, maintenant, dearest faites moâ voir vautour. »

Ça c'est la fiction ; voyons l'histoire :

Dans le second volume de ce *Journal des Frères Zemgoncourt*, qui éclaire d'une si vive lumière l'influence du restaurant Magny sur les lettres, les Siamois de la phrase tarabiscotée affirment avoir connu une prostituée avec, sur le ventre, cette devise *Liberté*, *Égalité*, *Fraternité*.

O liberté ! que de tatouages on commet en ton nom !

A dessein, peut-être, de compenser ce jacobinisme abdominal, une rentière passionnément fidèle aux opinions qu'elle professe depuis le temps où elle payait la pension du jeune Bonaparte à Brienne, Gabrielle Elluini, s'est fait tatouer dans la région coccygienne — plus de cent personnes me l'ont affirmé — la célèbre

promesse d'un député charentais : « Nous ferons des républicains une telle pâtée, que les chiens eux-mêmes n'en voudront pas ! » C'est ce qu'on pourrait appeler une inscription cunéoforme.

Pour peu que cet usage préconisé par l'Esculape à soldats soit patronné par M. Arthur Meyer qui ne connait pas d'obstacles quand il s'agit de lancer une mode intelligente, trente-six millions de Français s'orneront bientôt d'un joli tatouage facile à emporter, même en voyage. L'ex-Vieux petit employé, gardien des oisons du *Siècle* au lieu d'écrire sur son chapeau : « Je suis Yves Guyot, gardien de ce troupeau », portera désormais ce signalement à l'orientale, sur ses fez.

M. Guy Bollard, reconnaissant aux eaux de Vichy qui l'ont débarrassé d'atroces coliques hépathiques gravera, à hauteur de l'organe si heureusement guéri : *Veni, vidi, Vichy*, une véritable profession de foie.

Ah ! tous ceux qui, par devoir ou par plaisir, fréquentent les conseils de révision, les bains froids, etc., etc., passeront de joyeux moments !

Il faut bien l'avouer, le docteur Mohr — c'est de Mohr aujourd'hui que nous vient la lumière — ne semble pas avoir prévu les multiples et savoureuses conséquences de sa proposition ; il demande seulement que l'on tatoue sur la peau de nos soldats le parcours des artères et les points où elles doivent être comprimées pour arrêter l'écoulement du sang chez les blessés.

L'idée de cette carte hématographique part d'un bon naturel et dénote chez l'auteur une confiance médiocre dans les connaissances anatomiques de ses collègues,

mais je doute qu'elle soit appréciée par les intéressés, peu soucieux d'être ainsi transformés en manuels d'angiologie ambulants. On aurait tort de croire, en effet, qu'à l'instar des lapins dont la *Cuisinière bourgeoise* s'est fait, peut être un peu légèrement, l'interprète, les conscrits aiment à être écorchés vifs. Qu'on les consulte. J'imagine que, comme les lièvres, ils préfèreront attendre.

Au revoir, cher ami,

Tout tatoué

WILLY.

ANTIVIVISECTIONNISTES

Vous pouvez fouiller tous les dictionnaires que Baudelaire compulsa jadis, à dessein d'enseigner le français à Cladel, depuis le Littré (*Lexicon giganteum*, HACHETTUS) jusqu'au modeste vocabulaire impérialiste des Pays-Bas (Napoléon l'Hollandais), je gage que vous ne trouverez pas une définition satisfaisante du mot *antivivisectionniste.* C'est pourtant bien simple ; l'antivivisectionniste est une personne exaltée, de l'un ou de l'autre sexe, qui cherche à vivisecter les partisans de la vivisection.

Or ces misérables ne dissimulent nullement leurs intentions et nous font assavoir, par voie d'affiches, que leurs bandes se réuniront prochainement en un congrès solennel, salle de la Société d'Encouragement (d'Encouragement à quoi ?) pour entendre une conférence féminine, gratuite, intéressante et contradictoire.

Evidemment on va fort s'assommer ; et les nez pacifiques seront à plaindre qui se trouveront sur le plus court chemin d'un poing à un autre. Aussi un malaise général règne sur Paris ; le gouvernement le sait mais il ne veut rien faire.

Et cependant, cependant ! ces gens là sont des récidivistes de la plus dangeureuse espèce : on n'a pas perdu le souvenir de cette antivivisectionniste enragée qui, un beau jour, chargea à fond de train Brown-Sequard, plutôt étonné, lui arracha le scalpel des mains et manifesta

l'intention arrêtée de lui passer au travers du corps un parapluie de famille. J'ignore ce qu'est devenue cette femme d'attaque, mais tout porte à croire qu'au lieu de lui reprocher énergiquement la hideur de son agression et de la courber devant le docteur en s'écriant :

Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois Talmeyr !

Tout porte à croire, dis-je, que le commissaire de police du quartier s'est contenté de la faire reconduire chez elle, avec des égards et un fiacre. Aussi, nous la reverrons au congrès.

Pourvu, mon Dieu ! pourvu que chez la majorité de ces estropiés du cerveau la rage ne se trouve pas à ce faite montée ! Pourvu que la plupart d'entre eux, plus calmes, constituent ce qu'en fortification permanente on appelle des antivivisecteurs privés de feu ! mais rien n'est moins certain.

En effet une des oratrices dont on nous menace, Mlle Huot, s'est jadis manifestée de la façon la plus tapageuse, et a méchamment tenté d'empêcher l'érection (oh ! que c'est laid) de la statue de Claude Bernard en vociférant des appels à la pitié envers les bêtes qui auraient été entendus du librettiste Gallet lui-même. C'est elle encore qui jadis, rue Pergolèse, encourageait de la voix et du geste les ruminants encornés de l'arène à transpercer leurs picadors : « Bravo toro ! A bas les vivisecteurs » !

Je me plais à reconnaître que les immeubles par destination auxquels s'adressaient ces excitations coupables eurent le bon goût de les mépriser, mais qui pourrait répondre que les foules suspendues aux lèvres (un peu fortes) de l'orateur en jupons vont faire preuve d'une

semblable sagesse ? Ajoutez que la Lyre antivivisectionniste qui avait promis son concours et devait, par sa musique lénitive, s'efforcer d'adoucir les mœurs ambiantes, ne prendra pas part à cette petite fête, Mlle Huot ayant naturellement rayé du programme ouverture et morceaux détachés. Dès lors il devient impossible de préjuger ce qui va se passer au congrès.

Dans le doute, je ne saurais trop conseiller à mes lecteurs de s'abstenir et de suivre l'exemple donné par M. Pasteur qui, spécialement convoqué, aura grand soin d'aller faire un tour dans ses vignobles d'Arbois, pour voir si le phylloxera s'y promène.

AU QUARTIER LATIN

Le pays latin est sous le coup d'une émotion qui rappelle les plus mauvais jours de notre histoire. On aperçoit, penchées au-dessus des choucroutes garnies et des bocks sans faux-cols, quelques-unes de ces figures sinistres qu'on voit surgir lors des grandes commotions populaires ; dans l'enceinte du Tir Jas, les meilleurs fusils du boulevard Saint-Michel s'exercent tous les soirs ; pour s'aguerrir aux fatigues d'une campagne, les étudiants quittent le lit de plume pour la Botte de paille, tandis que de leurs doigts agiles accoutumés à d'autres travaux, des infirmières volontaires — anges de dévouement — transforment en charpie le vieux linge de Madame. Toute la rive gauche se lève pour venger l'afront infligé au musée de Cluny par les comédiens de l'« Odéon de la rive droite ».

Les faits, on les connaît : en époussetant une vitrine remplie d'objets de le plus vague authenticité, le conservateur du musée découvrit dans un coin un petit morceau dans lequel il n'hésita pas à reconnaître la dent que Molière gardait à Boursault ; enfermer ce précieux débris dans un écrin et l'offrir à la Comédie-Française, ce fut l'affaire d'un instant. Mais la maison de Molière refusa énergiquement d'accepter l'os qu'on lui tendait : de là colère du Quartier, qui prit fait et cause pour son musée. Les choses en sont là.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de connaître dans quelle circonstance ce refus, gros de complications, fut opposé au musée de Cluny.

*
* *

La scène représente le cabinet directorial : une table recouverte d'un tapis vert, pas de jeux de baccarat, mais un verre d'eau avec tout ce qu'il faut pour parler. M. Claretie, M. Monval, toute la troupe : hommes, femmes, Mlle Dudley. Les figures sont aussi mornes que s'il s'agissait de subir la lecture d'une pièce de M. Emile Bergerat.

M. L'ADMINISTRATEUR. — La séance est ouverte.

M. WORMS. — La situation ? voici. Le musée de Cluny veut se débarrasser d'un tas d'objets encombrants ; si nous acceptons ça, il nous proposera demain un lot de ceintures de chasteté ; nous n'en saurions que faire.

Mlle LUDWIG. — Evidemment.

M. LE BAGY (*avec le hideux sourire qu'il a hérité de Voltaire*). — Qu'on envoie ça à Marck et Desbaux.

M. BOUCHER. — Pourquoi ?

M. LE BARGY. — Toujours Boucher, celui-là ! parce que l'Odéon a plus besoin d'os que la Comédie.

M. SILVAIN. — Soyons sérieux : ce fragment a-t-il appartenu ou non à Molière (*A ce nom M. Monval incline pieusement la tête*). Voilà...

M. MOUNET-SULLY. — ... *The question* !

M. GOT. — Yes. J'ai lu dans Saint-Simon ce passage que vous me permettrez de vous citer: « Tous deux (Molière et Racine), avaient part aux faveurs royales et

mangeaient au même râtelier. « Vous le voyez, Saint-Simon parle d'un râtelier. Il est donc évident que ce débris....

M. MONVAL. — Dites cette relique !

M. GOT. — ... n'a jamais appartenu à la mâchoire de notre grand comique.

M. COQUELIN CADET. — Cette histoire de Chicot, c'est fou.

M. FEBVRE. — Vive Henri III !

Tumulte

M[lle] MORENO. — Voyons, qu'on en finisse avec cette discussion odontalgique. La Comédie ne peut devenir la maison de Molaire.

M. L'ADMINISTRATEUR. — Nous refusons ? A l'unanimité ? Bien. La séance est levée.

UNE VOIX DE FEMME. — Elle a rien d'la veine.

*
* *

Les troubles du Quartier latin s'accentuent. Une escouade d'étudiants a envahi le café d'Harcourt et dispersé avec une effroyable brutalité un groupe d'agents des brigades centrales qui y prenaient, inoffensifs, de paisibles consommations. On s'attend aux plus graves événements.

Les éditions subséquentes de ce volume tiendront nos lecteurs au courant.

MAGIE AMUSANTE

Les Mages viennent de se rappeler au bon souvenir de l'Opinion Publique. L'autre jour c'était le tour des prestidigitateurs : toutes les subdivisions du banquisme y passeront.

Il faudrait n'avoir pas le moindre corps astral à se mettre sous (Pé) la dent, pour rester étranger à ces imposantes manifestations. En Afrique, où la civilisation vient à peine de pénétrer à coups de baïonnettes, les officiers de Behanzin célèbrent le *mess noir* suivant le rite dahoméen : on prend un blanc, on le cuit et on le mange.

Chez nous, les satanisants s'y prennent autrement. La messe noire, à part les ciboires et l'attirail blasphématoire, c'est l'ordinaire service que l'on dit en certaines maisons. Le meilleur exorciseur, en pareil cas, serait M. le chef de la police des mœurs et quelques agents hambourgeois. Il y a trop de prêtres dans ce satanisme ; encore quelque chose à laïciser. (Merci, pour le Conseil Municipal !)

Si M. Péladan, le R. P. Sinistrari, et le vampire de Saint-Ouen nous avaient transmis leurs recettes, on pourrait résoudre, grâce au Sacarbut, la question de la prostitution. L'hiver seul empêche ces redoutables secrets de transpirer.

Nous sommes mieux renseignés sur l'Envoûtement.

J'imagine (raisonnons par l'absurde) que je sois le Sâr Péladan.

Soit. Supposons qu'un nommé Auriol compose à mon intention le distique suivant :

Le Sâr dîne
D'une sardine

J'en conçois de l'ire, et je souhaite me venger du déplorable ironiste. Mais les justes lois et surtout ma faiblesse musculaire s'opposant à ce que je lui mette mon pied quelque part, voici ce que je fais : je fabrique un mannequin à la ressemblance d'Auriol, je l'affuble d'un pantalon volé au dit. (Il est difficile d'arriver à voler ce vêtement sans que le propriétaire s'aperçoive de rien, surtout s'il le porte. La difficulté est insurmontable si le propriétaire est Ecossais).

Et, tous les soirs, pieusement, je botte le centre de gravité du mannequin ; à quelque distance que se trouve Tristan, il sentira au même instant l'impression de coups de bottes dans le culminant point de son individu correspondant au point botté du mannequin. S'il se plaint et si M. Lozé intervient, j'affirmerai que je n'ai pas tremPé là-d'dans.

La vengeance est le plaisir des dieux Je vous signale un autre moyen de l'exercer. Vous prenez un crapaud de rencontre (ne comprenez pas qu'il faille recueillir un enfant trouvé). Vous tuez ce crapaud après l'avoir nourri d'hosties. Vous trempez une aiguille dans ce sang et vous chargez un esprit d'aller piquer votre ennemi avec cette aiguille. « Cours mon aiguille dans la plaine », chantait Jeannette.

Il vous est loisible aussi d'administrer une formidable râclée à votre rival, par l'entremise des esprits frappeurs. Mais, puisque l'on n'est jamais mieux servi que par soi-même, j'estime qu'il est préférable de faire acte de présence avec un coup-de-poing américain, un nerf de jeune bœuf tué pendant la pleine lune, ou un revolver béni par Gastine-Reinette.

Autre procédé : au cas que l'un de nos contemporains vous déplaise, vous pouvez lui chipper sa sensibilité, et l'emprisonner et la torturer à votre aise.

J'en veux à Jules Bois, je lui *fais* son corps astral, et je le musse dans mon verre d'eau. « Mon verre n'est pas grand mais j'ai Bois dans mon verre », disait déjà Musset. La pharmacie s'emparerait utilement de cette découverte ; le corps astral de M. Prevost doit être purgatif, celui de Willy astringent. Quel bromure vaudrait une décoction de Chincholle et quel excitant une infusion de Courteline !

En somme, pourquoi multiplier les empêchements de danser en rond ! je ne vois pas l'utilité de perfectionner l'*Art de se venger de la Société*. L'Ethopétomane en vendra-t-il trois éditions de plus ?

A quoi bon déchiffer le rébus de l'Inconnaissable, puisque à ce jeu d'esprit l'on ne gagne même pas la montre de nickel de l'*Illustration* !

Je ne sais quel cas on fera de cet appel à la concorde, entre mages. Hélas, tout va de mal en pis Ferrari ! disait l'autre jour, au directeur de la *Revue Bleue*, un protecteur des petits musicos napolitains.

A notre époque, le rôle du sage est de prêcher dans un Sahara encombré de chameaux, dont nulle Mecque de

fraternité n'attend les caravanes. Les heureux de ce monde sont encore les simples d'esprit.

Car pour ce qui est de la magie noire, ceux-là s'en f... voûtent pas mal.

CULS-DE-JATTE

Dans quelques jours, la magistrature de mon pays va condamner — peut-être — un gaillard, célèbre dans le monde où l'on filoute, et qui joint à sa qualité de voleur à la tire celle, moins banale, de cul-de-jatte.

Arrêté et conduit au commisariat de police de la Madeleine, Agostino (ce doux nom est le sien) fut trouvé porteur d'un magnifique chronomètre en or, « marquant l'heure, le jour, les phases de la lune », déclare avec admiration un naïf procès-verbal qui néglige de nous faire savoir si cette pièce d'horlogerie marque aussi le linge. Inutile d'ajouter que le sympathique cul-de-jatte. non content de la montre, n'avait pas négligé non plus la chaîne à faire. O Francisque !

C'est à propos de cet Agostino, expert à soulager les bourgeois vaniteux qui font montre de la leur, qu'un certain nombre de reporters, espoir de l'Académie, ont rédigé sur ses coculs-de-jatte des renseignements d'un incontestable intérêt. D'après ces confrères bien informés, « il existerait à Levallois-Perret une véritable colonie de culs de-jatte, presque tous originaires de la Catalogne ».

Il m'en coûte de rectifier les assertions de journaux amis, mais la vérité me force à déclarer que ces infirmes — originaires non de la Catalogne, mais de Cuba — habitent l'île de la Grande (Kud) Jatte. C'est de là

que chaque matin, ils descendent sur Paris « à toutes jambes » dit le *Temps* « ventre à terre » rectifie un autre.

Braves gens, d'ailleurs. Les filous sont rares chez ces incomplets qui. pour la plupart, jouissent d'une réputation d'honnêteté bien assise et parmi lesquels il serait presque impossible de trouver un banquier ayant levé le pied.

En revanche M. Paulian, qui les a étudiés, les dit pleins d'une hauteur qu'on s'étonne de rencontrer chez eux. L'habitude de parcourir Paris en voiture leur a inspiré une morgue qui les rend insupportables aux mendiants moins près du sol. *Indè iræ*. Plus d'une fois, l'orgueilleux cul-de-jatte a blêmi dans son chariot sous cette apostrophe vengeresse : « Place aux honnêtes manchots qui va t'a pied ! »

Les lecteurs peuvent avoir une confiance absolue dans l'exactitude de ces détails. Je les tiens du cul-de-jatte barytonnant qui, chaque semaine, se gargarise sous ma fenêtre avec des lieder en vogue. Il affectionne particulièrement quelques strophes sans prétention dans lesquelles après avoir informé ses auditeurs que la couturière habite sur le devant, il ajoute avec beaucoup d'à-propos :

Moi j' rest' sur l' derrière,
C'est bien différent !

JÉRUSALEM A PARIS

Un M. Barthélemy — il a pris ce pseudonyme sanguinaire pour massacrer sans qu'elle protestât remords la langue française — installe rue Molière, 17, sa « Galerie du Guide de Jérusalem » qu'il exalte en prospectus à faire crever de rire un hypocondre nourri de Paul Desjardins depuis de longues années.

« Après avoir visité cette galerie, on pourra dire qu'on revient de Jérusalem » plutôt de Pontoise « dear sir ! »

« M. de Lamartine a seul pu visiter en totalité les monuments de cette ville. » On affirme que M. de Lamartine en est mort : la justice informe.

L'auteur de ces dessins, — un glorieux savant aux basques duquel s'accroche le barnum — est traité de « membre de l'Institut et de plusieurs ordres étrangers » (*sic*).

Il faudrait tout citer !

***

Pour remercier cet industriel de la joie qu'il m'a procurée, je lui cède, gratis, une idée que, modestement, je qualifierai de géniale : qu'il adjoigne un peu de musique aux attractions, déjà si nombreuses, de sa galerie. Il ne peut se figurer l'agrément d'un harmonium à l'aide duquel on soufflerait des airs appropriés aux

divers sites que montrerait, d'une baguette érudite, M. Barthélemy, lui-même.

***

Ici, Bethléem, où naquit Jésus, l'an 4138 du monde.

L'orgue expressif :

Un p'tit bonhomme,
Un p'tit bonhomme,
Un p'tit bonhomme,
Pas plus haut qu'çà !

A l'adoration des mages, on entendrait :

Ces rois barbus qui s'avancent
Bus qui s'avancent
Bus qui s'avancent...

Pour accompagner les massacres d'Hérode, le cri de guerre de l'*Œil crevé :*

On va leur percer le flanc,
Rataplan.

Cependant que les mères gémissent le lied de Georges Boyer et Massenet :

On ne devrait faire aux enfants
Nulle peine, même légère.

La Sainte Famille s'enfuit ; attention !

Sur la terre étrangère
Ils arrivent tous trois,
De bien plus loin qu'Auxerre,
Qu'Auxerre en Auxerrois,

Ce pays, c'est l'Egypte, arrosée par les larmes de leurs ancêtres, alors que (Air de *Fualdès*)

Sur ces rivages humides
Et peuplés de crocodils,
Les Juifs gémissaient, et ils
Bâtissaient des pyramides.
Les oignons dans leurs malheurs
Leur tiraient encore des pleurs.

Pendant que le barnum montrera aux foules recueillies le fils de Joseph travaillant dans l'atelier de son père, on ne pourra se dispenser de jouer la valse de l'*Œil crevé*.

Menuiserie,
Charpenterie,
Font de ma vie
Le seul bonheur

L'Enfant-Dieu croît en force et en sagesse ; souvenir de la *Périchole :*

Il grandira,
Il grandira,
Il grandira, quoique pas Espagnol.

A propos de « pas espagnol » il fait une entrée remarquée, à califourchon sur un modeste quadrupède, tandis que le peuple fredonne du Flotow :

Quand je suis sur Cocotte,
Qui trotte.
Qui trotte...

Il reçoit le baptême des eaux du Jourdain :

Ah ! Ferdinand !
Tu t'as mouillé la caf'tière !

Nourrit les foules. (la mélodie si pure de *la Briquedon-*

daine semble expressément composée pour la scène de la multiplication des pains) :

Donnez à ces gens qu'ont faim
Un p'tit pain
Un p'tit pain

Prononce le sermon sur la montagne ; à nous *Fra Diavolo !*

Voyez, sur cette roche,
Ce prophète à l'œil fier et hardi
Ses disciples sont près de lui.

Se montre aux mariages riches :

N'y avait pas d'muff's à c'te noc'-là ;
C'étaient les gens chic de Cana.

où l'on boit du chenu :

C'est le petit vin de Cana
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Qui fait bien la nique au Bordeaux.
Oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! oh !

Je passe la tentation dans le désert, où le Démon d'âme noire chante la *Dame Blanche :*

D'ici voyez ce beau domaine...

ainsi que la scène où les douze apôtres se bousculent à l'envi, pressés par celle de contempler Marie-Magdeleine, pendant que le protagoniste devra murmurer, avec un doux étonnement:

Je n'sais pas pourquoi
Tout's les femmes me gobent !....

Enfin, il est de toute évidence que l'arrivée du lan-

cier romain sur le Golgotha nécessitera l'exécution du motif

On va lui percer le flanc,
Rataplan !

de même que la suprême insulte lancée par les Juifs au Fils de Dieu, mis aux clous par son père, sera indiquée par les rythmes grandioses du

Descends donc d'ta croix, hé, feignant !

*
* *

M. Barthelemy, qui mêle si agréablement le sacré et le profane, goûtera, j'en suis sûr, mon idée, et je ne crois pas qu'il éprouve le plus léger scrupule à l'appliquer sans délai.

JOE HAWKINS.

Rien d'intéressant aujourd'hui, pensais-je en parcourant du bout des cils les comptes rendus de trépanations et d'ablations d'organes essentiels qui encombraient le dernier numéro de l'*Hygiène pratique* ; ces récits d'ovariotomies bien parisiennes ou d'indispositions sans gravité transformées, par des traitements à la mode, en maladies incurables, se succédaient avec une désespérante monotonie et j'allais jeter le fascicule quand, au milieu de ce fatras de chapitres, que je feuilletais d'un pouce distrait, je rencontrai la relation d'un cas qui me stupéfia : celui du nègre Joe Hawkins. Cet individu, jouit,parait-il de la faculté « de se nourrir plus que copieusement tous les jours, pendant un laps de trois mois au minimum, sans être soumis à aucune excrétion, les secrétions suffisant à son économie. »

Economie mal entendue, à mon sens. Le Dr de Pietra-Santa donne la composition de quelques-uns de ces repas disparus sans laisser de traces ; ils sont imposants. Œufs durs, jambon, porc aux choux, biftecks, cet original engloutit des monceaux de nourriture qui rassasieraient une équipe de maçons. Qu'en peut-il faire ? Où vont-ils, Vierge souveraine ? où vont les déjeuners d'antan ?

Plongé dans ces réflexions, je n'entendis pas ma porte s'ouvrir, si bien que mon étonnement n'eut d'égal

que ma surprise (comme disait si bien Ponson du Terrail) quand, levant les yeux, j'aperçus devant moi un grand nègre dont un large sourire découvrait les trente-deux dents blanches, ivoirines, diémerveilleuses.

Moi. — Vous devez vous tromper d'étage, je n'ai pas fait demander de savon, mon prince.

Lui. — Je ne suis pas ce que vous croyez, massa, mon nom est Joë Hawkins, natif non pas du Congo mais, bien que cela puisse vous surprendre, de (*avec effort*)... cago.

Moi. — Enchanté de faire la connaissance d'un homme si répandu. (*Mouvement de Joe.*) Et quel bon vent vous amène ?

Lui. — Ce n'est pas un bon vent, c'est un fiacre ; je suis venu vous demander de vouloir bien me prendre une petite interview.

Moi. — Volontiers ; à condition que vous n'affecterez pas avec moi une retenue excessive ; voyons, un peu de laisser-aller.

Lui. — J'essaierai de me montrer expansif et de ne pas tout garder pour moi, mais je vous avoue que je suis naturellement renfermé.

Moi. — Vous n'en aurez que plus de mérite à vous ouvrir à moi. Procédons à l'interrogatoire. Comment allez-vous ?

Lui. — Pas du tout.

Moi. — C'est juste, je n'y songeais pas. Le séjour de Paris vous plaît-il ?

Lui. — Modérément. Je ne vais pas au théâtre, vos tragédies m'exaspèrent, avec leur unité de lieux dont

on peut si bien se passer. Quant à l'Opéra-Comique, qu'irais-je y entendre? Le *Châlet*? Je n'en vois pas la nécessité.

Moi. — Soit, mais les grandes œuvres de nos compositeurs modernes...

Lui. — Ne me parlez pas de cette musique de foire.

Moi. — Que ne suivez-vous les débats parlementaires? La comédie politique est parfois intéressante.

Lui. — Ce n'est pas mon avis; partisan de l'obstruction, je ne prends qu'un médiocre intérêt aux questions de cabinet; pourtant, un projet me passionne, celui qui nous promet, pour l'an prochain, de voir le boulevard du Père Lachaise percé.

Moi. — Mais, si rien d'autre ne vous intéresse à Paris, retournez à Chicago, alors; qui vous retient?

Lui. — Mon tempérament, et aussi un engagement que je viens conclure avec le Nouveau-Cirque; M. Oller va me faire débuter dans un travail sans selle.

Moi. — Je vous souhaite de réussir, car vous ne me semblez pas rouler sur l'or; vos vêtements sont d'un délabré!

Lui. — Oh! je m'occupe si peu de ma garde-robe.

Sur ce mot je me levai et je pris congé de l'étonnant compatriote de Toussaint-Lafermeture qui, malgré tout, va faire du bruit à Paris et dont la physionomie ne saurait manquer d'intéresser les disciples de Lavater-Closet.

GRANDEURS

Un parc merveilleux ; de splendides chênes de l'espèce dite séculaire, ombragent les chemins soigneusement sablés. Nul bruit. Des murs d'une hauteur insolite défendent contre les regards curieux les royales seigneuries qui hantent ce parc. Là-bas, au bout de l'allée de hêtres en voûte, est nécessairement un château d'architecture sévère. L'automne se prête à la mise en scène, sans préméditation toutefois ; c'est la saison, tant mieux, rien de plus.

Çà et là, sous le bois (on ne voit pas bien à cause du feuillage et des murs fâcheux !) quelques personnages richement vêtus, du moins il semble, agitent des gestes d'une souveraineté trop rare en ce bas-monde. Plusieurs, tiens ! sont coiffés de couronnes dorées, que nous croirions en papier si la solennité du parc ne nous autorisait à les croire réellement en or. Celui-ci porte au col l'Ordre de la Toison, comme un beau petit Hernani, à moins que ce ne soient des feuilles mortes dont il aurait ainsi confectionné un collier.

Allons donc !

Il s'arrête et apostrophe hautainement un personnage couronné qui passait sans faire attention a lui.

L'HOMME AU COLLIER. — Holà ? Qu'est-ce ? Depuis quand la canaille se permet-elle de passer sur mon chemin sans me rendre hommage. Je vous ferai brancher

à ce chêne, l'ami, aussi vrai que je suis… le roi d'Espagne.

L'autre homme (*porte un sabre au côté ; pourquoi voulez-vous que ce sabre soit en bois ?*). — Fort bien, mon cousin, vous voyez mal, à ce qu'il me semble ; vous me prenez pour un de ces pauvres êtres que je laisse errer en mon parc, par pure charité. Regardez mieux et vous connaîtrez à qui vous parlez. Ignorez-vous, par hasard, que je suis… l'Empereur d'Allemagne ?

Un 3e homme (*survient furieux ; il menace l'Empereur d'Allemagne ; un large ruban rouge barre son plastron*) — Frédéric Guillaume, n'est-ce pas ?

L'Empereur d'Allemagne (*se reculant dédaigneusement*). — Oui. Que voulez-vous ? Demandez moi une grâce, et je vous l'accorderai. Ou plutôt voyez mon premier ministre qui doit être avec ma suite, dans les environs. Je désire que l'on me laisse seul.

L'homme au ruban de soie (*à moins que d'andrinople ?*) Pardon, excuse, j'ai rang de souverain. On est poli quand ou a reçu de l'éducation. Mais vous n'êtes qu'un soudard, qui règne par le caporalisme. Moi, je suis M. Carnot, Président de la République. Et puis, vous savez, j'en ai assez, je veux libérer le territoire, et plus vite que ça. Houste, filez.

Une dame (*âgée, arrive sur ces entrefaites. Elle porte une écharpe bleue en travers de la poitrine : une mantille, on jugerait un vieux rideau, lui couvre les épaules. Teint enluminé d'une femme qui boit*). — Je veux vous mettre d'accord, messieurs. Ce parc fut planté par mes ancêtres

qui me le cédèrent pour un cheval, ainsi que chacun sait. Je consens à vous y accueillir. Mais rappelez-vous qu'il appartient légitimement à la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes.

M. CARNOT (*furibond*). — Où ça, la Reine d'Angleterre ? J'ai aussi à lui causer, à celle-là...

LA DAME AGÉE (*froissée*). — Ou ça ? insolent ! Mais devant vous ; c'est moi la Reine Victoria, il n'y a pas à s'y tromper. Je vais vous faire chasser de mon parc.

M. CARNOT (*exaspéré*). — Par exemple ! Vous m'embêtez en Inde, vous m'embêtez à Madagascar, vous m'embêtez en Egypte, vous m'embêtez au Dahomey ! Faut encore que vous veniez m'embêter ici ?

LA REINE VICTORIA. — Il me semble...

UNE JEUNE FEMME (*Ophélie, ma parole ! cheveux épars couronne de rameaux verts, air inspiré, interrompt et dit* : Le monde n'est possédé par aucun souverain, mais par le Poète-Roi. Ecoutez ces poésies que j'ai composées hier, et dites s'il est rien de plus irrêvé ; je les ai lues à Pierre Loti qui les a trouvées très bien. (*Elle va commencer. Frédéric Guillaume l'arrête*).

L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE. — Allez plus loin, ma fille, nous ne sommes pas en humeur d'entendre des fadaises ; votre place n'est pas parmi nous.

LA JEUNE FEMME. — Je suis chez moi ; ne reconnaissez-vous pas... la Reine de Roumanie ?

M. CARNOT (*écumant*). — Ha ! enchanté ! comme ça tombe ! Que je ne sois pas réélu si je ne vous dis pas votre fait ! Vous inondez mon pays de rastaquouères qui filoutent et gâtent mes sujets ; si vous vous permettez...

(*Lui coupe la parole* Un personnage *vêtu d'une longue draperie que vous avez tort de prendre pour un couvre-pied; il tient en main un sceptre de cuivre en forme de tringle à portière*).

Le Personnage. — Qu'est-ce que vous complotez là, en bande à part ? Qui êtes vous? Je vais vous jeter dehors et vous faire étrangler par mes eunuques. Vos intrigues m'obsèdent : vous méditez de vous emparer de mon royaume et de vous le partager. Ne dites pas le contraire, Victoria ; il y a beau temps que je sais à quoi m'en tenir, Par Mahomet, je suis Abdul-Hamid, et vous allez voir à qui vous avez affaire.

(*Entre un* homme *vêtu d'habits sordides ; il fait tinter dans sa poche des espèces qui rendent un son comme de cailloux heurtés. Il n'a pas de couronne*).

L'Homme (*accent allemand, léger si on peut s'exprimer ainsi).* Ha ! les bonnes gens qui prétendent que ce parc est à eux ! Laissez-moi rire. Quelle pitié ! On ne vous a donc pas dit chez qui vous êtes, braves sots ? Chez Rothschild, tout simplement. Rothschild qui a au moins vingt, que dis-je ! soixante-quinze milliards à lui, qui ne doivent rien à personne. Avec ça, il peut, si ça lui plaît, acheter vos royaumes, vos sujets, vos couronnes, et vous avoir, vous, pour ses valets de pied. Or Rothschild, qui est-ce ? Mais c'est moi, mes petits. Ça te la coupe, hein, la reine d'Angleterre. Débarrassez moi le plancher.

Tous (*en tumulte*. — Insolent... ! Lèse-Majesté ! .. A mort !

(*Ils vont se précipiter sur Rothschild, quand apparaît un*

vieillard à long cheveux blancs et barbe chenue, Jupiter mâtiné de Jéhovah ; il tient une grande gaule à la main et s'interpose entre les combattants).

LE VIEUX. — Voyons, qu'est-ce qu'il y a ? — Je viens rétablir la paix parmi vous, mes enfants. Je vous ai déjà envoyé mon fils pour ça, dans le temps. Je vois qu'il n'a pas su s'y prendre. Expliquez-moi le sujet de votre dispute.

L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE. — Ce faquin déguenillé prétend que le parc où nous sommes lui appartient. Or, tous les gens qui ont appris un peu de géographie conviennent que le territoire est à moi

M. CARNOT. — Non à moi...

LA REINE VICTORIA. — Non, à moi ..

CARMEN SYLVA. — Non, à moi...

ABDUL HAMID. — Non, à moi...

LE ROI D'ESPAGNE. — Non, à moi...

ROTHSCHILD. — Non, à moi...

TOUS. — A moi, à moi ; droit divin ; héritage ; conquête ; achat ; colonisation.

LE VIEUX. — Silence, je vais vous accorder. Ce parc, ainsi que la terre entière, est ma propriété puisque je l'ai créé. Je ne vous cacherai pas plus longtemps que je suis Dieu le Père. Mais vous ne me gênez pas, au contraire, pourvu que vous vous soumettiez à ma souveraineté. Car je vous jugerai plus tard, assis au milieu des Archanges, des Trônes et des Dominations.

M. CARNOT. — Tu nous ennuies, va-t-en. Le cléricalisme voilà l'ennemi.

DIEU. — Blasphémateur. Je te condamne au feu éter-

nel, et vous aussi, et je vous chasse de ce jardin,comme jadis.

(*Tous tombent sur lui à bras raccourcis, et lui arrachent le système pileux. Alors plusieurs hommes, en uniforme d'infirmiers, accourent, s'empare des Souverains après leur avoir arraché le Seigneur, et les réintègrent dans le Palais. Par terre gisent épars les sceptres et les couronnes, hélas !*)

Le Docteur Blanche (*car c'est lui le véritable et éternel propriétaire du parc, est entré en scène à son tour et interroge le chef des gardiens*), — Qu'est-ce qu'ils ont donc les fous, aujourd'hui ?

Le Gardien. — Je ne sais pas ; le temps est à l'orage, probable. Les Mégalomanes sont intraitables, je les ai rentrés. J'ai administré une douche à la Reine Victoria, j'ai confisqué ses cailloux à Rothschild, j'ai passé la camisole de force à M. Carnot, j'ai fourré l'Empereur d'Allemagne au cabanon ; j'ai fichu une trempe au roi d'Espagne qui ne voulait pas marcher droit. Quant à Dieu, ils l'ont mis dans un tel état, le pauvre bougre, que je l'ai fait entrer d'urgence à l'infirmerie. J'ai bien peur qu'il ne s'en relève pas. »

Or, tandis qu'ils dialoguent, longe le mur extérieurement un orgue de barbarie goguenard qui joue la Marche funèbre de la Goetterdæmmerung.

DE L'ADAPTATION DES ÉPIDÉMIES AU BONHEUR PUBLIC

A Monsieur Emile Gautier, vulgarisateur.

Monsieur,

Des gens que je me plais à reconnaître sagaces se sont affligés pour ce que nous laissions tant de forces en déshérence. Le long de ce pauvre monde, déjà si mal aménagé à la commodité de l'homme, mille choses se perdent faute d'un initiateur qui les approprie à notre usage. C'est ainsi que (Edison, vous êtes bien coupable ! le vent, le flux et le reflux de la mer, les éruptions volcaniques, les phénomènes naturels NE SERVENT A RIEN, sinon à fournir des métaphores aux poètes, rêveurs sentimentaux, et autre racaille. N'êtes vous pas triste, lorsque vous songez à toutes les scieries-mécaniques qui sont en puissance dans les chutes du Niagara, depuis des siècles, et qui n'arrivent pas à éclore ? O la mélancolie de la matière incomprise ! Moi, de telles réflexions me désolent, et j'avais jadis résolu de fonder l'*Œuvre des Virtualités de la nature*, de haute bienfaisance s'il en fut.

L'orage aurait, enfin, une raison d'être, si l'on construisait des accumulateurs capables de retenir, à titre d'indemnité, l'électricité qu'il développe. Notre bitume n'était utilisé que par les colporteuses de spasmes, aux futiles évolutions, quand un ingénieur, plutôt un Dieu !

projeta d'employer les trottoirs comme puissance motrice. Il vous en souvient, le *Figaro* donna les détails de cette glorieuse invention. Par malheur, les capitaux se firent excuser.

Néanmoins j'oserai dire que l'abandon de ces forces n'a qu'une importance restreinte ; d'autant que pour les mettre en œuvre, il coûterait gros de peines et d'argent. Combien plus grande est la faute que nous commettons envers le Créateur lorsque nous négligeons les épidémies dont sa Toute-Sagesse nous gratifie ! il m'était réservé de montrer quel parti est tirable de ces purgations ethnologiques. Mes contemporains se lamentent, souscriptionnent, écrivassent, s'emphénolent, cependant que je rédige à leur bénéfice le présent mémoire sur lequel j'attire votre attention. Je compte que vous m'aiderez à répandre la lumière : au besoin, je pétitionnerai vers les Chambres, car j'ai, comme tous les grands penseurs, l'entêtement de sauver l'univers, même malgré lui.

. Soit, en exemple, la plus commune et la plus maniable des épidémies : **le Choléra**. Sous l'empire de sentiments divers, peur ou indifférence, nous le laissons vagabonder à son aise, frapper au hasard, sans que le souci nous vienne de le domestiquer. Subitement nous manifestons à son égard une défiance qui se traduit par des cordons sanitaires, des arrêtés préfectoraux, mesures préventives et polichinelleries analogues. Il s'ensuit que les bons et les mauvais, les riches et les pauvres, les sots et les compréhensifs meurent pêle-mêle, à l'instar des mouches, *sans aucune méthode*. — Regrettable !

Voici ce que je propose. Dés que se sera produit un cas de choléra (j'entends l'asiatique, le seul qui donne des résultats sérieux) sous prétexte de circonscrire le fléau, on internera l'initial moribond accompagné de ses brancardiers dans le Palais des Machines ; là ils trouveront ce qui peut adoucir une agonie : jeux de cartes, livres gais, boissons spiritueuses, etc. Puis, on enverra les rejoindre tous ceux dont l'individualité, faisant double emploi, occasionne de pénibles luttes entre citoyens, tous ceux aussi qui gênent le fonctionnement de notre machine gouvernementale. Nous n'aurons pas la cruauté de les y contraindre par sergent de ville. Nous exploiterons leur vanité en les nommant *Membres de commission d'étude*, obligés par leurs fonctions à visiter le siège de l'épidémie, et à s'y cantonner jusqu'à cessation d'icelle. Or, comme on leur aura soigneusement confisqué les désinfectants et les prophylactiques, il y a gros à parier qu'ils y laisseront leurs os. Grâce à ce détour heureux, nul reproche ne nous incombera de leur décès. De peur qu'il ne se dérobent à leur devoir de courageux citoyens, ou fassent la petite bouche de modestie, alléguant « qu'ils ne sont pas dignes de l'honneur... que leurs capacités ne leur confèrent aucun droit à cette, il est vrai. flatteuse distinction, etc., etc. » et cherchent à s'échapper par des faux-fuyants aussi piètres, nous les avertirons que chaque démission sera immédiatement punie de mort, et qualifiée crime de lèse-patrie. Un cordon de soldats cernera le Palais ; ordre detirer sur les récalcitrants. Ceci arrêté il ne nous restera plus qu'à régler l'ordre des promotions

et à les diriger par groupes sur le sanctuaire désaffecté de la Mécanique. Le système ici détaillé n'est pas pour froisser notre hypocrisie formaliste. Le Tonkin est trop éloigné, et d'ailleurs réservé aux seuls militaires. Il convenait de trouver plus simple à la fois, plus économique et plus complet, Voilà, — Qu'on se le dise !

***

Tout de suite un mieux sensible se manifestera dans l'état de l'actuelle société ; les ulcères qui la rongent cicatriseront. Nous jouirons de l'Age d'or prédit, au petit bonheur, par les voyants. Je vous invite, d'avance, au banquet d'inauguration de notre Néo-Salente.

D'abord nous obtiendrons une, au moins provisoire, solution à la Question sociale. Vous avez remarqué, en effet, que les pauvres ont, en temps de choléra, un penchant étrange à mourir en masse. (Les philantrophes observent, à ce propos, qu'ils créent des foyers infectieux dont les riches peuvent avoir à souffrir).

Or, la plus radicale extinction du Paupérisme consistant à se débarrasser des pauvres, on engagerait les indigents, mendigots, traîne-misère, loqueteux malpropres fauteurs de disparates, à visiter le Palais des Solutions Absolues. Pour les y conduire, on mettrait à leur tête les brouillons alarmants qui complotent contre la sécurité des Heureux. On ne les reverrait plus, soyez en assuré ! On profiterait de l'occasion pour désormais assainir et aménager les quartiers qui mettent en danger notre chère capitale, véritables bouillons de culture à microbes et à revendications.

Il est mort de faim, cette année. plusieurs vingtaines de milliers de créatures. N'est-il pas d'une humanité bien comprise d'épargner aux survivants de vaines tortures et d'abréger le formalisme de la misère ?

Inutile d'ajouter que le niveau de la criminalité s'abaisserait peu à peu à proportion que les candidats au crime disparaîtraient. Nous ne verrions plus se produire ces attentats contre immeubles dont quelques désespérés ont donné l'exemple dernièrement. Les violents et les désireux d'un utopique état-de-choses iront se perdre au sein de la putréfaction rédemptrice, en ce Palais, là-bas. et pour ne pas trop morceler la besogne nous leur adjoindrons les ligueurs, les gymnastes, les associés de n'importe quoi, tous les tapageurs sans motif. Ils superfètent.

***

Les bienfaits de cette méthode s'affirmeront aussi dans un autre ordre d'idées. La concurrence vitale nous harcèle de plus en plus acharnée en nos facétieusement dénommés : *Carrières libérales*. Les arrivés, ventripotents et accapareurs, opposent aux jeunes qui les tirent par leurs basques la force de l'inertie. Avec égoïsme ils s'obstinent dans l'existence, — je vous le demande, est-ce juste ?

Un sage (je crois que c'était un négociant en faillite) a proclamé sur banderoles cette vérité-de tous-temps : LES GRANDS MAGASINS NOUS DÉVORENT ! Ici, en littérature, nos grands magasins sont MM. Chose, Machin, X, Z, des Grands Quotidiens. Ces messieurs cumulent les

chroniques en divers endroits, monopolisent les gagne-pain et les décorations ; nous autres, nous exécutons, ce durant, le pas de la Pyrrhique-devant-le buffet.

Le voyageur Philippe Dubois qui visita l'Océanie et les romans de M. Bourget, nous donne le renseignement suivant : chez certaines peuplades sauvages, dès qu'un vieillard se fait visiblement par trop vieux, on le persuade de monter dans une arbre, et, une fois qu'il a atteint la maîtresse branche et s'y cramponne, chaque adolescent de la tribu vient, à tour de rôle, secouer l'arbre énergiquement. De deux choses l'une : ou bien le vieillard est encore vert et résiste ; alors c'est bon, on lui conserve la vie, les dignités sénatoriales et ce qui s'ensuit jusqu'à nouvelle expérience ; ou bien le viellard est mûr ; ébranlé par les secousses, il tombe, se casse la tête sur le sol, et là est achevé par la jeune génération. Du moment que c'est dans les lois personne n'y trouve à redire ; de la sorte, les sinécures changent souvent de titulaire, le peuple est content. — Que ne transportons nous ces coutumes chez nous, avec des formes cela va de soi, car il ne faut pas oublier que nous sommes civilisés, au fond. J'ai déjà, pour ne pas perdre de temps, dressé une liste d'encombreurs que l'on pourrait soumettre à la question préalable signalée plus haut. Après sélection du conseil des Joseph Prud-hommes qui nous gênent, on enverrait les plus marquants dans l'immortalité, c'est-à-dire dans le Prytanée ou le choléra nous en libérerait.

Je n'insiste pas. Ainsi, le train des idées ne ralentirait plus aux stations ; nous pourrions enfin instaurer le Mécénisme d'Etat.

*
* *

Tierce amélioration : mon petit système a l'avantage de supprimer les idées mystiques, mais là, complètement. L'expérience l'a prouvé : lors des grands cataclysme, il s'élève des classes populaires ainsi que des classes dirigeantes un ridicule plébiciste vers le ciel. L'imprévu de la mort, diverses curieuses coïncidences, des décès justifiés et semblant des vengeances d'en-haut, la terreur d'une réprobation (chacun a ses peccadilles) tout cela suscite chez les simples la croyance au surnaturel, croyance, hélas des plus contagieuses. Les caprices du fléau leurs paraissent imputables à une Providence divine que l'on pourrait fléchir par prières et actes expiatoires : il s'ensuit une foule de démarches, telles que jubilés pittoresques, oraisons publiques, pèlerinages ; je les juges attentatoires au matérialisme qui est la religion des esprits pondérés et des contribuables sans reproche. Si vous organisez le fléau, vous lui retirez l'apparence de mystérieux où se prennent tant de faibles idéalistes. Il devient institution, fléau municipal, entaché du terre-à-terre et du médiocre qui sont caractéristiques de notre administration. Laïcisons le mystère.

Je pense également que nos débats politiques se trouveront fort aplanis. L'opposition, il y aurait mauvaise grâce à le nier, préoccupe nos gouvernants et les empêche de vaquer à notre bonheur avec tout le soin que nous sommes en droit d'exiger d'eux. Nous aurons là une occasion unique de déblayer le terrain. Les repré-

sentants de l'aristocratie iront d'eux-mêmes vers le champ clos de mort, pour peu qu'on leur rappelle la sortie héroïque de Saint Louis, les pestes des croisades, Jaffa, etc. L'apocalyptique Cheval Pâle emportera vers le néant les restes de la glorieuse race. et ne sera-ce pas une fin plus digne et plus somptueuse en vérité, que l'ataxie, la démence et l'apoplexie qui liquident péniblement les héritiers des Preux.

J'esquisse à peine les principales réformes auxquelles l'épidémie réglementée donnera lieu. D'ailleurs au bon moment, des initiatives surgiront, je n'en doute pas.

Quand le dernier invité aura passé le seuil du Palais nous en déclarerons solennellement la fermeture. A grand renfort de désinfectants nous assainirons la place ; aux corps épars, nous creuserons une belle fosse commune ; puis nous mettrons au concours le projet d'un monument commémoratif, afin d'encourager les Arts. Des fêtes de charité, et des représentations de gala ramèneront l'entrain.

Franchement, est-ce que ça ne vaut pas la peine d'être tenté ?

UN DRAME.

Une heureuse indiscrétion me permet de déflorer *Micaël Strogofez*, pièce en un tas d'actes (et plus encore de tableaux) qui fera couler beaucoup d'encre dans les bureaux de rédaction, bien des larmes aux petites places, et le Pactole dans la caisse du Châtelet.

Les auteurs de ce drame empoignant ont mis à la scène un dramatique épisode de la lutte qui fit tant de victimes, dans la première partie de ce siècle, en Belgique et en Portugal.

La guerre ayant éclaté entre ces deux valeureuses nations, Lisbonne fut bloquée (1822) par les troupes brabançonnes ; le roi de Portugal ne pouvait envoyer de dépêche au marquis Alonzo Boneur, son allié, car les fils étaient coupés et, d'ailleurs, le télégraphe ne fut inventé que plus tard. Il choisit donc un homme sûr, Micaël Strogofez, dévoué à Dieu, au Roi, à la Patrie. « Pars, et reviens vainqueur. »

Après avoir essuyé de nombreuses épreuves et le crachat qu'un traître lui lance au visage, Micaël rencontre sa mère ; elle veut se jeter dans ses bras : « Vous faites erreur ! » dit le Portugais, comprenant que nul ne doit soupçonner en lui le courrier du Roi. L'orchestre esquisse un air du *Prophète* ; il n'y a pas que la conduite de Jean de Leyde, il y a aussi la musique dont on l'accompagne.

Fait prisonnier, on lui passe (c'est, je crois, une anacoluthe) on lui passe, dis-je, la lame d'un sabre devant les yeux, ce qui le rend aveugle. — J'oubliais de vous dire que cette lame est préalablement rougie à blanc.

Enfin, il arrive chez le marquis, dont les troupes délivrent Lisbonne; les Belges reçoivent une pile, comment dirai-je? une pile électrique! et Micaël en éprouve une telle joie qu'il recouvre la vue.

« Que veux-tu pour ta récompense? » demande le roi.— Ça m'est égal, répond le fier Portugais, j'ai fait ce que je devais pour Dieu, pour le Roi, pour la Patrie! »

Et Micaël Strogofez reçoit les palmes académiques.

A MADAGASCAR

Mon cher camarade de promotion, Pierre Loteau, lieutenant de vessie, veut bien me signaler, dans la *Revue des Explorateurs*, son étude madagascarienne, (sur laquelle j'aurai à faire quelques réserves au nom de la morale), une page de premier ordre, qui restera. Il semble utile d'en extraire, avec toutes les précautions requises, une série de renseignements qui nous en apprendront de belles sur le compte de l'ile, (poète français, membre de l'Académie, domicilié boulevard Saint-Michel, 64.)

En ces pays dévergondés, nous dit-on, il est ordinaire de voir des fillettes de neuf ou dix ans, après avoir chanté des cantiques toute la journée, chez les missionnaires protestants, courir, le soir, pêle-mêle, à la case d'un amoureux de rencontre.

Dieu me garde d'approuver cette précocité ; toutefois, j'estime que, dans l'espèce, il existe des circonstances atténuantes, et l'on m'accordera qu'après une journée entière consacrée aux braiements méthodistes, des jeunesses de neuf ou dix ans ont bien quelque excuse de courir pêle-mêle (Gazette) à des exercices plus distrayants. Et j'ajouterai à leur décharge... non, je n'ajouterai rien ; seulement, je ne vous dissimulerai pas que j'abandonnerais le tiers de mes appointements au *Chat noir* pour contempler la figure d'un révérend quand il voit, le soir, au bras d'un nègre bien constitué une

petite moricaude échappée du temple après avoir, depuis le matin, pâli sur la Bible. (Pâli n'est peut-être pas le mot propre).

Un de ces ineffables missionnaires, qui usent leur temps et leurs grands souliers plats à prêcher sans succès de ville en ville, de hutte en hutte, l'amour de Jésus (prononcez *Jésusse*) et la haine de la France, a fait de bien curieuses confidences à notre confrère ; celui-ci, avec une ravissante indiscrétion professionnelle, demandait au serviteur de Dieu « si beaucoup de jeunes épousées entraient pures sous le toit conjugal. — C'est fort improbable, répartit l'homme compétent ; pourtant j'en connais une..., mais encore n'oserais-je pas en répondre. » On le voit, c'est l'unanimité de ces incontinentes négrillonnes qui vont effeuiller la marguerite, — je veux dire le cactus, dans les cases dont nous parlions plus haut. Dans ces bâtiments hovas, tout va. O mœurs douces ! O Tribut de Zamora ! tu ne valais pas les tribus de Madagascar !

Il y a mieux : ces peuplades éminemment pratiques ont institué une sorte de noviciat matrimonial qui a son prix. Un européen qui convole achète chat, comme on dit, en poche ; si trois jours après la bénédiction nuptiale, celle qu'il supposait un ange de douceur lui meurtrit le nez à coups de casserole, si l'adorée qui paraissait rougir « comme une grenade en fleur » pour un serrement de main furtif, se fait inscrire au *whorebook* de trois ou quatre maisons bien achalandées, l'heureux époux n'aura aucun droit de se gendarmer : cette vierge qu'une mère ravie lui a colloquée hâtive-

ment, il ne connaissait, quand il en prit livraison, ni la forme de ses jambes, ni ses appétits, ni ses cousins préférés, rien que sa dot. Soucieux de s'éviter des déboires conjugaux, le Hova procède avec plus de prudence.

« Avant de devenir épouse, la jeune fille est envoyée et admise chez le futur. Si, après quelque temps de cohabitation, on se convient, la femme réintègre son domicile où son amant d'hier ne tarde pas à venir briguer le bonheur d'être son mari de demain. Dans le cas d'incompabilité quelconque, on se sépare tranquillement quitte à recommencer l'expérience, — ailleurs, — jusqu'à ce que le succès couronne l'entreprise. »

L'*Essai loyal !* quel adorable sujet de pièce pour le Théâtre libre avec une jolie fille (on dit qu'il en reste en province) dans le rôle de l'essayée, et moi, si vous le voulez bien, dans celui de l'essayeur. Je promets de dégoter Antoine.

A côté de ces coutumes d'un exotisme si savoureux, des traits de mœurs qui semblent empruntés à nos habitudes européennes ; celui-ci, par exemple : « L'infidélité conjugale est habituelle et réciproque. »

Mais j'ai hâte d'aborder un sujet plus piquant et d'un intérêt plus aigu, l'état sanitaire des sujets de la reine Ranavalomanjaka (Que n'ai-je un bègue sous la main pour lui faire prononcer ce nom d'oiseau!). S'il faut en croire le spécialiste de la *Revue des Explorateurs*, la Galathée noire qui fuit vers les saules madagascariens et *se cupit ante videri*, menace l'amateur de sérieux dangers. Quand on la poursuit, on risque de l'attraper, quand on l'a attrapée, c'est le diable pour s'en débarrasser. Voya-

geurs blancs, évitez les bosquets peuplés de souples jeunes filles. et répétez le vers mélancolique d'Alfred de Vigny :

> Que le nom de Ricord est triste au fond des bois !

Le plus curieux, c'est que ces fils de la nature acceptent avec un calme inaltérable ces sortes d'inconvénients ; nul n'en est exempt ; nul ne s'en plaint : les caractères bien faits s'en félicitent.

La *Revue* rapporte à ce sujet une anecdote caractéristique ; au moment de se rendre sur la côte Est, la reine crut devoir rassurer ses sujets, et, dans une assemblée solennelle tenue à cette occasion, la bonne souveraine lança cette déclaration touchante d'ingénuité : « Je pars sans crainte, ô mon peuple, car j'ai la bonne fortune d'être vaccinée de la fièvre et vaccinée de la v... ». J'arrête ici ma citation ; le malgache en ses mots brave l'honnêteté, mais je n'ose risquer la traduction du terme prononcé par les lèvres royales.

Malgré moi, cet aveu, dépouillé d'artifice, me rappelle une petite pièce du siècle dernier dont voici le début :

> Déesse blanche comme un lys
> M'es-tu favorable ou rebelle ?
> Si tu me réponds non, ma belle,
> Je te répondrai si, Philis.

Ne serait-ce pas une strophe digne de figurer dans le *Mercure* ?

TABLE DES MATIÈRES.

HISTOIRES TROP VRAIES.

POÉSIE.

PETITS MENSONGES.

MÉTAPHORES.

A LA MANIÈRE DE RADCLIFFE.

PETITES ENQUÊTES.

Laval, imp. et stéréot. E. JAMIN, 8, rue Ricordaine.





